



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

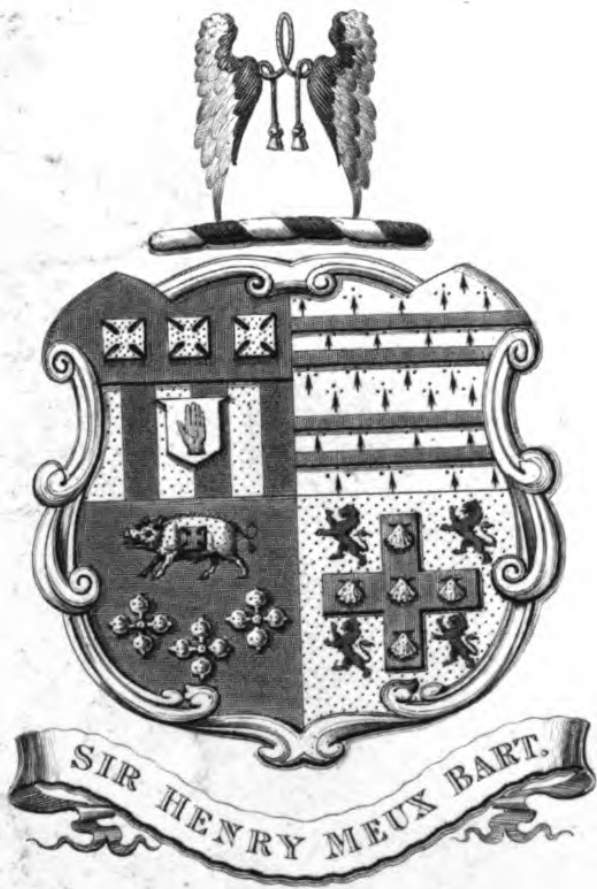
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.







Vet. Fr. III A. 663

22.23

PETITS TABLEAUX
DE MOEURS.

TOME I.

IMPRIMERIE DE P.-J. VOGLET

PETITS TABLEAUX

DE MŒURS,

OU

MACÉDOINE

CRITIQUE ET LITTÉRAIRE,

PAR CH. PAUL DE KOCK.

Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
LA FONTAINE. *Fables.*

TOME PREMIER.



Bruxelles,

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.

HAUMAN, CATTOIR ET COMP^o.

—
1837.



PETITS TABLEAUX
DE MOEURS.

LES BOULEVARDS.

L'ombre s'évapore ;
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour.
Les lampes pâlissent ,
Les maisons blanchissent
Les marchés s'emplissent,
On a vu le jour.

DÉSAUGIERS.

Aucune ville n'offre, comme Paris, une promenade aussi belle, aussi étendue, aussi variée, que cette longue suite de boulevards qui se trouvent dans son enceinte. C'est une foire perpétuelle, un panorama vivant, où l'observateur peut passer en revue les diverses classes de la société, apprendre les manières, les modes, et presque les usages de chaque quar-

tier ; car il y a une différence bien grande entre les habitans du boulevard des Italiens , et ceux du Pont-aux-Choux ; entre les promeneurs de Coblentz , et ceux du boulevard du Jardin Turc.

A huit heures du matin , tout est déjà en mouvement sur le boulevard du Temple : les boutiques sont ouvertes ; les marchands ont étalé ; le rentier prend l'air ; les cuisinières vont au marché ; les ouvriers courent chercher ou reporter leur ouvrage. Je vais à la PorteSaint-Denis ; déjà le tableau change : là on ne pense encore qu'au déjeuner , qui est pris depuis long - temps au *Pas-de-Mule*. J'arrive au boulevard de la Madeleine ; quel calme !... Tout dort encore !... Ici la vie n'est plus la même ; la journée commence , à la Chaussée-d'Antin , trois heures plus tard qu'au Marais.

J'entre dans un café qui ne fait que d'ouvrir ; les garçons me regardent avec étonnement ; ce n'est que dans deux ou trois heures que l'on viendra déjeuner ;

mais , à midi, les jeunes élégans se montrent ; les boutiques sont brillantes ; les cabriolets se croisent ; tout prend un air de vie ; tout s'anime , et déjà la mode vient visiter ce quartier , où elle a établi son empire. A trois heures , la promenade est charmante ; on vient faire voir sa toilette, sa parure nouvelle ; il règne , sur ce boulevard , un air d'opulence qui impose au petit bourgeois du faubourg Saint-Antoine. A la vérité , les hommes paraissent un peu ennuyés d'eux-mêmes ; les dames ont moins de fraîcheur que de coquetterie ; mais on se promène avec tant de grâce , les petits mots que j'entends sont dits d'une manière si piquante, que je ne puis m'éloigner. L'heure s'écoule ; j'entre dans un café où l'on dîne ; quand on me présente la carte à payer , je m'aperçois que tout se traite grandement dans cette partie de la capitale ; je sors un peu moins enchanté , la promenade est déserte.

Je redescends les boulevards : bientôt

la différence que je remarque dans la tournure, les manières, la mise des personnes que je rencontre, m'avertit que je suis de retour dans le quartier où la journée commence et finit plus tôt. L'ouvrier se promène en chantant ; le soldat en sifflant ; les grisettes en regardant de côté, comme si elles cherchaient quelque chose. Les jeunes gens ont l'air affairé : c'est par ici l'heure des rendez-vous. Mais quel malheur ! le temps devient noir ; je sens sur ma main de grosses gouttes de pluie. Les promeneurs hâtent le pas, la nuée crève avant qu'ils aient eu le temps de se mettre à couvert. Le tableau devient piquant ; le mari tire le bras de sa femme pour gagner un abri ; la femme gronde son mari, qui a voulu qu'elle mît son schall de bourre de soie. Cette grosse maman croit courir, et fait tout ce qu'elle peut pour conserver sa respiration ; cette jeune dame tremble pour son joli chapeau et ses petits souliers. Elle double le pas, et ce monsieur, qui vient en face d'elle,

sourit à des contours que le vent dessine sous une étoffe légère. Le jeune homme qui menait promener sa bien-aimée maudit l'orage , et appelle tous les fiacres qui passent ; et le rentier se hâte d'ouvrir un vieux parapluie qui ne mettra pas sa personne à couvert.

Ce n'était qu'une pluie d'orage ; déjà les nuages se dissipent , le beau temps renaît : on se calme , on ferme son parapluie ; on rajuste sa toilette , que l'orage a pu gâter. Au bout d'un quart-d'heure , les boulevards sont couverts de monde , comme s'il n'avait pas cessé de faire beau. Dans ce Paris , il y a tant de gens auxquels la promenade est nécessaire !... Le vieillard promène ses souvenirs ; le jeune amant ses espérances ; l'auteur ses plans ; le richard son oisiveté ; la vieille douairière promène son chien ; la bonne promène ses enfans ; le petit-maître , sa suffisance ; la courtisane son cachemire ; le petit savoyard son singe ; la grisette ses œillades ; la jeune fille ses rêveries.

Je suis sur le boulevard du Temple : quelle variété de spectacles, de curiosités ! comme toutes ces figures semblent heureuses en écoutant les bons mots de ce paillasse, en regardant les tours de cet escamoteur. Cependant la nuit vient : les promeneurs se retirent ; les curieux deviennent plus rares ; les lanternes magiques les occupent un moment ; mais bientôt chacun rentre chez soi ; il n'est pourtant encore que dix heures.

Puisque je suis en train de me promener , je vais aller chez *Tortoni*. Je m'éloigne de ces bonnes gens qui finissent leur journée en chantant ; je perds de vue ces grisettes qui fredonnent le refrain du vaudeville qu'elles viennent d'entendre à la Gaieté. Je regagne la Chaussée-d'Antin ; j'y arrive à dix heures et demie ; la soirée semble y commencer ; les cafés sont resplendissans de lumière ; la foule s'y porte ; la promenade est très-fréquentée. J'entreprendre une glace ; je vois jouer au billard. Le temps se passe ; une heure du

matin vient de sonner. Je sors ; le bruit a cessé ; les boulevards sont déserts ; quelques jeunes gens qui viennent de s'arracher à une table d'écarté , passent rapidement près de moi , d'autres quittent les cafés , harassés , fatigués de leur journée. On se retire enfin ; mais j'en'entends pas chanter.





LA ROTONDE.

QUELQUES PORTRAITS.

A-t-on menti quand on a dit que Paris était le rendez-vous de l'univers, et que ce jardin était le rendez-vous de tout Paris?

PICARD, *les Provinciaux.*

La Rotonde, où se donnent habituellement les rendez-vous de quatre à six heures, n'est pas le café de ce nom, situé dans le jardin du Palais-Royal, mais bien la partie du jardin qui s'étend devant ce café, et qui n'a de rotonde que le nom.

C'est le rendez-vous des étrangers qui, en général, affectionnent le Palais-Royal, où ils trouvent réuni tout ce qui peut flatter les yeux, le goût, l'odorat; où tous les plaisirs leur sont offerts (souvent à un prix un peu cher à la vérité), où ils peuvent, sans quitter ce brillant bazar, déjeuner, dîner, souper, s'habiller, se

chausser , se faire coiffer , jouer et se ruiner.

C'est pour se rendre chez Beauvilliers, chez Véfour ou chez les Frères provençaux , que l'on se donne ordinairement rendez-vous à la Rotonde ; aussi de quatre à six heures , on est sûr d'y voir un grand nombre de personnes qui se promènent de long en large , bâillent , tirent leur montre , ou regardent avec impatience à droite et à gauche.

Vous voyez les militaires s'aborder en se donnant la main ; les clercs de notaire rire du plus loin qu'ils s'aperçoivent ; les agens de change se saluer d'un air préoccupé. Examinez ce jeune homme qui paraît fort en colère d'attendre , et frappe des pieds à toute minute : c'est un faiseur d'affaires , garçon assez obligeant , mais qui a le défaut de vouloir sans cesse fixer l'attention et attirer les regards. S'il se donne tant de mouvement maintenant , c'est qu'il est persuadé que tout le monde s'occupe de lui. A la promenade , il parle

si haut , que les passans sont de moitié dans ses affaires; au spectacle, il s'emporte après les ouvreuses , traverse les corridors en pestant contre l'administration ; il cherchera querelle aux contrôleurs , et ne sera pas content s'il n'a vu plusieurs personnes se demander le motif de la colère de ce monsieur. Dîne-t-il chez un traiteur ? tout est mauvais. Il fait venir le chef de cuisine ; il gronde les garçons ; rien n'est digne de lui... Et cependant il fut un temps où il fallait qu'il se contentât de l'ordinaire le plus médiocre ; mais il a oublié ce temps-là, et il ne fait peut-être le grand seigneur , que pour le faire oublier aux autres. En société , on le redoute ; il met tout sens dessus dessous , en croyant faire l'aimable et l'homme à son aise ; l'arrêtez-vous dans la rue ? il n'a jamais le temps de vous dire un mot. Il a vingt rendez-vous pour la journée , ne sait où donner de la tête , et se sent très-malade. Mais , un moment après , vous le verrez jouer au billard, ou dînant

de très-bon appétit. S'il allait en Angleterre , il ferait mettre son départ dans le journal. S'il tombait malade , il est persuadé que cela ferait baisser la rente.

Ce petit homme , d'une cinquantaine d'années , qui passe en ce moment , ne ressemble nullement à notre bruyant original. Voyez quelle physionomie douce et bénigne , quel regard niais et craintif. Cet homme-là n'a jamais eu de volonté. C'est un ancien mercier ; il est poli avec tout le monde ; il salue aussi humblement son portier que son propriétaire , n'a jamais grondé sa femme de ménage , et ne déjeûne que quand elle le veut bien. Si dans la rue un passant le coudoie avec force , c'est lui qui demande excuse ; si dans un café , on jette son chapeau à terre , il le ramasse , en souriant à la personne qui l'a fait tomber. S'il va au spectacle , il arrive toujours le premier à la queue , mais il y reste le dernier , parce qu'il laisse tout le monde passer devant lui. Il pleure quand deux hommes

se disputent , et n'ose pas sortir , quand il fait du vent. Voyez-le aborder celui auquel il a donné rendez-vous , et qui le fait attendre depuis une heure... Il va lui demander pardon d'être venu trop tôt.

Mais quel est ce grand monsieur , déjà d'un âge avancé, à la figure longue, blême, au regard mélancolique, dont l'habit rapé et le chapeau recoquillé attestent plus que de l'économie ! Depuis deux heures il se promène devant la Rotonde ; il ne tire pas sa montre , par une raison fort simple ; mais il regarde tout le monde, et personne ne prend garde à lui !... Cet homme a été riche , heureux , et alors il venait tous les jours dîner au Palais-Royal, et ses nombreuses connaissances ne manquaient pas de se trouver au rendez-vous qu'il leur donnait à cette même place. Mais il n'a plus rien !... Il a mangé ses revenus avec des femmes qui ne l'aimaient pas , et des amis qui ne le reconnaissent plus. Maintenant il va toujours par habitude à ce lieu qui l'a vu jadis si brillant ;

il n'y retrouve que son appétit. Ceux qui l'ont connu dans sa prospérité, s'éloignent du plus loin qu'ils l'aperçoivent ; et le pauvre homme, réduit à dîner avec une flûte, vient la manger à la Rotonde, afin de pouvoir dire encore : « J'ai dîné au « Palais-Royal. »



**JACQUES, JACQUOT,****ET DE LA JACQUINIÈRE.**

Vous demandez comment
on fait ces grandes fortunes?
C'est parce qu'on est heu-
reux..... Dès qu'on est dans
le fil de l'eau , il n'y a qu'à
se laisser aller.

VOLTAIRE. Jeannot et Colin.

Jacquot est fils d'un sabotier ; né dans un village , de parens pauvres , mais laborieux , il les perdit de bonne heure ; mais de bonne heure aussi il montra de l'intelligence. Jacquot faisait tout ce qui se présentait pour gagner quelques sous : il gardait les chèvres , conduisait les vaches , menait boire les chevaux. Couché sur de la paille , ne vivant que de pain bis et de fruits , il chantait cependant dès le point du jour ; et quand il avait gagné de quoi jouer le dimanche à la fossette, Jac-

quot était heureux et ne s'inquiétait pas du lendemain.

Alors , son hameau paraissait à Jacquot une belle ville, la maison du tabelion lui semblait un palais, et les notables de l'endroit , des seigneurs. Alors , il chérissait ses prés , ses bois , ses plaines , et puis encore certaine petite villageoise qu'on appelait Suzon , qui était bien gauche , bien niaise , bien bouffie , mais qui semblait charmante à Jacquot.

Mais, lorsqu'il avait seize ans, un beau monsieur passant par le village, et trouvant une physionomie heureuse au petit paysan , lui proposa de venir avec lui à Paris pour y faire fortune. Jacquot ne savait pas alors quelle était cette déesse-là ; mais le désir de voir la grande ville, un mouvement de curiosité , peut-être un secret pressentiment lui firent accepter l'offre du beau monsieur. Il pleura beaucoup en quittant ses prés, ses chèvres, ses champs et Suzon ; mais il se dit : « Bientôt je serai de retour , et je racon-

« terai à Suzon et à mes bêtes tout ce que
« j'aurai vu dans la grande ville. »

Jacquot arrive à Paris. D'abord jockey, puis valet, puis valet de chambre, il quitte le nom de Jacquot qui fait rire toutes les soubrettes, et prend celui de Jacques qui lui paraît plus ronflant. Au bout d'un an, M. Jacques avait entièrement oublié ses bêtes, ses bois, son hameau et sa Suzon; mais en revanche, il tâchait de prendre les airs de Paris. Il apprit à lire, à écrire, à compter; il devint intendant. Il avait beaucoup de facilité; en peu de temps il sut la multiplication, et bientôt la soustraction, comme s'il avait été élevé à la ville. M. Jacques mettait de côté, recevait des cadeaux, prêtait son argent à intérêt et en retirait de gros bénéfices. Bref, après avoir été intendant d'une danseuse, régisseur d'un marquis, homme d'affaire d'un jeune étourdi, et secrétaire intime d'un prince étranger, il devint assez riche pour s'établir: il se fit courtier, fréquenta la bourse, se lança

dans de grandes opérations de finances , fut constamment heureux, si bien , qu'à trente ans , M. Jacques possédait trente mille livres de rente.

M. Jacques trouva alors qu'il avait assez travaillé, il ne songea plus qu'à jouir de sa fortune. Il acheta une terre , prit une voiture , eut des valets , une livrée , un grand train , et se fit appeler M. de la Jacquinière.

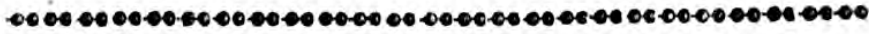
Un jour en se rendant à sa terre , sa voiture versa à l'entrée d'un misérable hameau. Pendant qu'on cherche des ouvriers pour la raccommoder , M. de la Jacquinière descend et jette les yeux autour de lui : « Eh ! bon dieu ! dit-il , quel « trou !... Quel horrible séjour !... Le « vilain pays !... Des chaumières déla- « brées, des paysannes affreuses... Pas un « endroit où un homme comme moi puisse « décemment se reposer... Il faut pour- « tant que je me repose quelque part , « puisque ce maladroit postillon a fait ver- « ser ma voiture. »

Tout en disant cela , M. de la Jacquinière s'avance jusqu'au bord d'un étang ; il s'assied au pied d'un vieux saule. Des chèvres, des vaches viennent paître autour de lui. Une grosse paysanne les conduit, et son chien, quoique très-vieux, la devance pour aller lécher les mains de M. de la Jacquinière. « Ah mon dieu ! dit « la grosse fille , il n'a jamais caressé « comme ça que Jacquot !... » A ce nom, le beau monsieur rougit, mille souvenirs s'offrent à son esprit : il regarde autour de lui... Ce n'est point une erreur... Il est dans son village , Suzon est devant lui !... C'est sous ce même saule qu'il venait jadis se reposer et manger son pain bis. Ah ! M. de la Jacquinière, embrassez donc cette pauvre fille, versez des larmes sur le tombeau de votre père, et répandez vos bienfaits sur le séjour qui vous a vu naître... Mais non ! bien loin de là, ... il repousse brusquement le chien, s'éloigne de Suzon, du hameau, court à sa voiture, et, en arrivant à son château, fait étran-

gler un superbe perroquet qui a eu le malheur de lui dire : « As-tu déjeûné ,
« Jacquot ? »

On trouvera peut-être que l'histoire de M. de la Jacquinière ressemble beaucoup à celle de ce *Jeannot* qui oublia à Paris son ami *Colin* ; mais dans le monde nous voyons tant de *Jeannot* et tant de *Jacquot* , que nous avons pensé qu'on nous pardonnerait d'en donner une nouvelle copie.





HISTOIRE D'UNE BOUTEILLE ,

RACONTÉE PAR ELLE-MÊME.

Seu rixam et insanos amores ,
 Seu facilem, pia testa , somnum ,
 Tu lene tormentum ingenio admoves
 Plerumque duro; tu sapientium
 Curas, et arcanum jocosum
 Consilium retegis lyæo.

HORACE.

J'ai près de cinquante ans, je suis bien petite pour mon âge , dirait Arlequin , mais j'ai vu bien des événemens ; j'ai passé par beaucoup de mains et appartenu à différens maîtres !... J'ai brillé au premier rang , je me suis vue confondue dans les derniers. Souvent fière de contenir un vin généreux , quelquefois humiliée de ne renfermer qu'un modeste Surène, j'ai éprouvé toutes les vicissitudes de la fortune , et je ne puis résister au désir de raconter l'histoire de ma vie , dans

l'espérance qu'elle servira de leçon à mes sœurs.

En sortant des mains de mon père , je fus vendue à un brocanteur qui me mit dans de la paille et me fit partir pour une grande ville où j'entrai chez un marchand de vin , qui faisait noces et festins ; il m'emplit avec une boisson qu'il fabriquait lui-même.

Nous étions en grand nombre, pourvues de la même liqueur, mais nous portions des cachets différens. Le mien était vert ; cela me valut la préférence à une noce donnée chez mon maître. Là , je vis danser , j'entendis de gros rires, mais je fus bientôt vidée ; alors le luron qui me tenait me jeta dédaigneusement à ses pieds, et pour mon entrée dans le monde je reçus un coup bien rude. Remplie du même vin , mais couverte d'un autre cachet , je fus vendue à une jeune fille dont le père était malade.

C'était un pauvre journalier ; il ne se permettait que rarement de me visiter.

Je languis long-temps dans le fond d'une vieille armoire, regrettant la cave de mon premier maître. Enfin je fus vide, mais le pauvre malade n'avait point d'argent pour me remplir de nouveau; il mourut.

Je fus vendue avec les vieux meubles par un avide créancier. Achetée par un commissionnaire assez ivrogne, tous les jours mon maître me remplissait avec de la piquette, et tous les soirs il me vidait en chantant. Cette vie joyeuse dura peu. Je passai entre les mains d'un homme riche et gourmet; je reçus dans mon sein un vin de Constance délicieux. J'étais fière de tant d'honneur!... Hélas! mes chères sœurs, *vanitas vanitatum et omnia vanitas!* Mon maître venait souvent me considérer... mais il ne pouvait se décider à me monter sur sa table; le vin que je contenais était trop précieux pour être bu!... Je passai vingt années de ma vie dans cette triste cave, maudissant le vin de Constance qui m'avait enorgueil-

lie , et me condamnait à ne plus voir le jour.

La mort enleva également mon nouveau maître. Le surlendemain son héritier s'empessa de me faire servir à sa table , et but, en déjeûnant avec ses amis, ce que son oncle avait respecté pendant vingt ans. A la vérité , on me fit de superbes complimens, mais cela ne me flattait plus autant qu'autrefois, et je regrettai peu la noble poussière dont j'étais couverte. Bientôt après, me trouvant chez un limonadier , il osa me remplir avec de la bière!.. Je l'avoue , cet outrage me fut sensible ; j'avais l'ame très-fièrè , et pour me venger je fis sauter mon bouchon. Qu'en arriva-t-il ? On me remplit avec du cidre !... Je me contins , craignant un nouvel affront.

Achetée un soir par une petite fleuriste qui donnait un goûter à son bon ami, je vis qu'il ne faut pas mépriser les boissons les plus simples. Je fus fêtée , choyée , caressée. On faisait des crêpes, avec lesquelles on but mon contenu. La petite

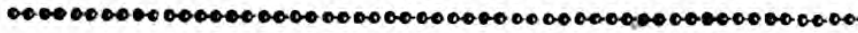
fleuriste était si gentille, si gaie, si tendre; son amant si vif, si amoureux, que mon cidre leur parut de l'ambrosie. Soirée charmante ! où je vis le tableau du bonheur ! combien de fois ne vous ai-je point regrettée !...

Passant ensuite chez un riche banquier, je contins d'excellent Bourgogne. Souvent vidée, pour être remplie de nouveau, je figurais sur une table somptueusement servie. Tout, autour de moi, respirait l'élégance et la grandeur... mais je ne vis point la gaieté du petit souper.

Bientôt le sort me fit tomber dans la demeure d'un joueur : quelle triste situation !... Je contenais parfois du vin, mais bien plus souvent de l'eau, seule boisson des enfans de celui qui courait après la fortune. Enfin je quittai cette maison pour entrer chez une vieille portière ; celle-ci me remplit avec de l'eau-de-vie, et me visitait souvent avec ses voisines, les commères du quartier. Là j'étais assez heureuse ; les caquets que l'on racontait

chaque jour devant moi me faisaient gaiement passer ma vie , lorsqu'un soir que l'on avait jâsé et bu plus qu'à l'ordinaire, ma maîtresse, en me reportant à l'armoire, me cogna fortement contre un meuble... Je fus étoilée !... C'est une blessure dont nous ne guérissons pas , vous le savez ; cependant, comme on pensa que je pouvais encore servir, on me remplit d'huile à brûler.

C'est dans cet état que j'attends la fin de ma carrière. Elle fut orageuse !... Qu'elle ne soit pas perdue pour vous , mes sœurs ; que l'éclat des honneurs ne vous éblouisse pas. Quant à moi , je me souviendrai toujours que les plus heureux instans de ma vie furent ceux où je ne renfermais que du cidre et de la piquette.



LE MARI SENTIMENTAL.

Felix qui potuit præsentî flere puellæ!

PROPERCE.

Ainsi qu'un jeune troubadour,
Je souffre et chante mon amour.

DUVAL. *Opér. Com.*

Florimond avait douze mille livres de rente et une ame excessivement sensible; il ne cherchait qu'une occasion pour se fixer, et cependant, jusqu'à trente ans, il ne se fixa point, ne pouvant parvenir à faire naître cette douce sympathie et ces passions subites qu'il rêvait.

A la vérité, Florimond n'avait pas de ces tournures qui font sur-le-champ des conquêtes; il était petit, trapu, assez mal bâti; sa figure était rouge et carrée, son nez un peu gros, ses yeux un peu petits, ses cheveux un peu gras; quand il regardait avec mélancolie, il

avait l'air de s'endormir ; et lorsqu'il soupirait, on pouvait croire que c'était l'effet d'une mauvaise digestion plutôt que le langage du sentiment.

Enfin, à trente ans, en dansant dans un bal, il marche sur le pied d'une jeune demoiselle ; elle n'ose pas se plaindre, mais elle chancelle, et se trouve obligée de s'appuyer fortement sur le bras de son cavalier ; Florimond est tout ému ; la jeune personne ne danse plus avec autant de gaieté, et Florimond soupire ; il l'entend dire : « Je n'en puis plus !... » et le voilà subjugué ; grâce à ses douze mille livres de rente, il épouse la demoiselle sans rencontrer d'obstacles.

Mais au bout d'un an de ménage, Florimond s'aperçoit avec douleur que sa femme n'est pas aussi sentimentale que lui. Elle ne soupire point en voyant une tourterelle ; son cœur est tranquille au bord d'un ruisseau : elle mange un œuf à la coque sans remercier la

Providence, et une côtelette sans donner une larme à l'infortuné mouton. Elle refuse d'aller vivre dans une chaumière, sur le bord d'un torrent, pour y être toute à l'amour. Elle préfère se coucher à se promener au clair de lune; elle ne pleure pas en lisant *Le Solitaire*, ou en voyant représenter *Les Ruines de Babylone*; quand il lui serre la main avec expression, elle dit qu'il lui fait mal; enfin, elle veut lui faire boire de l'eau sucrée, lorsque, après son dîner, il pousse des soupirs.

Malgré cela, M. et M^{me} Florimond ont fini par s'accorder; le mari se dérobe aux plaisirs bruyans du monde, et sa femme le laisse se livrer aux douceurs du sentiment; elle a consenti à ce qu'il l'appelât Clarisse, et leur petit garçon Fidélio. Ils ont acheté une maison de campagne avec un grand jardin, dans le fond duquel Florimond a fait bâtir une chaumière, une grotte et un rocher. Pendant que sa femme fait une

partie d'écarté avec un aimable voisin, il va soupirer à son aise dans sa grotte, ou sur son rocher qui a huit pieds de haut. Quand madame chante avec le voisin un duo de *Rossini*, Florimond va sur le bord de l'eau chanter *Femme sensible* ; et le soir, pendant que sa Clarisse écoute les galanteries du voisin, il va dans le bois écouter le chant du rossignol.

De cette manière chacun est satisfait. Mais les années ont amené des changemens qui affectent Florimond. Sa Clarisse a pris un embonpoint considérable ; son petit Fidélio est un grand dardais qui ne sait que jouer au *cheval fondu*, et lui-même commence à avoir du ventre.

Malgré cela, Florimond est plus sentimental que jamais ; il vient de se faire faire un corset pour arrêter les progrès de son embonpoint, et depuis qu'il le porte il soupire encore davantage.



QUELQUES VERRES

DE LANTERNE MAGIQUE.

Diversité c'est ma devise.

Grand dieu ! que vois-je et que ne vois-je pas ! ,

LA FONTAINE. *Contes.*

Nous allons , messieurs et dames, vous donner une représentation de la lanterne magique , pièce curieuse. Nous tâcherons autant que possible de varier nos tableaux. Si notre manière de vous les expliquer n'est pas toujours élégante , rappelez-vous , messieurs et dames , que c'est le propriétaire de la lanterne qui parle.

Vous voyez premièrement l'intérieur du palais du grand Artaxerxès, roi de Perse ; vous le voyez lui-même assis sous une platane et une vigne d'or massif ; c'est là-dessous que les anciens rois de ce pays ont l'habitude de prendre

le frais. Vous voyez toute sa cour : remarquez comme les Persans ont l'œil vif , et comme les Persanes leur sourient avec grâce... surtout celles qui ont de belles dents. Dans un coin, ce seigneur qui tient un placet se fait tout petit pour passer sous les grands; plus loin , cette belle dame est forcée depuis une heure d'entendre les doux propos du chef des eunuques ; là-bas, un seigneur tâche de ne point bâiller en écoutant les projets d'un favori ; plus loin , cet autre reçoit un avis secret par lequel on le prévient qu'il ne tardera pas à être étranglé ; au fond, des bayadères dansent pour amuser le souverain qui dort. Remarquez la gaieté qui règne dans ce tableau.

Maintenant nous sommes transportés dans les déserts de l'Arabie pétrée , qui ressemble à l'Arabie heureuse , comme un sauvage du Caveau ressemble à un Caraïbe. Apercevez-vous dans le fond du tableau quelque chose de ver-

dâtre?... c'est la Mer Rouge dans laquelle le grand Pharaon se noya avec toute son armée , en poursuivant les Juifs, qui alors ne vendaient ni lorgnettes ni chaînes pour les montres. Sur le devant du tableau est un groupe d'Arabes jouant aux dés et aux boules ; voyez comme leurs figures sont animées, comme leurs yeux brillent, comme ils portent souvent la main à leur poignard. Quelle différence entre cette partie-là et celles du café du Commerce ou du café de la Gaieté!... Mais les Arabes passent pour être grands joueurs, grands voleurs, paresseux et fripons. Du reste, c'est un peuple doux et hospitalier, chez lequel on monte à cheval aussi bien qu'au cirque de MM. Franconi.

Attention , messieurs et dames, nous voici sur la place du Palais de Justice , dans la superbe ville de Paris. Remarquez la vérité des détails et la correction du dessin.

Ici, c'est un enfant qui achète un pain d'épice; là, c'est une jeune fille qui tient un pot d'oreilles-d'ours, dont elle vient de faire emplette pour la fête de son cher père; là-bas, une jeune dame recommande sa cause à un jeune avocat; plus loin, ce vieux monsieur en noir, tenant des paperasses sous chaque bras et laissant voir un rouleau dans chaque poche, va, pendant trois ou quatre heures, se promener dans la salle des *Pas-Perdus*, où, depuis trente ans, il passe ses journées à attendre qu'on lui confie une cause... Mais pourquoi tout ce monde, cette foule dans le milieu du tableau?... Ce sont des particuliers *très-connus* qui viennent d'être mis en évidence. Cette jeune fille qui se trouve mal, et tombe sur la poêle de cette marchande de friture ambulante, vient de reconnaître son amant, celui pour qui elle a quitté son village et ses parens. Ce nouveau débarqué retrouve là un beau monsieur dont il avait fait la

connaissance au Palais-Royal, n° 113, et qui lui avait promis de le pousser dans le monde, tout en lui vidant ses poches au biribi. Mais les gendarmes font ranger la société : passons à un autre tableau.

Ceci est un tournoi donné du temps de Charlemagne. Les belles de ce temps-là aimaient beaucoup à voir leurs chevaliers se battre pour elles ; maintenant encore il est des dames qui ne sont pas fâchées d'être la cause d'une affaire au bois de Boulogne ; mais elles ne vont plus assister au combat ; elles n'ont plus le cœur aussi héroïque que ces belles châtelaines, dont le plus doux plaisir était de voir leur amant se battre à la lance ou à l'épée, à pied ou à cheval, et se rouler dans la poussière avec l'insolent qui refusait de proclamer que leur dame était la belle des belles, ce qui ne dépendait que du plus ou du moins de force et d'adresse de chaque chevalier. Voyez sur cette galerie, recouverte de franges

et de draperies , toutes les beautés de la cour, les yeux fixés dans la lice , y cherchant celui qui porte leurs couleurs.

Mais déjà les hérauts d'armes ont donné le signal. Les preux , bardés de fer depuis le haut jusqu'en bas, courent dans l'arène, la lance au poing , le bouclier au bras. Vous trouverez , je gage , qu'ils ne sont pas aussi lestes , qu'ils n'ont pas autant de grâce que nos hussards ou nos lanciers ; vous préférez peut-être voir les figures nobles et animées de nos braves , à ces visières qui cachent les traits des chevaliers d'autrefois.

Vous n'avez pas de goût , mesdames ; ces barres de fer sont infiniment plus chevaleresques que deux beaux yeux et une paire de moustaches , qui vous font tourner la tête en un moment ; tandis qu'avec leur visière, leur cotte de maille, leur brassard , leur cuissard , leur haubert et leur bouclier , les chevaliers soupiraient cinq ans avant de vous baiser le bout du doigt.

Mais remarquez ce preux aux armes vertes ; il a déjà terrassé quatre chevaliers ; un seul reste dans la lice , et veut lui disputer le prix. Voyez avec quelle fureur ils s'attaquent !.. Et cette dame qui les suit des yeux et paraît s'intéresser si vivement à l'un des combattans : à ses couleurs , vous devez deviner que c'est la dame du chevalier vert. Comme elle attend avec anxiété l'issue de ce tournoi qui va la faire proclamer la plus belle !... Vous allez peut-être dire qu'elle a des petits yeux ronds qui louchent assez fortement , que sa peau n'est pas blanche , que ses dents sont noires , son menton trop pointu et son nez trop aplati ? Eh ! messieurs, si vous aviez une visière, vous verriez tout cela autrement. Le chevalier vert triomphe, son adversaire roule dans la poussière, et la dame au nez épaté est proclamée la belle des belles... Oh le bon temps que celui de la chevalerie !....

Mais sautons du temps de Charlemagne au commencement du dix - neuvième

siècle , et d'Aix-la-Chapelle à Paris : comme cette place est animée !... que de marchands , de chalands et de charlatans !... Vous devez reconnaître cette magnifique fontaine qui rafraîchit la vue ; c'est la fontaine des *Innocens*, près de laquelle, messieurs, vous avez sans doute passé souvent, car il n'est pas nécessaire d'être innocent pour approcher de la fontaine : si cette condition était de rigueur, nous ne verrions pas autant de monde sur la place.

L'histoire nous apprend que jadis un cimetière occupait cette place , et que ce ne fut qu'après de fréquentes réclamations que ce quartier populeux vit enfin se fermer un réceptacle de miasmes fatal aux habitans du voisinage. Mais des champs nourriciers occupent des places long-temps cachées par les vagues de la mer, tandis que des cités, jadis brillantes, sont maintenant englouties sous les eaux. Persépolis n'existe plus ; Babylone n'offre à l'œil qu'un amas de ruines ; Carthage

est détruite !... Mais Lutèce s'embellit , et de nouvelles villes s'élèvent : *les puissances maritimes ont commencé par des barques de pêcheurs ; les plus grands empires par des chaumières !* Tout passe et tout se renouvelle ! Il n'y a donc rien de surprenant à voir une belle fontaine là où était un cimetière.

Examinons ces personnages : cette dame accompagne sa cuisinière au marché, de crainte que celle-ci ne fasse danser l'anse du panier. Un charlatan s'est établi sur la place ; il vend des remèdes pour tous les maux : cet homme-là devait faire fortune !... Mais il est philanthrope , il veut guérir l'humanité *gratis*, et il ne fait payer que la boîte qui contient le remède. Tandis que ces bonnes gens écoutent le charlatan d'un air hébété , voyez cette jeune fille qui s'éloigne de la foule et se promène seule autour de la fontaine. A son air préoccupé, vous devinez qu'elle attend quelqu'un. Elle se retourne souvent avec impatience... Il s'agit sans doute

d'un tendre rendez-vous. Les jeunes filles du quartier choisissent, pour les donner, la fontaine, autour de laquelle on peut se promener, sans que cela soit remarqué.

Celui que l'on attend paraît enfin... On marche d'un air indifférent... On se lance un regard ; on se comprend ; on s'éloigne, chacun par un chemin différent, mais on se retrouve un peu plus loin. Alors on se rapproche ; le bras est pris, serré tendrement ; on se met en route , mais ce n'est plus pour aller à la fontaine des *Innocens*!

Approchons un peu de ces dames à éventaires, nommées communément dames de la Halle. Vous devez en apercevoir deux qui causent avec chaleur ; prêtez l'oreille , messieurs et dames , ma lanterne a aussi le pouvoir de faire parler les personnages qu'elle vous montre.

« Vous voilà , ma commère ! Eh ! mon
« dieu ! il y a z'un siècle que je ne vous ai
« vue !... Qu'avez-vous donc fait hier au
« soir ? — Ah ! ma chère , j'en ai long à
« vous conter : figurez-vous que M. Ca-

« mus m'a menée z'au spectacle , à l'*O-*
« *deome*, rien que ça ! Parce qu'à c't'heure
« on y chante la tragédie, et M. Camus,
« amateur , retient toujours des petits
« refrains pour chanter z'au dessert.
« Mais ça ma fait mal ! c'était si triste !...
« j'en pleurais encore ce matin en habil-
« lant Fanfan. »

« — Et moi donc ! ma chère , est-ce
« que M. Détail ne m'a pas mené voir
« ce scélérat de *Cardillac* !... ce bijoutier
« de l'Ambigu-Comique !... Un gueux ,
« ma chère , qui assassine ses pratiques
« avec la meilleure figure et un air de
« probité , que vous lui donneriez votre
« boutique à crédit !...

« — Moi , j'ai vu l'*Andormaque* de
« M. Racine. — Quoi ! M. Racine , not'
« voisin *l'herborisse* ? — Eh ! non , ma
« chère, c'est z'un auteur grec, à ce que m'a
« dit M. Camus. Figurez - vous que cette
« pauvre Andormaque est une veuve dont
« le mari est mort à l'armée , en lui lais-
« sant un enfant sur les bras. Mais c'est

« égal , elle ne manque pas d'épouseurs !
« Il y a d'abord un *M. Pirusse* , qui a de
« quoi , et qui en veut absolument , et
« puis un autre sournois , *M. Zoreste* ,
« qui ne demande qu'à se charger du
« petit , pour l'envoyer à l'enseignement
« mutuel. Mais la veuve parle toujours
« du défunt , sur quoi je disais à M. Ca -
« mus : Il paraît que son *Zector* était un
« bien bel homme. Malgré ça , la veuve
« commençait à s'attendrir et à écouter
« *M. Pirusse* , qui a vraiment l'air d'un
« honnête garçon , et tout aurait été au
« mieux , malgré les propos d'une grande
« femme , qui est bien la plus mauvaise
« langue de l'endroit , lorsque ce vilain
« *Zoreste* s'est laissé étourdir par les
« promesses de cette vipère , dont je n'ai
« jamais pu retenir le nom , et a été donner
« un mauvais coup à *M. Pirusse* ; vous
« entendez bien que l'on n'a plus fait de
« noce !..... Mais le bon Dieu a puni le
« coquin : comme il venait se vanter d'a -
« voir rossé *Pirusse* , v'là qu'il lui a pris

« une colique et des attaques de nerfs, si
« bien qu'il se débattait comme un pos-
« sédé !... Tous ces imbéciles qui l'entou-
« raient ne lui donnaient pas seulement
« un verre d'eau ! Quand j'ai vu ça , j'ai
« crié : Un médecin !... un médecin donc !..
« Vous voyez ben que ç't'homme n'en
« peut plus ! Alors la toile est tombée, et
« M. Camus m'a emmenée pendant qu'on
« riait autour de moi. J'ai dit à ceux qui
« m'entouraient : vous êtes des rochers,
« ames insensibles !.. Et je me suis cou-
« chée le cœur gros. Je ne veux plus m'a-
« muser comme cela ! C'est des bêtises !...

« — Et moi , je n'ose plus descendre à
« la cave ; je crois voir partout des trap-
« pes , des cachots , des figures qui tour-
« nent. Ce vilain bijoutier m'a toute
« bouleversée !... C'est au point, ma chère,
« que je ne peux plus me décider à m'al-
« ler faire percer les oreilles. »

Mais c'est assez nous arrêter à la fon-
taine des Innocens ; à une prochaine re-
présentation, nous vous offrirons d'autres
tableaux.

.....

L'HOMME QU'ON AIME,
ET L'HOMME QU'ON N'AIME PAS.

Il y a entre homme et femme qui s'aiment, un idiome étranger à ceux qui n'aiment pas. Cet idiome redevient inintelligible pour celui des deux qui n'aime plus.

Mad. SIMONS-CANDEILLE.

L'homme qu'on aime est celui auquel on pense constamment, que l'on désire sans cesse, que l'on ne quitte qu'avec peine, que l'on retrouve toujours avec plaisir. On ne se lasse point de l'entendre; les moindres choses ont du charme, dites par lui; il plaît et l'on trouve bien tout ce qu'il fait. On est de son avis, de son goût; on n'a point d'autres désirs que les siens.

L'homme qu'on n'aime pas, fatigue, obsède; on est de mauvaise humeur dès qu'on le voit; il n'y a qu'un instant qu'on

est avec lui , et déjà il semble qu'il y ait un siècle. On lui répond à peine ; il ennue, et on ne cherche pas à le lui cacher. Les plus jolies choses , dans sa bouche , paraissent fades ou absurdes ; on trouve mat tout ce qu'il fait ; on n'est jamais de son avis ; on n'a aucun de ses goûts.

Que l'homme qu'on aime soit infidèle, on le lui pardonne. Que l'homme qu'on n'aime pas soit constant, on ne lui en sait aucun gré.

L'homme qu'on aime peut se fâcher , boudier, quereller , le cœur l'excuse sans cesse, on va au-devant de la réconciliation. L'homme qu'on n'aime pas cherche en vain à être agréable ; qu'il soit attentif , plaisant, aux petits soins, on n'y fera point attention.

A la promenade , on s'appuie sur le bras de l'homme qu'on aime , on lui sourit tendrement , on cherche ses regards, alors on ne sent pas la fatigue, le chemin paraît court , et s'il ne dit rien , le silence

près de lui devient une douce rêverie. Se promène-ton avec l'homme qu'on n'aime pas, on passe à peine son bras sous le sien; on craint de le toucher, de s'appuyer sur lui, d'établir le moindre contact avec sa personne. On ne le regarde jamais. On marche sans causer, ou on ne lui répond que par monosyllabes; le chemin paraît éternel.

Pour l'homme qu'on aime, on fait tous lessacrifices. A l'homme qu'on n'aime pas, on ne tient aucun compte de ceux qu'il a faits.

On ferme les yeux sur les défauts de l'homme qu'on aime; on ne veut pas voir les qualités de l'homme qu'on n'aime pas.

Souvent, cependant, on n'est pas aimée de l'homme qu'on aime, et l'on est tendrement chérie de l'homme qu'on n'aime pas.



LA FORTUNE DU POT.

Il y a trois choses dans le monde,
dont il faut surtout se défier, savoir :
la fortune du pot , le petit vin du crû ,
et un concert d'amateurs.

« Venez donc manger ma soupe, » me disait souvent un monsieur que je connais à peine, et avec lequel je ne désire pas me lier davantage. « Vous verrez ma famille, « ma femme, mes enfans ; vous serez reçu « sans façon, sans cérémonie ; vous mangerez la fortune du pot, mais vous nous « ferez le plus grand plaisir. »

Ce n'est qu'à un ami intime que l'on doit se permettre d'offrir la fortune du pot ; mais les amis sont si rares ! et les bons dîners si communs , que cette fortune là serait bien agréable à partager , si l'on était sûr de n'être entouré que de bonnes gens , de vrais amis , vous recevant pour le seul plaisir de vous posséder , et

non pour quelque motif d'intérêt, comme il s'en glisse toujours dans les intentions.

Près d'un camarade de collège, que les changemens de fortune n'ont point rendu notre ennemi, ou qui n'est point envieux de notre bonheur ; à côté d'une jeune mère de famille , aimable sans prétention, belle sans coquetterie , le dîner le plus simple serait véritablement une bonne fortune.

J'avais toujours éludé les invitations de cet ami que je ne connais pas, lorsqu'hier il me rencontra, vers cinq heures du soir ; il court à moi , me saisit par le bras , m'arrête : « Où allez-vous ? s'écrie-t-il. — « Dîner , lui dis-je sans penser à rien. — « Dîner !... Oh ! cette fois je vous tiens et « vous viendrez chez moi. »

Je veux en vain prétexter une invitation ; mon homme ne me lâche pas. Une plus longue résistance eût été ridicule. Je cède, et je prends mon parti en me disant tout bas : Je serai peut-être surpris agréablement ; ce monsieur n'est qu'un

bavard, mais sa femme peut être aimable, ses enfans bien élevés, et sa cuisine bonne.

Nous arrivons chez mon amphitryon. Nous montons à un troisième étage. Avant d'être devant la porte, j'entends les cris de plusieurs enfans qui semblent se battre et pleurer. « Oh ! oh ! dit mon compagnon , « mes petits gaillards ont faim , ils m'at-
« tendent avec impatience. » Je me dis en moi-même : Si les petits gaillards font ce train là pendant tout le dîner, ce sera bien gentil.

Nous sonnons; une grande femme sèche et jaune vient ouvrir la porte et fait un mouvement de surprise en me voyant. « Ma chère amie , dit mon introducteur , « je t'amène M*** dont je t'ai souvent
« parlé ; il veut bien dîner avec nous sans
« façon. »

La figure déjà fort longue de la grande dame , s'allonge encore au discours de son mari ; et elle me fait un salut que je puis prendre pour une grimace. Il n'y a rien de plus désagréable que de voir que

l'on gêne des gens chez lesquels on va malgré soi. Je voudrais être à cent lieues ; mais mon ami, que je ne connais pas , me pousse dans une autre pièce pour que j'admire la commodité de son logement, et que je n'entende pas murmurer sa femme.

J'entre avec beaucoup de peine dans une pièce où les deux petits gaillards ont tout mis sens dessus dessous. Le parquet est couvert de jouets , de papiers , d'images , de petits ménages ; il n'y a pas une chaise de libre. « Quel « bonheur d'être père de famille ! » me dit mon homme, en tâchant de me trouver un siège. « — Oui , dis-je , ce doit « être charmant, d'après ce que je vois ! « — Holà, Alcide... Achille... venez ici, « messieurs..... — Qu'est-ce que c'est , « papa ? — Venez, vous dis-je. »

Les petits garçons ne venaient pas. Le papa va les prendre par l'oreille, en me disant : « Ils sont très-obéissants. Eh « bien, Achille, as-tu bien appris ta « leçon? Voyons ta fable. »

Le petit bonhomme marmotte en pleurant : « La fourmi ayant chanté
« tout l'été, tenait dans son bec un fro-
« mage... — C'est très-bien, dit le papa.
« A ton tour, Achille... Oh ! c'est un
« espiègle celui-là... Voyons, mon gail-
« lard, quelle est la première merveille
« du monde?—C'est un pâté, » répond
le petit d'un air décidé. — Eh bien,
« vous ne vous attendiez pas à cette ré-
« ponse là... Oh ! le petit drôle a de
« l'esprit comme un démon !... je le met-
« trai à l'administration des postes. »

Enfin le grande dame nous crie que le dîner est servi. « — Allons nous met-
« tre à table, » dit mon hôte, et il me fait asseoir entre lui et M. Alcide, parce que madame est obligée de se lever à chaque instant pour le service, sa bonne étant justement malade ; nous savons ce que cela veut dire. « Si mon mari
« m'avait prévenue, » dit la dame d'un air demi-agréable, « j'aurais fait quel-
« que chose pour monsieur, mais il me

« joue sans cesse de ces tours-là! — Ma-
« dame, dis-je, j'aurais été bien fâché
« de vous causer du dérangement. —
« Sans doute!... mon ami vient sans
« façon... La fortune du pot et le ta-
« bleau du bonheur, voilà tout ce qu'il
« aura. »

Le tableau du bonheur se composait d'un mauvais potage au maigre, flanqué de radis et de beurre de Bretagne; et, pour ajouter à ma satisfaction, M. Alcide jetait à chaque minute des boulettes sur mon assiette, et M. Achille me donnait des coups de pied par dessus table.

« Buons, me dit mon hôte, c'est du
« vin du crû. » Hélas! je ne m'en aperçus que trop!... Quel crû, grand dieu... Il aurait fait rebrousser chemin aux moutons de Panurge. Après le potage, paraît un morceau de bœuf réchauffé, et dans lequel mes yeux cherchaient en vain une apparence de graisse. Il me fallut cependant en accepter un morceau,

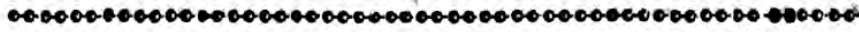
que j'aurais voulu conserver précieusement pour mettre l'hiver dans mes bottes. Après le bœuf, la dame de la maison nous présente, d'un air fier, un grand plat où je ne vois que de la sauce. A cette vue, les petits gaillards, qui probablement ne voyaient d'ordinaire que le bouilli, se mettent à sauter et à jeter leurs fourchettes en l'air; l'une me tombe sur le nez, et ma cravate en porte les marques. « Vous allez me dire des nouvelles de cette fricassée de poulet, » me dit mon voisin, en me servant. « Ah! c'est que ma femme fait joliment la cuisine!..

Il m'avait heureusement prévenu que c'était du poulet, car, ne trouvant que des pattes et des oignons, j'aurais été fort embarrassé pour deviner ce que je mangeais. Mais M. Alcide, en voulant voler un petit os à son frère, fait tomber la carafe qui roule et se brise sur ma culotte. La maman, au lieu de s'occuper de moi, ne songe qu'à la perte de sa carafe. Elle court sur les petits

pour les battre , les enfans se sauvent derrière une porte , la mère les poursuit avec une canne ; le papa se lève pour retenir sa femme ; je reste seul à table... J'avais bien envie de me sauver aussi !

Enfin , mon ami revient et me dit :
« Prenez-vous quelquefois du café?... Il
« n'y en a pas de prêt , mais j'ai une
« cafetière pour en faire sans ébulli-
« tion , et avec de l'eau chaude... —
« Merci, dis-je , je n'en prends jamais ;
« d'ailleurs, j'ai beaucoup dîné... et j'ai
« besoin de prendre l'air..... je suis forcé
« de vous quitter. — Au revoir donc.
« Maintenant que vous connaissez le
« chemin, j'espère que vous viendrez
« quelquefois manger la fortune du pot.
« — Oui, certes, je connais le chemin
« et je ne l'oublierai pas !... non plus
« que le tableau du bonheur que vous
« m'avez fait voir. »

Je prends mon chapeau, et je cours encore.



LE BANC DE PIERRE

DES TUILERIES.

Duplex libelli dos est : quod risum movet
Et quod prudenti vitam consilio movet.

PHÈDRE.

Il n'est pas permis à tout le monde de s'asseoir sur des chaises, dans une promenade ; tel rentier modeste, qui n'a que bien juste ce qu'il lui faut pour vivre chaque jour, ne pourrait plus retrouver à la fin du trimestre la balance de son bilan, s'il se permettait de s'asseoir sur une chaise ; la vieille maman préfère économiser deux sous pour acheter un pain d'épices à son petit-fils ; la bonne, à laquelle on a donné de l'argent pour des chaises, va par goût sur les bancs qui sont éloignés du grand monde, et où elle peut jaser avec son pays ou sa payse ; l'invalides y trouve ordinairement une oreille complaisante

qui écoute le récit de ses campagnes ; enfin, le pauvre honteux y jouit d'un moment de plaisir, en se voyant entouré de gens qui ne le regardent pas avec mépris, parce que, comme lui, ces personnes-là sont assises sur un banc de pierre.

Je passais un soir dans le jardin des Tuileries, avec un jeune homme qui, quoique doué de beaucoup de mérite, n'a pas encore pu se défaire d'une foule de travers et de préjugés. Il jetait toujours un regard de dédain sur ces bancs de la petite propriété. Je voulus le corriger de ce défaut et le faire revenir d'une erreur trop commune ; je le forçai à s'asseoir quelques minutes avec moi, sur un de ces bancs, objet de ses sarcasmes ; j'eus quelque peine à l'y déterminer, enfin je l'emportai.

Le banc fut bientôt entièrement occupé. Nous ne disions rien, mais nous écoutions ; à notre gauche était une vieille dame, dont le langage annonçait

la bonne éducation ; elle pleurait sa fille qu'elle avait perdue depuis quelques mois ; elle s'éloignait de la foule à laquelle sa douleur eût paru ridicule ; mais , sur le banc de pierre , elle trouvait quelque consolation à conter ses peines à ses voisins. Là , elle pouvait pleurer à son aise ; mais , dans la grande allée , elle ne l'aurait point osé. Un peu plus loin étaient deux vieux époux qui , mariés depuis quarante-cinq ans , venaient chaque soir faire leur promenade et se reposer sur le banc. Sur leurs figures respectables brillaient la joie , le contentement ; ils se plaisaient à dire que la paix avait constamment régné dans leur ménage , et que , depuis quarante-cinq ans , jamais une querelle n'avait troublé leur bonheur.

A notre droite était une jeune mère , tenant sur ses genoux un joli petit garçon auquel elle apprenait un compliment pour la fête de son père : et , quand l'enfant disait bien , un baiser était sa récompense.

Mon ami ne parlait pas, il écoutait. Nous quittâmes enfin le banc et je l'entraînai dans la grande allée. « Maintenant, » lui dis-je, « voyons si la compa-
« raison sera à l'avantage des personnes
« assises sur des chaises. »

Nous nous plaçâmes d'abord près d'un monsieur et d'une dame; le monsieur bâillait à chaque instant, la dame ouvrait et refermait son éventail d'un air d'impatience. Pendant un quart d'heure ils ne soufflèrent pas mot. Enfin la dame rompit le silence.

« Que les maris sont aimables! De-
« puis deux heures que nous sommes
« aux Tuileries, voilà tout ce que vous
« avez à me dire!

« — Ma chère amie, que veux-tu!...
« il fait si chaud!... Cela vous abat!...
« vous accable... on n'a pas la force de
« parler!...

« — Pour vous, monsieur, on croi-
« rait que la canicule dure toute l'an-
« née.

« — Eh! madame, quel reproche!....
« à coup sûr je ne le mérite pas. Mais
« convenez aussi que vingt-trois de-
« grés!... c'est accablant!...

« — Vous m'impatientez avec vos de-
« grés!... Quand nous nous sommes
« mariés, il y en avait autant; c'était
« dans le mois d'août; mais alors la
« chaleur ne vous incommodait point,
« et ne vous empêchait pas de soute-
« nir la conversation. Après trois ans
« de ménage, monsieur n'a déjà plus
« rien à me dire.

« — En vérité, madame, vous me
« querellez toujours; certainement,
« quand je vous ai épousée, il ne fai-
« sait pas si chaud.

« — Pour les amoureux,

« L'été n'a point de feu; l'hiver n'a point de glace.

« — Oui, madame; mais pour les
« maris, c'est bien différent. Écoute
« donc, ma chère, quand on se voit
« tous les jours, que l'on est continuel-
« lement ensemble, comment veux-

« tu que l'on trouve toujours quelque
« chose à se dire ?

« — Mais, monsieur, quand vous me
« faisiez la cour, vous me disiez : être
« sans cesse avec toi, ne voir que toi,
« n'aimer que toi, te le répéter à cha-
« que instant, ce sera le bonheur de
« ma vie !... Alors les journées que
« vous passiez avec moi vous semblaient
« trop courtes !... Vous en souvenez-
« vous ?

« — (*Lemaribâillant.*) Oui !... oui !..
« je m'en souviens... confusément...

« — (*La dame, à part.*) Ah ! que les
« maris sont d'ennuyeux personnages !..
« Heureusement que mon cousin revient
« demain de sa terre ! »

La conversation finit là. Nous nous levâmes, et j'emmenai mon ami près de la chaise d'un petit-mâitre de soixante ans qui, tout en lorgnant les dames, prenait des notes sur ses tablettes. Nous l'entendîmes marmotter entre ses dents :

« Mon bonnetier ne me fait pas les

« mollets assez forts.....; envoyer chez
« lui et commander un caleçon ouaté
« pour mettre sous mes pantalons d'été.
« — La petite Ermance m'a regardé hier
« d'un air fort tendre... comme nous
« passions devant le bijoutier...; je lui
« plais, c'est certain...; elle m'a fait re-
« marquer des boucles d'oreille à la chi-
« noise...; les lui envoyer demain avec
« une déclaration. — Faire acheter de la
« pâte de guimauve pour ma toux..., du
« sirop de Lamouroux pour ma poitrine,
« de la pommade d'oursin pour mes sour-
« cils...; après-demain chez cette petite
« danseuse de l'Ambigu, qui fait si bien
« les pirouettes.....; il ne faudra pas,
« comme l'autre fois, oublier le schall en
« bourre de soie.

« — Vendredi...; dîner chez Véry avec
« cinq jeunes clercs de notaire, étourdis
« comme moi..! Nous ferons mille fo-
« lies!... Il faut que je tâche, cependant,
« qu'ils ne me gagnent point tout mon
« argent à l'écarté.

« — Samedi... J'ai un rendez-vous avec
« la nouvelle débutante. Le matin j'irai
« au bain... , j'y prendrai un consom-
« mé... ; à midi , une tasse de chocolat à
« la vanille ; à deux heures , une croûte
« aux truffes , et une salade de céleri... ;
« après cela je me présenterai hardi-
« ment. »

Le ci-devant jeune homme avait fermé ses tablettes. Pour achever nos observations, nous allâmes, avec mon ami, nous asseoir derrière deux jeunes gens mis dans le dernier goût , qui , les pieds placés sur des chaises fort éloignées les unes des autres, se dandinaient avec grâce, en paraissant chercher à attirer tous les regards.

Au bout d'un moment , nous entendîmes la conversation suivante :

« Trouves-tu que mon habit fasse bien ?
« — Superbe... ! délicieux... ! coupe
« admirable... — Et le pantalon... ? —
« A ravir, tu as une mise étourdissante...
« — Le patron m'a dit de passer trois

« heures dans la grande allée , et de me
« mettre bien en évidence : il veut faire
« prendre la mode de cette nouvelle
« forme d'habit... , il en a déjà une
« commande assez *conséquente*. — Et
« moi, me trouves-tu bien coiffé? — Ah!
« tu as l'air d'un *Adonis* ! A propos, mes
« cheveux tombent , donne-moi donc un
« moyen pour empêcher cela. — Il faut
« les entretenir. Vois-tu, les cheveux sont
« des plantes... ; c'est une fleur... ; si
« vous n'arrosez pas une fleur , vous la
« voyez dépérir. — C'est juste. Il faut
« donc employer la pommade. — Oui ,
« mais modérément... ; l'arbre trop ar-
« rosé ne vient plus, la racine se dété-
« riore... : c'est l'image *des végétaux*.
« — J'entends, ils ont besoin d'être cou-
« pés. — Sans doute , c'est comme un
« bois : quand vous n'élaguez pas les
« branches, ça nuit à la pousse. Une coupe
« aide la *fermentation*. — Es-tu pour les
« faux toupets? — Je le crois bien ! j'en
« fabrique , c'est un nouveau toit que tu

« mets sur une maison. — Et cela ne fait
« pas mal à la tête ? — Impossible ! nous
« n'employons plus ni colle , ni blanc
« d'œuf , ce qui nuisait nécessairement à
« la *végétation*. Les personnes qui en
« portent mêlent les cheveux de leurs
« faux toupets à *les leurs*. Ce sont deux
« troupeaux qui s'unissent pour paître
« ensemble.. ; tu comprends... : car ,
« comme le dit fort bien M. *Marly* dans
« *le Solitaire* : Deux torrens qui se rejoignent dans la plaine , c'est l'image de
« la vie. »

Nous en avons assez entendu. Nous laissâmes là le garçon tailleur et le coiffeur romantique ; « Eh bien , dis-je à mon
« ami , quel est le résultat de tes réflexions ?

« — Ah ! mon cher , me répondit-il en
« rougissant , je ne me moquerai plus
« des bancs de pierre. »





CE N'EST PLUS SUZETTE.

Tant que cette eau coulera lentement
Dans le ruisseau qui borde la prairie,
Je t'aimerai, me répétait Sylvie....
L'eau coule encore, elle a changé pourtant.

Romance.

Quoi ! Lisette, est-ce vous ?
Vous, en riche toilette ;
Vous avez des bijoux,
Vous avez une aigrette !
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.

DE BÉRANGER.

Il y a un an que j'ai quitté Paris, où j'avais laissé Suzette, celle que j'adorais, jeune brodeuse, demeurant au cinquième étage d'une vieille maison de la rue Saint-Denis. Charmante fille, aimable, jolie, spirituelle, un peu coquette.. Mais cela lui va si bien !... Je me la représentais sans cesse, avec sa petite robe faite en blouse, son tablier d'alépine noire, et son petit bonnet à la folle. Je la voyais

riant, courant, sautant dans sa chambre , travaillant en chantant , faisant son ménage en s'amusant , et l'amour en riant ; mais faisant tout cela si bien !...

Je reviens hier à Paris : mon premier soin est de courir rue Saint - Denis , de monter le cinquième étage de la vieille maison , et de frapper à la porte de Suzette. Comme mon cœur bat d'impatience ! Je vais la voir... l'embrasser. Elle m'a promis, quand je partis, de m'être toujours fidelle ; si je la retrouve aimante , ne serai-je pas heureux ?

Je frappe... On n'ouvre point ; et cependant elle a dû reconnaître ma manière de frapper , et elle accourait si vite autrefois?... Ah ! on vient enfin... Mais que vois-je ! une vieille femme , une figure revêche , maussade. Je demande Suzette. « — Suzette ? Je ne connais
« pas cela. — Comment ! vous ne con-
« naissez pas une jolie brodeuse qui oc-
« cupait cette chambre... Et il n'y a
« point de portier dans cette maudite

« maison ! — Ah ! attendez... Oui , je
« crois que la personne qui logeait ici a
« dit qu'elle allait demeurer rue du
« Mont-Blanc, près du boulevard. — Le
« numéro ? — Ah ! je n'en sais rien. »

N'importe ; j'ai le nom de la rue ; je m'adresserai dans toutes les maisons , et il faudra bien que je la trouve. Mais Suzette aller se loger à la Chaussée-d'Antin... Je ne sais pourquoi cela me fait de la peine, cependant il y a aussi des chambres à la Chaussée-d'Antin ; mais elles y sont louées bien plus cher !

J'arrive rue du Mont-Blanc. Je demande Suzette ; on ne connaît pas ce nom-là. Je cours partout ; je parle à toutes les portières : je m'informe dans les boutiques : personne ne sait ce que c'est que Suzette. Il n'y a point de brodeuse dans la rue. Cette vieille femme m'a donc trompé !

Je vais sortir , désolé , d'une maison à porte-cochère , dans laquelle j'étais entré, lorsqu'un élégant tilbury s'arrête devant moi : une dame mise avec la plus grande

recherche en descend légèrement, et entre dans la maison, dont elle monte lestement l'escalier.

Est-ce un songe ? Sous ce chapeau de paille d'Italie, j'ai reconnu les traits de Suzette... Je demande le nom de cette dame :

« — C'est madame Saint-Phar ; elle
« loge dans un bel appartement du
« second avec sa femme de chambre et sa
« cuisinière ; elle ne reçoit qu'un mon-
« sieur en voiture, homme d'un certain
« âge, qui lui rend visite tous les matins.
« — Que fait-elle ? — Rien, que s'occuper
« de sa toilette et de ses plaisirs. — L'en-
« tendez-vous souvent chanter ? — Jamais ;
« mais elle a très-souvent des vapeurs et
« des migraines. »

Est-ce bien Suzette ? Mes yeux me disent oui : mon cœur me dit non. Je monte les deux étages : je demande madame Saint-Phar, et j'entre dans un boudoir, où je trouve ma jolie brodeuse nonchalamment étendue sur un sofa.

Elle me reconnaît, elle sourit... Non, elle minaude. Elle parle... ce n'est plus son parler d'autrefois... Je suis auprès d'elle, mais ce n'est plus Suzette...

Tout ce qui l'entoure nuit à ses grâces, à ses charmes, à son esprit. Ah ! qu'elle était bien mieux en petit bonnet en tablier noir, courant, folâtrant dans sa chambre ! Je lui parle de mon amour ; je lui parle de son inconstance... Elle part d'un éclat de rire !... Ah ! éloignons-nous bien vite !... Non, non, ce n'est plus Suzette !...



.....
LA PARTIE MANQUÉE.

Ma foi sur l'avenir bien fou qui se fera :
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera !....

RACINE. *Les Plaideurs.*

« C'est demain dimanche ma femme ;
« nous irons nous promener à Montmo-
« rency ; il y a long-temps que je veux te
« régaler d'un âne ; nous emmènerons
« Lolo , et s'il est bien sage , je le ferai
« aussi monter sur la bête. Nous irons
« nous promener jusqu'à Enghien ; nous
« verrons le nouvel établissement de
« bains ; nous pourrons même goûter des
« eaux. Mon ami Mouflard en a bu un
« demi-verre , et depuis ce temps-là il se
« sent une chaleur prodigieuse au cer-
« veau. — Il suffit , M. Belhomme , je
« vais préparer la toilette de Lolo , et
« dire à Jeannette que demain nous dîne
« rons à la campagne , et que , par consé-

« quent , je lui permets d'aller dîner chez
« sa tante. »

Tout le monde se réjouit du projet de M. Belhomme , ancien parfumeur de la rue Transnonain , qui , depuis que le théâtre de Doyen est fermé , ne sait plus comment employer ses soirées.

Madame Belhomme met un ruban neuf à son chapeau de l'année dernière ; Lolo fait un petit cerf-volant qu'il emportera à la campagne , et Jeannette fait aussi ses petits projets , car il n'est pas certain que ce sera précisément avec sa tante qu'elle passera son dimanche.

Mais hélas ! l'homme propose , et Dieu dispose. Les projets des faibles humains sont tracés sur le sable , ceux de M. Belhomme sont renversés par la pluie. Dès le matin , le temps est couvert ; M. Belhomme lit aux astres , son épouse considère son chapeau ; Lolo pleure , et Jeannette fait la moue.

Point de soleil , plus de campagne !...
Car , qu'est - ce qu'une campagne sans

soleil ? Demandez à un romantique , il vous répondra peut-être que c'est une nuit sans lune.

« Que ferons-nous donc pour notre dimanche ? dit timidement madame Belhomme , qui n'a pas l'habitude de porter les culottes. — Vous ne pouvez pas dîner ici , dit Jeannette , il n'y a rien. — Ah ! mon papa, il y a long-tems que vous me promettez de me faire dîner chez un traiteur , pour y manger de l'omelette soufflée !... »

On ne résiste guère à la voix d'un fils ; l'accent de la nature et l'omelette soufflée l'emportent. « Nous irons dîner chez Legrand , aux vendanges de Bourgogne , dit M. Belhomme : c'est le Beauvilliers du faubourg du Temple, et l'on assure que son vin est naturel. »

Cette promesse ranime la joie , que la pluie avait presque abattue. M. et madame Belhomme font une partie de domino , en attendant l'heure du dîner. Enfin quatre heures sonnent : on se met

en marche à l'abri du parapluie protecteur, qui protège difficilement trois personnes ; aussi Lolo et sa maman sont-ils mouillés ; mais, pour rétablir le système des compensations, M. Belhomme est éclaboussé à droite et à gauche.

On arrive chez Legrand... Point de place, point de tables dans le salon, point de cabinets de libres. Pour parvenir à y dîner le dimanche, il faudrait aller s'y installer le samedi soir.

Lolo se désespère ; madame Belhomme est très-contrariée, et son époux cherche où il pourra conduire sa famille, pour ne point être écorché. On se remet en route avec la pluie et la crotte ; on passe sans s'arrêter devant le Méridien et le Cadran-Bleu. Il faut pourtant se décider ; on entre chez Bertrand ; mais il y a une noce, et la famille du parfumeur reste trois quarts d'heure dans un cabinet sans pouvoir parvenir à se faire servir.

« Je ne veux pas rester ici, » dit M. Belhomme en reprenant son parapluie d'un

« air décidé : j'ai faim ; par conséquent ,
« allons - nous en. — Mais où donc ? dit
« tristement madame. »

« — Chez nous , madame Belhomme ;
« car vous voyez bien qu'il n'y a pas
« moyen de dîner en ville le dimanche.
« — Et l'omelette soufflée ! dit l'enfant
« en pleurant. — Console-toi , Lolo , je
« vais t'acheter pour deux sous de flanc
« que tu mangeras à ton dessert. »

On rentre chez soi , et l'on trouve Jeannette, qui , au lieu d'être allée dîner chez sa tante , donnait à dîner à son bon ami , lequel buvait fort lestement le vin de M. Belhomme.

A cette vue , le ci-devant parfumeur entre en fureur ; sa femme se trouve mal ; Lolo se donne une indigestion de flanc , et Jeannette est mise à la porte... Voilà comment se passa ce dimanche tant désiré. Pauvres humains ? faites donc des projets !



LES JEUX INNOCENS.

LE COLIN-MAILLARD.

Florval s'assied alors contre un ormeau ;
Sur ses genoux ses deux mains rapprochées
Tiennent d'Églé les paupières cachées ,
Et de son front portent le doux fardeau.
Tous à la fois entourent la bergère ,
Qui leur présente une main faite au tour ,
Et les invite à frapper tour à tour.

PARNY.

« A quoi allons-nous jouer? » Telle est la question vingt fois répétée dans cette pièce où la jeunesse est réunie, tandis que , dans le salon voisin , les papas , les mamans , les vieux garçons , les gens raisonnables enfin , font le piquant boston ou le sévère reversi.

« Jouons à la main-chaude , » dit un grand dadais qui a une main aussi large que celle d'un chef de claqueurs, et qui tape de toute sa force, croyant que c'est gentil d'écraser la douce main d'une jeune

filles , et que cela le fait trouver très-aimable.

« Non, non, point de main-chaude, disent les demoiselles ; on frappe toujours trop fort !... Et puis, rester courbées comme cela long-temps, cela fait remonter les corsets, dit l'une.— Cela vous rend toute rouge, dit l'autre.— Et puis on triche, dit une troisième.

« — Jouons à la petite boîte d'amourrette... — Oh ! c'est trop bête !... — Au monsieur le curé ? — C'est trop vieux !... — Au corbillon ? — Nous y avons joué la dernière fois ! — Au Muphti ? — Ça n'est pas amusant !... — A pati, pata ? — C'est trop fatigant !... — Au Colin-Maillard assis ? — Maman m'a défendu ce jeu-là !... — Eh bien, au Colin-Maillard ordinaire ?

» — Allons , va pour le Colin-Maillard ; mais qui est-ce qui le sera ? — Moi , si vous voulez, mesdemoiselles , » dit un monsieur d'une cinquantaine d'années , qui aime beaucoup à se mêler

parmi la jeunesse , et à faire l'aimable avec les demoiselles , qu'il préfère aux mamans, surtout depuis que celles-ci ont plaisanté sur sa perruque.

La proposition du monsieur est acceptée. On lui bande les yeux en conscience, et sans lui laisser le plus petit jour ; ensuite les jeunes filles courent dans le salon , les jeunes gens en font autant, et l'on pousse de grands éclats de rire. Le monsieur , qui a voulu faire le jeune homme , s'est déjà cogné deux ou trois fois, quoiqu'on lui ait crié : casse-cou ! et chaque fois qu'il se frappe contre un meuble , il s'écrie : « Qu'elles sont es-
« piègles ! Ah ! les petites folles !... Oh !
« cette fois , j'en tiens une !...

« — Nommez !... » lui crie-t-on de tous côtés. Le monsieur, après avoir réfléchi long-temps, en tâtant la seule main qu'on lui abandonne , dit d'un air victorieux : « C'est mademoiselle Clara ! »

On rit plus fort, on bat des mains. Le pauvre Colin n'a pas deviné , et , après

avoir encore pendant cinq minutes parcouru le salon, le monsieur, dont l'amour-propre est piqué, relève tout à coup son bandeau en disant : « On m'appelle au boston... Je suis désolé de vous quitter. »

Une jeune personne le remplace. Qu'elle est bien, et que de grâces même avec ce bandeau, qui couvre ses beaux yeux, mais laisse voir les contours charmans de son visage ! En marchant avec crainte, les bras en avant, elle développe l'élégance de sa taille ; les poses les plus bizarres tournent toujours à l'avantage de la beauté.

Elle n'avance qu'en tremblant... Elle fait une jolie petite moue lorsque celui qu'elle croit saisir lui échappe. Mais je remarque un jeune homme qui tourne sans cesse près d'elle et paraît chercher à être pris... Je le conçois ; il doit être bien doux de se sentir saisi par cette jolie main.

Le jeune homme a réussi. Elle l'a arrêté un moment, mais je l'entends lui dire

tout bas en le relâchant aussitôt : « C'est
« vous, Auguste... Ah ! je vous reconnais
« bien... mais je ne veux pas vous attra-
« per. »

Charmante fille ! M. Auguste sera
très-heureux si vous pensez toujours de
même !



PROMENADE

D'UN ROMANTIQUE.

Tout prend un corps , une ame , un esprit , un visage ;
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre ,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.

BOILEAU.

Nobles élans de l'imagination , essor des grandes
ames , vous que le mortel envieux , égoïste et vul-
gaire , nomme dédaigneusement , dans le cercle étroit
de son esprit , exagération et délire ; pensées su-
blimes du génie , ah ! vous êtes les révélations de
la puissance primitive de l'homme ou les pressen-
timens de sa grandeur future.

Le Renégat.

Quel est ce jeune homme , habillé avec
négligence , dont le gilet n'est point
boutonné , qui porte sa cravate nouée
lâchement , comme celle des *colins* de
l'Opéra Comique ? Suivons-le , il mérite
bien d'attirer notre attention : c'est un
romantique , et ces gens-là ne se pro-

mènent pas comme tout le monde.

Quel beau désordre dans sa mise ! il n'a pas de chapeau ; mais un romantique ne craint point les coups de soleil. Ses cheveux flottent au gré du vent , et se jouent sur un front, siège des passions et des orages ; ses yeux annoncent l'inspiration.... Il les lève tantôt vers le ciel , et tantôt les plonge avec délice dans la vallée. Il tient d'une main le carnet sur lequel il écrit ses pensées , de l'autre le crayon qui doit les transmettre à la postérité.

Il descend lentement un chemin tortueux, dont les sinuosités lui retracent celles de la vie... Mais , en contemplant les nuages qui s'amoncellent , il n'a pas aperçu une grosse pierre à ses pieds... Il trébuche , tombe et se fait une bosse au front. Ce léger accident n'affaiblit point son enthousiasme, il se lève en portant la main à son front , et s'écrie : « O Dieu !
« ceux que tu inspirais se roulaient jadis
« sur le parvis de tes temples ! Per mets

« à un barbe de Lutèce de se rouler sur le
« grand tapis de la nature. »

Mais, ô prodige ! ô surprise !... une
voix a répété ses paroles... ce séjour est
enchanté !

Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs, qui se plaint de Narcisse.

Est-il dans les jardins d'Armide ? sur
l'herbe qui égare ? près de la grotte de
Circé ?... Non, il est entre Pantin et Ro-
main ville, et se trouve devant un regard
qui donne de l'eau aux environs. Mais
tout prend à ses yeux une forme nouvelle :
un ruisseau, dans lequel barbottent quel-
ques oies sauvages, est le torrent qui va se
perdre dans le ravin. Il veut goûter de
son eau : il se met à genoux, en prend
dans le creux de sa main et avale... en
faisant une légère grimace, parce que les
oies ont un peu troublé le cristal de cette
onde ; mais le Styx doit être bourbeux, le
Nil pas potable, et le Niagara est horri-
blement salé. Le romantique va s'asseoir

entre un chêne et un tilleul, qui lui rappellent Philémon et Baucis; il regarde avec mélancolie un tournesol... il croit voir Clytie; ses yeux se mouillent des pleurs du génie, il écrit, il s'anime... Il n'est plus à Romainville, il se croit dans la vallée de Tempé; il attend que Philomèle chante... Mais c'est un âne qui vient braire en face de lui, et le villageois qui le conduit ne ressemble ni à Pâris, ni au beau Corydon.

Cependant le blond Phébus va bientôt éclairer un autre monde, et, depuis le matin, notre voyageur n'a rien pris. Son estomac se fait entendre; pour être romantique, on n'en est pas moins homme. Le nôtre se dispose à chercher non un vieux castel, ils sont rares à Romainville, mais un solitaire qui veuille bien partager son repas avec lui.

Le solitaire du bois est le garde, qui ne ressemble pas trop à un ermite; mais qui donne à manger avec grand plaisir, pourvu qu'on ait de l'argent. Le voya-

geur va s'asseoir devant une table, sous un ombrage frais, en saluant son hôte avec un doux sourire.

Celui-ci lui demande, d'une voix enrouée, s'il veut du vin à douze ou à quinze sous; notre romantique le regarde sans l'entendre, il se croit sur le *Mont-Sauvage*. « Bon cénobite, dit-il, « veuillez me donner de quoi ranimer « mes forces affaiblies par l'émotion « qu'a produite sur mes sens la vue des « beautés pittoresques de ces lieux.

« — J'entends, j'entends, dit le garde, « j'ai ce qu'il vous faut, je vais vous ap- « porter un joli petit morceau de veau « rôti et une salade de chicorée. »

Parler de veau rôti et de chicorée à un romantique!... Le nôtre se lève furieux, et, pendant que le garde est à sa cuisine, il s'éloigne à grands pas d'un séjour où il faudrait perdre toutes ses illusions. Il cherche une cabane, une simple chaumière; là du moins, il espère retrouver les mœurs patriarcales

du bon vieux temps. Il aperçoit enfin une maisonnette devant laquelle jouent de petits marmots. Il entre dans une cour où se promènent une vache, une chèvre, des coqs. Là, ne règne pas la plus grande propreté ; mais ce désordre lui plaît ; il y trouve du charme, du rapprochement avec la situation habituelle de son esprit.

Le voyageur caresse l'oiseau de Mars, et dit à une grosse paysanne : « Donnez-moi de ce nectar que m'offre cette sensible Io. — Io ? dit la paysanne, « Io !... queu-que c'est que ça ?,... Io ! « tiens y'là que ça réveille Cadet ! »

En effet, le cheval dresse les oreilles, croyant que sa maîtresse l'appelle ; et ce n'est pas sans peine que le romantique fait comprendre qu'il veut une jatte de lait. « Où faut-il servir mon-sieur ? demande la villageoise. — Là.. « sous ce mûrier rougi du sang de Pyrame et de Thisbé. — Quoi que vous « parlez donc de Pyrame... ? Oh ! je vous

« réponds qu'il aime ben mieux sa pâ-
« tée que les mûres. »

Le voyageur s'est assis sans répondre. Il boit son lait dans lequel il trempe du pain bis. Ce repas est frugal, mais, dans mille situations intéressantes, c'est ainsi que dînèrent *Rosa, Rosalba, Rosalvina*, et *Rosélina; Vivaldi, Amaldi, Fiorelli* et *Belloni*.

La chèvre s'avance pour partager le repas du voyageur, il la caresse en s'écriant : « Sois sans crainte , chère,
« *Amalthée*, nourrice de Jupiter. —
« De Jupiter? dit la paysanne. Oh! non
« monsieur, elle n'a nourri que Ber-
« trand, mon petit qu'est là-bas, par
« ordonnance du docteur de Belleville.
« Mais il n'est jamais entré de Jupiter
« dans not'maison. »

Cependant le temps est noir. Le romantique regarde le ciel, et s'écrie de temps à autre : « Diane ne paraît pas!... »

« — Vous l'aurez perdue dans le bois,
« monsieur, dit la villageoise qui croit

« qu'il appelle sa chienne ; car elle n'est
« pas entrée ici avec vous. Oh ! v'là le
« temps qui se couvre, nous aurons de
« l'orage ! Mais monsieur ne va sans
« doute pas loin, puisqu'il est venu en
« voisin ! »

Le romantique, sans daigner répondre, jette une pièce de monnaie sur la table et se remet en route. Bientôt la nuée crève ; il est mouillé, percé ; rien pour garantir sa tête, et pas un fiacre à la barrière ; il faut gagner ainsi le faubourg Saint-Germain.

En arrivant, il est obligé de se mettre au lit ; une fièvre ardente le dévore ; mais il écrit sans cesse ; les médecins prétendent qu'il a le délire ; mais ses disciples assurent qu'il compose un chef-d'œuvre.



.....

L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

Ici, tout faits
 On trouve des bouquets ,
 Ballades , couplets , triolets ,
 Impromptus et sonnets ;
 Épitaphes , épigrammes ,
 Bouts rimés , épithalames ,
 Lais
 Et vire-lais ;
 Joyeux rondeaux et cantiques nouveaux ,
 Doucereux madrigaux
 Et jusqu'à des bons mots ;
 Enfin , toute espèce d'écrits ,
 Le tout , à juste prix.
Ancien vaudeville.

Voyez-vous cette petite maison de bois que l'on pousse sur des roulettes , ce qui donne au propriétaire la facilité d'habiter le matin la chaussée-d'Antin, et de coucher au Marais; d'être aujourd'hui du cinquième arrondissement, et demain du dixième ; ce qui est très-commode, surtout lorsque l'on ne veut pas être de la garde nationale? C'est dans

cette maison ambulante que loge le Bé-ranger des faubourgs , le Sévigné des couturières, le Cicéron des cuisinières, le Plutarque des bonnes d'enfans, et le Vadé des grisettes. Enfin, nouvel abbé Pellegrin, qui tenait une manufacture de vers, et duquel on disait :

Le matin catholique , et le soir idolâtre ,
Il dîne de l'autel , et soupe du théâtre.

monsieur Plumé (c'est le nom de l'écrivain public) dîne avec une pétition, et déjeûne avec un rendez-vous ; quelquefois la lettre d'un jeune soldat à ses parens lui permet de prendre un petit verre , et les reproches d'une femme délaissée, à un amant infidèle et perfide, paient le ratafiat de l'épicier.

M. Plumé est en réputation, et, s'il n'improvise pas en vers, du moins est-il très-fort sur la prose. On est à la queue pour entrer chez lui, la maison ne pouvant contenir que deux personnes, dont l'une est forcée de rester debout ;

ce qui n'empêche pas M. Plumé de dire à tout le monde : « Donnez-vous la « peine de vous asseoir. »

Une jeune fille entre doucement, et, d'un petit air mystérieux et satisfait, dit à demi-voix au scribe nomade : — « Monsieur, vite un joli billet... dites-
« lui que je serai ce soir devant la
« fontaine des Innocens... — Bon, bon,
« j'entends, répond l'écrivain en sou-
« riant d'un air semi-malin : je vois ce
« que vous voulez, du sentiment, n'est-
« ce pas?— Oh! dame! que cela soit bien
« gentil, et tournez çà comme vous
« voudrez..... — Quel prix voulez-vous
« mettre? — Oh! je ne tiens pas à l'ar-
« gent! pourvu que le billet soit dans
« le bon genre... je donnerai jusqu'à
« six sous. — Six sous!..... allons, on
« peut vous faire quelque chose de très
« tendre pour ce prix-là..... Savez-vous
« signer?... — Non, monsieur... »

L'écrivain la regarde en souriant, et murmure entre ses dents : « A la bonne

« heure ! en voilà une qui ne sait rien
« du tout; parlez-moi d'une fille comme
« cela, ça fait aller le commerce. Ce
« maudit enseignement mutuel ne l'a
« pas encore gâtée. »

M. Plumé plie la lettre, et demande s'il faut mettre l'adresse. La petite répond en rougissant : « Mettez à M. Jules... ça suffit. — Comment, il s'appelle
« *Jules ça suffit?* — Ah ! que vous êtes
« méchant !.. Je vous dis Jules... Je
« remettrai la lettre chez son por-
« tier. »

Le petite prend son poulet, donne ses six sous, et s'éloigne en courant... comme on court quand on veut attraper le bonheur.

Après elle, entre un jeune paysan qui n'est que depuis deux mois à Paris, où il est entré laquais chez une danseuse de l'opéra.

« Monsieur, dit-il, i'm'faut une lettre
« de fair-part pour ma mère, que j'ai
« besoin de chemises et de bas ; plus

« vingt francs que mon père devait
« m'envoyer à son insu... et bien des
« complimens sur leur santé... Ah! J'ai
« aussi besoin de mouchoirs... N'oubliez
« pas mes respects à mon oncle... et ma
« cousine Jeannette... et puis la paire
« de guêtres que j'avais emportée est
« déjà usée... et comment va le catarrhe
« de ma tante. Tenez , voilà dix sous ,
« arrangez-moi bien ça. »

M. Plumé prend l'argent et fait une petite macédoine sur ce qu'il a entendu ; et, pendant qu'il écrit, le nouveau débarqué parle toujours; il lui revient sans cesse quelque chose à l'esprit : « Ah! i' m' faut
« aussi une veste..... Dites-leur que je
« suis dans une bonne maison... si ce n'est
« qu'on ne m'a pas encore payé mes ga-
« ges.... et bien des choses à notre voisin
« Riffard.... et que ma maîtresse veut
« me pousser... et n'oubliez pas de mettre
« à mon père que je suis toujours son
« fils. »

Le jeune garçon tient sa lettre qu'il va

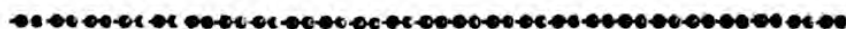
mettre à la grande poste. Après lui, arrive une cuisinière ; elle entre d'un air furibond, tenant encore l'aile d'un pigeon, qu'elle n'a pas fini de plumer. La colère brille dans ses yeux... « Monsieur, » dit-elle en jetant trente sous sur le bureau de l'écrivain, parce qu'une femme irritée ne regarde pas à la dépense : « vite, vite !
« une lettre au perfide... de votre encre
« la plus noire..... Le scélérat ! je viens
« de le voir passer avec Joséphine la
« blonde. Mettez-lui que c'est fini entre
« nous!... Plus de bouillons, plus de po-
« tages, plus de confitures !... Il s'en
« mordra les pouces, le traître, et ça sera
« ben fait ; il verra que je ne suis pas de
« ces femmes qu'on fait walsér impuné-
« ment. »

« — 'Tenez, » dit M. Plumé, que les trente sous ont mis en verve, « voici une
« lettre tapée ; elle lui fera verser des
« larmes de sang.—C'est ben, mon chou,
« j'vas la lui envoyer par ma sœur. »

L'amante furieuse est partie. M. Plumé

ferme sa maison pour aller déjeûner. Il se frotte les mains d'un air joyeux, et se dit en chemin : « Ça va bien ; il y aura tous les jours des passions ; *ergo*, on s'écrira tous les jours. Allons boire à la santé des cœurs sensibles, et à l'abrogation de l'enseignement mutuel. »





LE BONHEUR

DES PAUVRES GENS.

Non est beatus qui cupita possidet ,
Sed qui negata non cupit.

—

On court bien loin pour chercher le bonheur ;
A sa poursuite en vain on se tourmente ,
C'est près de nous , dans notre propre cœur ,
Que le plaça la nature prudente.

FLORIAN.

Après une journée de travail , de fatigues , être certains qu'ils auront de l'ouvrage pour la semaine suivante ; c'est le bonheur des pauvres gens.

Pour eux point de plaisirs coûteux ; point de spectacles , de guinguette , de parties de campagne. Mais il est pour le cœur , pour l'ame , des jouissances plus vraies , plus douces , et qui ne coûtent rien ; embrasser sa femme ; soutenir la marche d'un père ou d'une mère infirme ;

faire sauter ses enfans sur ses genoux , voilà le plaisir des pauvres gens.

Le capitaliste est inquiet des mouvemens de la bourse ; l'armateur redoute les tempêtes ; le commerçant fait des spéculations hasardeuses ; le marchand, qui n'a point vendu, voit avec effroi arriver une époque de paiement ; un autre tremble pour ses créances ; le commis craint les réformes ; le propriétaire , les incendies ; le richard , les voleurs. Ne connaître aucune de ces craintes , c'est encore le bonheur des pauvres gens.

Le gastronome est souvent malade des suites de son intempérance ; l'Anglais cloué dans son fauteuil jure après la goutte qu'il a gagnée à force de toasts ; ce jeune fat a la migraine, pour avoir bu un demi-verre de champagne ; ce gros chansonnier est au régime , par suite d'un grand dîner. Mais le travail et la sobriété entretiennent la santé, et avec elle on a la gaieté : c'est le bonheur des pauvres gens.

Si parfois des désirs ambitieux se glis-

sent dans leur ame, ils en sortent aussitôt, parce que l'oisiveté n'est pas venue avec eux. L'habitude du travail leur en fait un plaisir; celle de se contenter de peu leur fait mépriser les biens qu'ils n'ont pas; ils rougissent d'avoir pu un moment porter envie aux riches, et retournent dans leur famille en chantant une chansonnette, comme le sage, après avoir visité le palais des rois, se trouve avec plaisir dans sa modeste demeure.



.....
LA ROBE A MILLE RAIES.

Il faut aimer , c'est ce qui nous soutient ;
Car , sans aimer , il est triste d'être homme.

VOLTAIRE.

Ne vous est-il jamais arrivé , lecteur , par un beau matin ou un beau soir , par un grand soleil ou un brillant clair de lune , enfin dans une de vos promenades , de rencontrer un séduisant objet , qui , sur le champ , captivait vos regards ? Alors vos yeux avaient , en passant , rencontré ceux de cet objet charmant , qui , de son côté , vous avait remarqué. Vous aviez éprouvé tous deux comme une douce sympathie ; puis , ralentissant où hâtant vos pas , suivant la marche de cette personne que vous ne vouliez plus perdre de vue , votre promenade se bornait alors à suivre de loin votre belle , jusqu'à ce que l'heure , vous appelant à vos affaires ,

vînt vous rappeler des soins plus sérieux ; alors donnant encore un regard et un soupir à celle qui vous avait charmé, vous changiez de route, et la perdiez de vue, quelquefois pour jamais.

Ces impressions ne sont ordinairement que passagères, ce qui est fort heureux pour les cœurs qui se passionnent facilement ; car à Paris, où il y a beaucoup de femmes séduisantes, s'il fallait conserver le souvenir de toutes celles qui nous ont plu, la mémoire d'un homme sensible ne serait plus qu'une collection de portraits.

Il est cependant des impressions plus durables ; il y a de ces figures et de ces tournures que l'on n'oublie jamais. Combien l'on est heureux, lorsque le hasard nous fait rencontrer de nouveau cet objet qui nous a séduit. On se regarde, on se sourit presque... On se reconnaît... Quelle est la femme qui ne s'aperçoit pas du pouvoir de ses charmes, et qui n'a point remarqué la conquête qu'elle a

faite ; surtout lorsque celui qu'elle a charmé n'est pas de ces messieurs qui lorgnent les femmes sous le nez, leur tiennent des propos impertinens , et leur font la grimace , quand elles ne répondent pas à leurs sottises. De tels hommes ne sont malheureusement que trop communs dans les promenades , et quelquefois dans les réunions, d'où l'on devrait les expulser , ou les faire rougir de l'indécence de leur conduite.

On a quelquefois pendant long-temps de ces connaissances qu'on ne connaît pas. Il semble qu'il y ait toujours quelque obstacle qui s'oppose à ce qu'on ose davantage. Souvent c'est quelqu'un qui est avec vous ou avec elle ; ou bien le temps vous manque, ou vous ne savez comment vous y prendre... Plus le temps s'écoule, moins cela devient facile ; puis, le sentiment que vous éprouviez devient moins vif ; puis vous finissez par ne plus rien éprouver... car tout s'use dans la vie.

J'ai connu un jeune homme qui, pen-

dant dix ans, suivit une dame sans oser lui parler. Ce jeune homme-là, dira-t-on, était digne de vivre au temps des preux et des damoisels. Hélas ! mieux eût valu pour lui qu'il s'en tînt au langage des yeux : car, au bout de dix ans, emporté par sa passion et abordant enfin sa belle, il lui parla si gauchement, lui dit une phrase si sotté, que la dame partit d'un éclat de rire et laissa là son timide amoureux.

Mais je ne vous ai encore rien dit de la robe à mille raies : c'est une de ces connaissances dont je vous parlais tout à l'heure ; une femme charmante... une figure tendre, douce, expressive ;... une tournure adorable... J'ai vu tout cela un beau soir dans le jardin Turc ; mais la femme charmante donnait le bras à un vieux monsieur. Était-ce un père, un mari, un parent ?... Je n'en sais rien... J'aurais bien voulu faire connaissance, car je n'ai pas la patience de cet ami dont je vous parlais tout à l'heure, mais hélas ! c'était impossible.

J'ai passé ma soirée à la regarder , à la suivre ; j'ai eu tout le temps de contempler sa robe, qui était rose et à mille raies ; mais enfin elle s'est éloignée, et en ne voulant, par discrétion, la suivre que de loin, la foule m'a séparé d'elle ; et je l'ai perdue de vue.

Je l'ai rencontrée une fois au spectacle , mais elle était encore avec ce même monsieur , et j'étais avec une dame ; il n'y avait pas moyen de m'approcher d'elle. Elle m'a vu cependant, et je gage qu'elle m'a reconnu , car elle a regardé avec curiosité la dame qui était avec moi ; elle avait encore sa robe à mille raies.

Depuis ce temps je la cherche en vain dans les spectacles , dans les promenades ; je ne l'ai pas revue... Mais dussiez-vous rire à mes dépens , je vous avouerai que mon cœur bat avec force , et que je me sens troublé toutes les fois que j'aperçois de loin une robe à mille raies.

C'ÉTAIT BIEN LA PEINE.

Pauvres humains ! quelle est votre existence !

**Naître et gémir ,
Grandir , languir , vieillir ;
Voir la mort accourir ,
Et la craindre d'avance ;
Respirer pour souffrir ,
Et souffrir pour mourir ;**

Voilà pourtant toute notre existence.

ARMAND-GOUFFÉ.

« C'était bien la peine de venir au bal
« pour y rester si peu , » dit cette jeune
femme dont les graces , la fraîcheur , at-
tirent tous les regards , et qui n'est mariée
que depuis un an à un jeune homme qui
en devenant mari est devenu jaloux. Il ne
veut point cependant priver sa femme
des plaisirs de son âge ; il ne lui refuse
ni les spectacles , ni les assemblées , ni les
bals ; il l'aime , et désire la rendre heu-
reuse. Mais à peine en soirée , à peine
dans un lieu public , si un homme parle

avec galanterie à sa femme , si quelque élégant la lorgne , si un joli garçon s'assied près d'elle , la maudite jalousie l'emporte , il n'y tient pas ; il emmène brusquement sa femme , qui n'ose encore résister ; mais qui murmure en suivant son époux : « C'était bien la peine ! »

Orgon a passé sa vie à travailler , à mettre sou sur sou ; à force d'économie il s'est amassé une fortune assez ronde ; mais , de crainte d'y faire la moindre brèche , il a continué à ne vivre que de privations. Le soir , il restait chez lui sans lumière ; l'hiver il ne se levait pas pour ne point faire de feu ; et il est mort pour n'avoir pris , malgré sa faiblesse , que des bouillons coupés. Son neveu a hérité de tous ses biens et les a réalisés pour aller jouer à la roulette. Soixante années de travail , d'économie , de privations ont été perdues en deux heures. Pauvre Orgon , c'était bien la peine !...

Un savant étranger devait passer dans un petit village ; aussitôt tout fut en l'air

dans le pays pour recevoir dignement ce personnage distingué. Le seigneur de l'endroit, qui faisait grand cas des savans, voulut recevoir celui-ci de manière à lui prouver l'amour qu'il portait aux sciences. Il fit à la hâte rassembler des musiciens, ordonna un concert, composa un beau compliment en vers alexandrins; quand l'étranger entra dans le village, tous les habitans tirèrent des pétards, des coups de fusil, les musiciens jouèrent, les dames chantèrent, le seigneur récita son compliment... Et le savant écoutait tout cela avec indifférence..... Hélas ! le pauvre homme était sourd !..... « Morbleu, » dit le seigneur c'était bien la peine !... »

Adolphe et Adèle se sont vus enfans; ils ont grandi ensemble. L'amitié du jeune âge a bientôt fait place à un sentiment plus doux; l'habitude de se voir augmenter chaque jour l'amour qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Les parens ne voient pas cela, ou ne s'inquiètent point d'un sentiment qu'ils jugent léger: quand on rai-

sonne l'amour , c'est qu'on a oublié le mal et le plaisir qu'il cause. Les jeunes gens se font le serment de s'aimer toute la vie; mais un beau jour on marie Adèle, et ce n'est point avec Adolphe. Pauvres enfans ! c'était bien la peine !

Laure est belle, on lui fait la cour ; une foule d'adorateurs est sans cesse sur ses pas ; chacun se met sur les rangs pour obtenir sa main. Mais Laure fait la difficile : l'un est trop grand , l'autre trop petit , elle n'aime pas la tournure de celui-ci , elle voudrait plus de gaieté dans celui-là. Il faut pour lui plaire réunir l'esprit , les talens , la beauté , la fortune , et mille autres choses encore. Ses dédains éloignent les amans ; l'âge arrive , mais les galans n'arrivent plus. Enfin , pour ne pas rester vieille fille, elle finit par épouser un vieillard bossu et quinteux. Dédaigneuse Laure , c'était bien la peine !

Que de contrariétés dans cette vie !.... nous courons sans cesse après les emplois, la fortune , les honneurs , les faveurs !....

nous cherchons le bonheur sous mille formes différentes ; nous jouissons rarement du présent, nous bâtissons sur l'avenir. Au lieu de se contenter de ce qu'il possède, chacun se dit : « Si j'avais cela, si j'obtiens cela, si j'allais là, si je pouvais faire cela... » Des projets, toujours des projets !... et la mort vient renverser tout cela..... Pauvres humains ! c'était bien la peine !



.....
MONSIEUR BASSET ,

OU

PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'UN MÉLODRAME.

L'art de dissimuler est l'art de la vengeance.

DELILLE.

Non licet omnibus adire Corinthum.

« Il est cinq heures et quart... , dépê-
« chons-nous, je n'aurai plus de place...
« Adieu , ma femme , tu donneras de la
« pâtée à mon fils , et tu coucheras Azor
« de bonne heure. »

M. Basset ne sait plus ce qu'il dit, tant il a peur de manquer la pièce nouvelle ! Depuis trente ans il a vu toutes les premières représentations de mélodrame ; et, quand il en sort, marche comme le *tyran*, prend du tabac en *dissimulant*, et porte son riflard comme une lance. Mais si sa femme lui demande , quand il revient , le sujet de la pièce , M. Basset ne

peut jamais le lui expliquer autrement que par ces mots :

« C'était superbe... une intrigue terrible !... un scélérat comme on n'en a jamais vu !... un niais qui ne faisait rire dans les endroits les plus tristes !... un incendie, un ballet, une femme qui se noie !... C'était charmant !... »

M. Basset arrive enfin, suant, haletant, n'en pouvant plus. Il aperçoit une queue immense qui forme l'angle, puis le rond, puis l'ovale, ce qui produit un coup d'œil magnifique. M. Basset se promène, en souriant aux gendarmes, parce qu'il voudrait se glisser dans le tiers ou le quart de la queue ; mais, malgré ses airs aimables, on le fait reculer jusqu'au bout ; et, pour se consoler, il se dit : « Il faut que la pièce soit bien intéressante ! car la queue est prodigieusement longue. »

Après une demi-heure d'attente, le bureau s'ouvre. « Pourquoi n'avoir pas ouvert plus tôt ? dit une vieille dame, on nous aurait épargné une demi-heure

« d'ennui. » Mais l'administration est bien aise qu'il y ait foule à la porte , que l'on se pousse , que l'on se presse , que l'on crie , que l'on jure ; tout cela donne de la vogue à la pièce nouvelle. Les plaisirs nous semblent plus doux en raison des obstacles que nous avons eus à surmonter pour nous les procurer.

« Certainement , dit monsieur Basset ,
« il y a beaucoup de *mérite* à entrer... Je
« dirai même qu'il y aura de la gloire.
« Tel que vous me voyez, madame, j'ai eu
« un œil poché aux *Ruines de Babylone* ;
« j'ai reçu un coup de poing sur la joue
« au *Chien de Montargis* ; j'ai perdu
« mon chapeau au *Fils banni* , j'ai laissé
« un pan de mon habit à la *Pauvre Fa-*
« *mille* ; on m'a cassé une dent pour le
« *Mont-Sauvage* , et les *Deux Forçats*
« m'ont coûté un mouchoir ; mais c'est
« égal , je ne manque pas une première
« représentation de mélodrame ; j'y mets
« de l'entêtement. »

Le signal est donné : les bureaux sont

ouverts, la foule se précipite vers les portes; monsieur Basset se laisse entraîner par le torrent, quitte à perdre ou à recevoir encore quelque chose. Etant près du bureau, il avance la main pour prendre son billet... une vague le repousse... Déjà dix fois tenant son argent dans la main droite et de la gauche retenant sur sa tête son chapeau, auquel les coups de poing ont donné la forme d'une casquette, Basset a prononcé d'une voix altérée par la fatigue : « Un parterre, s'il vous plaît !.. » Et dix fois le flot malencontreux l'a repoussé à quinze pas du bureau ; enfin il y touche, il s'y cramponne, il a donné sa pièce de trente sous, on lui passe le billet, on va lui donner les cinq sous qui lui reviennent, lorsqu'un grand gaillard, atteignant le bureau, en arrache Basset et le repousse de côté en lui disant : « Il y
« a assez long-temps que tu es là, mon
« petit homme, c'est à mon tour main-
« tenant.

« — Ma monnaie, s'écrie Basset en rou-

« lant des yeux furibonds autour de lui.
« Laissez-moi donc reprendre ma mon-
« naie...il me revient cinq sous. »

On n'écoute pas Basset , on rit , on ne lui permet plus d'approcher du bureau. Il prend enfin son parti en se disant :
« C'est comme si j'avais acheté mon bil-
« let; je dirai à ma femme que je me suis
« trouvé incommodé , et que j'ai pris de
« l'absinthe. »

M. Basset entre, il va , suivant sa coutume , se placer au parterre , et parvient à se faufiler au milieu. En attendant que l'on commence , il cause avec son voisin.
« Savez-vous quelques détails sur la pièce
« nouvelle ? — Oh! ça sera soigné... je suis
« t'allé z'au répétitions. La première acte
« est un peu lente , mais au second il y a
« un mouvement terrible entre le fils, qui
« retrouve son père; qui l'avait perdu par
« les conseils du traître qui l'avait fait
« exprès pour qu'on crût que c'était l'au-
« tre qui était le prince, avec un combat
« au drapeau sur l'air des Tartares , ça

« sera magnifique ! — Peste ! je le crois
« bien , dit monsieur Basset en tirant
« son mouchoir , j'en suis déjà tout at-
« tendri...—Serrez-vous un peu, v'là les
« amis pour qui j'ai gardé sept places. »

La pièce commence, chaque parti se prépare, suivant la conduite qu'il veut tenir. Les claqueurs tâchent de faire faire silence par des *chut* prolongés; les amis de l'auteur se regardent pour savoir s'ils oseront applaudir, et les cabaleurs donnent le signal de la discorde en sifflant avec leurs doigts ou avec des clefs.

Malheureusement le pauvre Basset se trouve placé entre deux partis. Son connaisseur de droite s'écrie : « C'est-il
« beau !... ça va-t-il ben !..... et les cos-
« tumes, dieu ! quel turban à la tête de
« la princesse..... Tiens, v'là François
« dans la patrouille... Oh ! est-il bien !...
« j'crois qu'il m'a vu... non... il cher-
« che sa sœur du côté du lustre !... »

A gauche on dit : « Quelle intrigue

« commune !.... comme c'est écrit !....

« Ah ! les misérables ! quelle rapsodie !

Ces derniers font entendre des coups de sifflets, les autres applaudissent. Basset est entre les clefs-forées et les battoirs. La pièce ainsi ballotée arrive cependant à la fin ; mais alors le bruit redouble ; des menaces on en vient aux effets : on se pousse , on se bat ; le pauvre Basset, bien innocent, reçoit, malgré sa neutralité, des coups de chaque parti. On le presse, on le bourre, on le roule ; il ne parvient à sortir qu'en abandonnant son chapeau. Il rentre chez lui en voisin, les cheveux épars.

« — Où donc est votre castor ? lui

« demande madame Basset. — Ah ! ma

« chère, je l'ai perdu à la bataille ; mais

« je ne le regrette pas !.... C'était su-

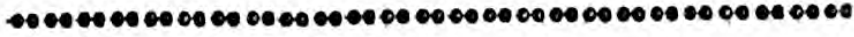
« perbe !... Je n'ai jamais rien vu de si

« fort.... Je me suis terriblement

« amusé !.... Mais la première fois je

« ne dînerai point, de peur d'arriver

« trop tard. »



LES JEUX INNOCENS.

LE CORBILLON.

Et s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon ,
 Et qu'on vienne à lui dire à son tour : qu'y met-on ?
 Je veux qu'elle réponde : une tarte à la crème :
 En un mot , qu'elle soit d'une ignorance extrême.

MOLIÈRE. *École des femmes.*

Je vous vends mon corbillon. — Qu'y met-on ? ... La jeune fille bien niaise à qui la question s'adresse, répond en baissant les yeux : Un petit poisson. — Je vous vends mon corbillon, dit un gros papa à face rebondie. — Qu'y met-on ? — Un melon.

— Je vous vends mon corbillon, dit un monsieur qui n'a pas cessé de se regarder dans une glace, de rajuster les deux bouts de son col et de passer ses doigts dans ses cheveux. — Qu'y met-on ? — Un cruchon, répond-il enchanté du mot qu'il a trouvé.

— Je vous vends mon corbillon , dit d'une voix mélancolique un jeune écrivain romantique. — Qu'y met-on ? — Une palpitation... — Je vous vends mon corbillon, dit d'une voix tendre à un jeune militaire une jolie dame dont le mari est enfoncé dans une partie de wisk. — Qu'y met-on ? lui demande le jeune homme avec vivacité. — Une précaution, répond-elle en souriant.

— Je vous vends mon corbillon , dit un gros négociant en épiceries. — Qu'y met-on ? Du café... Tout le monde rit en disant : un gage ! et l'épicier se lève en criant à tue-tête : « Je ne me suis pas trompé, on ne m'a pas laissé finir... « j'allais dire du café blond. »

— Je vous vends mon corbillon , dit une dame veuve de son quatrième mari. — Qu'y met-on ? — Samson ! répond-elle d'un air décidé. — Je vous vends mon corbillon, dit en branlant la tête une vieille comtesse qui veut encore

jouer aux petits jeux avec les jeunes gens. — Qu'y met-on ?

La vieille dame cherche long-temps.. Elle ne trouve rien. — Qu'y met-on, madame ? lui répète celle qui tient le corbillon.

— Aidez-moi donc, messieurs, dit la comtesse en se tournant vers ses voisins. — Un colimaçon... un bonbon, un bichon, crient plusieurs voix. — Va pour un bichon, dit la vieille douairière. Mais il faut tirer les gages.

La personne qui les tient cachés sur ses genoux, fait semblant de bien les mêler. Une jeune fille est désignée pour commencer à ordonner. » Surtout ne « trichez pas, lui dit-on. »

La demoiselle ordonne : » Si c'est une « dame elle boudera ; si c'est un monsieur, il fera le pont d'amour. »

Le gage est tiré, et le négociant en épicerie fait le pont d'amour. Pour se venger, il ordonne des petits pâtés à celui qui viendra ; mais les dames récla-

ment, elles préfèrent les pénitences où l'on s'embrasse. La petite niaise baise le dessous du chandelier ; le romantique fait un bouquet ; la dame veuve de ses quatre maris veut absolument faire un voyage à Cythère ; la jolie dame va soupirer ; le jeune militaire lui fait une confidence ; et la vieille douairière fait le soldat prussien.

C'est une bien jolie invention que celle des jeux innocens ! Mais est-elle bien nommée?...



LE ROGER-BONTEMPS.

Nous n'avons qu'un temps à vivre ,
Amis , passons-le gaîment !

Vaudeville.

Vous , pauvres pleins d'envie ,
Vous , riches dédaigneux ,
Vous , dont le char dévie ,
Après un cours heureux ;
Vous qui perdez peut-être
Des titres éclatans !
Eh gai ! prenez pour maître
Le gros Roger-Bontemps.

DE BÉRANGER.

Je ne suis ni beau , ni laid , ni grand ,
ni petit , mais cela m'est indifférent : je
me porte bien , c'est l'essentiel. Je n'attache
point de prix à la beauté , à la régularité
des traits ; que mes yeux soient bleus ou
bruns , gris ou noirs , fendus ou ronds ,
j'y vois bien , cela me suffit. Que m'im-
porte que mon nez soit en trompette au
lieu d'être à la grecque ou à la romaine ;
pourvu qu'il sente le bouquet du Beaune

ou du Volnay. Si ma bouche est grande, cela m'est plus commode pour parler et pour manger ; si mes cheveux sont crépus, cela me dispense d'y mettre des papillotes ; et si mon ventre est gros cela me sert de point d'appui pour reposer mes bras.

Je n'ai point d'état , point d'emploi ; mais je fais tout ce qui se présente, lorsque cela m'amuse. Je ne m'afflige d'aucun événement, parce que je ne compte sur rien, mais je ris souvent , parce que je profite de tout. Je bois quand j'ai soif , je mange quand j'ai de l'appétit , et je mange fréquemment.

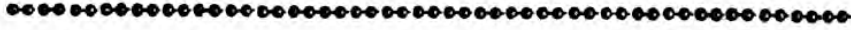
Je fais tantôt trois , tantôt quatre , tantôt cinq repas par jour ; je ne vais jamais chez les personnes qui m'ennuient, je ne refuse point une invitation de quelqu'un qui me plaît. Quand je me trouve entouré de beaux esprits , je n'en suis pas plus fier ; quand je suis au milieu du grand monde , je n'en suis pas plus triste.

Je ferme mes oreilles quand 'on dit du mal de quelqu'un , je les ouvre quand on chante la gaudriole ; je ne demande jamais , afin de n'être point refusé , mais j'accepte toujours , afin de ne chagriner personne. Je ne fais point de projets , de peur qu'ils ne réussissent pas , mais je profite de l'occasion quand elle m'est favorable.

On dit que les femmes sont trompeuses , perfides , jalouses !... Je ne crois pas un mot de tout cela ; à mes yeux elles sont toutes sincères , douces , tendres et fidèles. Je ne m'inquiète jamais de ce que fait ma maîtresse lorsque je suis loin d'elle ; pourvu qu'elle me reçoive bien quand elle me voit , c'est tout ce que je demande. Je ne regarde pas s'il y a de l'encre à ses doigts , si ses yeux se portent vers la pendule ou vers la fenêtre ; je ne remarque point si ses réponses sont embarrassées , si elle s'embrouille dans ce qu'elle dit , si sa gaieté paraît forcée ; elle me jure qu'elle m'adore , je n'ai garde

d'en douter ; quelques jours après je la trouve avec un autre, je la quitte ; je porte ailleurs mon amour et mes vœux , j'ai un fonds de sentiment et de philosophie qui me met au-dessus de ces petits événemens.

Les uns me jugent bête , les autres spirituel. Quelques personnes blâment mon insouciance que d'autres envient. Quelques dames m'accusent d'insensibilité , d'amour - propre , dans le monde on me trouve original : je me trouve heureux , c'est le principal. On dit que l'âge me rendra sage ; il me semble que je le suis déjà. Au reste , je ne sais pas l'âge que j'ai ; depuis long-temps je ne compte plus les années , je ne m'occupe qu'à bien les employer. Eh ! qu'importe que l'on aille jusqu'à cinquante ou soixante ans, pourvu que l'on ait bien vécu. Il y a des centaines qui ne pourraient point dans toute leur vie compter une année de bonheur ; si je meurs à trente ans , je serai encore plus riche qu'eux.



LES CHAMPS-ÉLYSÉES

A TROIS ÉPOQUES DU JOUR.

Eh quoi ! toujours clouer une préface
 A tous mes chants ! La morale me lasse ;
 Un simple fait conté naïvement
 Ne contenant que la vérité pure ,
 Narré succinct, sans frivole ornement ,
 Voilà de quoi désarmer la censure ;
 Allons au fait , lecteur , tout rondement ,
 C'est mon avis : tableau d'après nature ,
 S'il est bien fait , n'a besoin de bordure.

VOLTAIRE. *La Pucelle.*

Il est cinq heures du matin ; le ciel pur semble promettre une journée superbe. Je suis libre aujourd'hui ; je veux aller me promener. De quel côté dirigerai-je mes pas ? Aux Champs-Élysées : je verrai les nouveaux quartiers, ou, pour mieux dire, les villes nouvelles que l'on bâtit. Je m'y prends de bonne heure pour avoir le temps d'observer à mon aise.

Quel calme règne encore dans cette

partie de la ville ! Je me croirais à la campagne si j'apercevais une chaumière, mais je ne vois que des cafés, des restaurateurs et des maisons de santé. Les petites laitières sont déjà en route ; quelques villageois apportent aussi des fruits ou des légumes ; mais ces bonnes gens ne troublent point la tranquillité des Champs-Élysées. Oh ! oh ! voici quatre jeunes gens qui marchent au pas accéléré... Ils gardent le silence , et se dirigent du côté du bois de Boulogne. Serait-ce un duel?... Qu'ils s'arrangent ! je ne veux pas faire le Bonnardin. Rentrons dans Paris , il me semble que j'en suis à cent lieues : je sens que j'ai besoin de déjeuner, et il me paraît qu'on ne mangera pas aux Champs-Élysées avant quatre ou cinq heures d'ici.

Après avoir employé une partie de la journée à flaner dans la capitale , je retourne , après mon dîner, dans ces Champs-Élysées que j'ai vus ce matin si calmes , si paisibles. Il est sept heures du soir. Déjà le rentier s'est assis sur sa canne

à chaise, qu'il a, par précaution, placée contre un arbre. Il examine chaque passant avec attention; c'est le seul spectacle qu'il se permette. Plus loin, je vois la tabletière de la rue Saint-Honoré qui, pendant que son mari est occupé au comptoir, va faire un tour dans l'allée des Veuves avec un commis marchand de la rue Vivienne. Voilà des militaires et des grisettes qui se dirigent vers le salon de Flore. Partout du monde, de la poussière; je veux traverser la chaussée... les chevaux, les voitures me barrent le passage.

Enfin, je parviens dans les carrés où l'on joue au ballon... Bon! j'arrive précisément pour le recevoir sur le nez. — Prenez donc garde! me dit le joueur, qui me repousse brusquement au lieu de me demander excuse. Je m'éloigne de ces maudits ballons; je tombe dans un jeu de paume, et je reçois un vigoureux coup de raquette destiné à la balle, que je ne voyais pas venir sur ma tête. Au diable les carrés où l'on s'amuse!... Je veux gagner

une contre-allée... Quatre jeunes gens se jettent presque sur moi ; ces messieurs ont l'air d'avoir bien dîné. Eh ! mais , je les reconnais : ce sont mes jeunes gens sombres et moroses de ce matin ; il me paraît que le duel a fini à la fourchette. Je parviens enfin à me faire jour à travers ces messieurs. Je prends à gauche , et je vais m'asseoir au pied d'un arbre. Fatigué par ma promenade de la journée , je ne tarde pas à m'endormir ; et quand je m'éveille , il est onze heures et demie du soir.

Je regarde autour de moi..... Comme il fait sombre !..... Je n'entends plus aucun bruit , et je ne vois plus personne ; à peine même si l'obscurité me permet de reconnaître mon chemin. Eh quoi ! ces lieux si champêtres le matin , si bruyans le soir , sont maintenant d'un noir qui me glace malgré moi..... Comme quelques heures changent la face des objets !...

Mais dans l'ombre je crois apercevoir

quelqu'un qui vient à moi. « Je n'ai pas
« mangé de la journée, me dit une voix
« sinistre : donnez-moi de quoi avoir du
« pain. »

Voilà une heure bien mal choisie pour
demander la charité, et il me prend en-
vie de casser ma canne sur le dos de celui
qui m'arrête si tard..... Cependant c'est-
peut-être un malheureux. Je fouille à ma
poche ; je donne quelques pièces de mon-
naie. Dans ce moment passe une voiture ;
je me hâte de la rejoindre, et je marche
aussi vite que les chevaux, pour rester à
côté du fiacre, car mon coquin de men-
diant ne m'a pas seulement remercié pour
ce que je lui ai donné.

Ouf ! me voici devant les Tuileries.....
je laisse aller mon fiacre... je respire en-
fin. J'ai vu les Champs-Élysées à trois épo-
ques de la journée ; mais je ne crois pas
encore avoir saisi la bonne.

.....

LA BOUQUETIÈRE.

Amour , amour , quand tu nous tiens ,
On peut bien dire adieu prudence.

LA FONTAINE. *Fables.*

Toi , dont le teint est plus frais que les fleurs ,
Toi , que l'amour nomma sa bouquetière ,
Qui , près du temple embelli pour sa mère ,
Vends des bouquets et voles tous les cœurs!...

PIRON.

Entendez-vous cette voix argentine qui crie de moment en moment : « Fleurissez-vous , messieurs , fleurissez vos dames ; « j'ai ce qu'il y a de plus frais , choisissez « là-dedans. »

C'est Fanchette , la bouquetière du coin , qui est aussi fraîche que ses œillets , aussi blanche que ses lis , aussi séduisante que ses roses. Voyez ces yeux noirs , quel feu les anime !... Peut-on les regarder sans adresser un mot galant à Fanchette ? Ce petit nez retroussé , cette bouche friponne , cette mine éveillée , tout cela

vous attire autant que les bouquets , et quand vous êtes près de la marchande , ce fichu qui couvre , sans le cacher entièrement , un sein d'une forme ravissante , vous donne des distractions qui vous font acheter du lilas pour du muguet , des jonquilles pour des roses . Vous avancez doucement la main ; vous voulez , en choisissant des fleurs , prendre une légère liberté... Mais Fanchette est sévère , sans que cela paraisse ; elle vous repousse en vous disant d'un air malin : « Prenez donc « garde , monsieur , vous allez vous pi-
« quer. »

A six heures du matin Fanchette étale sa marchandise : c'est l'heure où les commissionnaires du quartier se rendent à leur place ; en passant , quelques-uns veulent rire avec la bouquetière , mais elle ne les écoute pas , ou leur répond de manière à leur ôter l'envie de recommencer . Jamais Fanchette n'est entrée chez le marchand de vin , elle n'a jamais déjeûné dans un cabinet particulier .

Ne croyez pas cependant que la jolie bouquetière soit insensible ou cruelle avec tout le monde ; non, Fanchette a un sentiment, mais un sentiment bien tendre, bien passionné, pour un garçon limonadier du café voisin. C'est monsieur Auguste qui a touché le cœur de la jolie fille, et l'on assure que c'est pour le *bon motif* qu'il lui fait la cour. D'ailleurs Fanchette ne lui accorde que quelques innocens baisers ; mais monsieur Auguste est bien adroit, bien séduisant, et je crains pour la vertu de Fanchette.

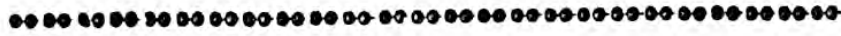
La pauvre petite est jalouse ; sans cesse ses regards sont tournés vers le café dans lequel son amant verse avec une grâce toute particulière la demi-tasse et le verre d'anisette. « Ah ! qu'ils sont heureux ! » se dit la bouquetière toutes les fois que quelqu'un entre dans le café, « ils vont le voir tout à leur aise ; ils pourront manger une flute en regardant Auguste, tandis que je grignote mon pain loin de lui. »

Mais Auguste est sorti , il a ouvert la porte du café , il a traversé la rue , il est entré dans une maison voisine , et n'est point venu dire un mot à Fanchette. La pauvre petite rougit, pâlit, tremble, s'inquiète , se désole. Où est-il allé? qu'est-ce que cela veut dire?... ne l'aimerait-il plus?... Et déjà des pleurs coulent de ses yeux , et servent de rosée à la violette qu'elle tient dans sa main.

Le perfide revient enfin ; il s'approche de Fanchette d'un air doux , et celle-ci suffoque : « D'où venez-vous donc ,
« monsieur? — De chez un de mes amis qui
« m'a prêté la clef de sa chambre. — Oh!
« ce n'est pas vrai ! vous venez de chez
« une femme. — Que j'avale dix bava-
« roises si je mens ! — Et qu'alliez-vous
« faire là ? — Donner un peu d'air chez
« lui ; il est en campagne pour huit jours.
« — Je gage que ce sont des contes ! est-
« ce que vous ne pouviez pas me char-
« ger de ce soin ? — quand je vous pro-
« pose de monter quelque part , vous

« refusez toujours : si vous doutez de ce
« que je vous dis, venez plutôt avec moi.
« — Que j'y aille..... Eh bien , oui ;
« je veux voir si vous êtes un men-
« teur. »

Et la petite bouquetière suit monsieur Auguste dans la maison , où elle reste près d'une heure , oubliant entièrement sa boutique. Quand elle revient, ses yeux sont plus rouges, son sein plus agité; mais elle ne semble plus fâchée contre Auguste ; elle lui dit adieu bien tendrement, et cet adieu est accompagné d'un regard plus tendre encore. Elle revient s'asseoir à sa place , mais elle est rêveuse , et ne fait plus attention à ses bouquets. Pauvre Fanchette ! aurais-tu perdu la plus belle fleur de ton parterre ?



LE NOUVEAU DIOGÈNE.

Je ne connais rien d'aussi fou que ceux qui s'imaginent être sages : la plupart sont comme les enfans, ils brisent leurs joujoux pour s'instruire de ce qu'ils renferment.

MADAME DE BEAUHARNAIS.

Quel est ce monsieur d'une quarantaine d'années, dont la mise est élégante, la tournure distinguée, et que l'on rencontre partout, mais toujours seul, aux spectacles, dans les promenades, les jardins publics, aux fêtes champêtres; dans les lieux les plus fréquentés, et les endroits les plus déserts. Partout il porte un regard scrutateur; il n'a pas l'air de s'ennuyer, et pourtant le sourire ne vient jamais errer sur ses lèvres. Qui est-il? Que cherche-t-il? — C'est, me répond-on, un nouveau Diogène: celui-ci ne cherche pas un homme, c'est une femme qu'il demande, et ses yeux lui servent de lanterne. Cet

homme est riche, bien fait, d'une belle figure, et cependant voilà bientôt vingt ans qu'il cherche une femme...! Il s'est créé une chimère, nous allons juger de son originalité.

A vingt ans il devient amoureux d'une jeune personne fort bien élevée, fort jolie, et possédant mille qualités. Il lui fait la cour, ne la quitte plus, la demande en mariage, obtient l'aveu des parens. Tout va se terminer, lorsqu'il se trouve un soir à un bal brillant avec sa prétendue; alors c'était la mode de danser la gavotte, et il ne la savait pas, mais sa future la dansait fort bien. Un joli garçon invite la jeune personne à danser une gavotte, elle accepte, et s'en acquitte à merveille ainsi que son danseur. Le lendemain de ce bal, notre original demande à sa prétendue si elle a bien passé la nuit; elle lui avoue qu'elle a rêvé au jeune homme avec qui elle a dansé la gavotte: à ces mots il la

quitte, rompt son mariage, et ne la revoit plus.

Un peu plus tard , il aima une jeune fille sans fortune , mais qui réunissait les vertus à la beauté. Elle semblait partager sa tendresse, et chaque jour il en était plus épris. Sur le point de l'épouser, il la questionna sur l'état de son cœur. N'avez-vous jamais aimé personne avant de me connaître? lui demandait-il sans cesse. — Non, vous avez mon premier amour. Cependant , à treize ans , j'aimais beaucoup mon cousin , et je l'appelais mon petit mari. Il n'en fallut pas davantage pour faire fuir notre Diogène.

Quelques années après, il se laissa charmer par une jeune dame d'une rare beauté, dont l'esprit aimable faisait excuser quelques légers défauts. Il allait s'enchaîner pour la vie... lorsqu'un jour, entrant chez elle à l'improviste, il la surprit prenant une prise de tabac. Il se sauva , et ne la revit plus.

Le moderne Diogène devint ensuite

amoureux d'une simple ouvrière , bien gentille , bien fraîche et bien niaise. Il allait passer par-dessus les convenances et lui donner le titre de son épouse , lorsqu'un soir il la vit faire des *petits paquets* avec un jeu de cartes. Il la quitta , ne voulant pas d'une femme qui croit à la bonne aventure.

Depuis ce temps , combien d'autres liaisons qui n'ont pas amené de résultats plus heureux ! L'une est jolie , mais elle est coquette ; l'autre n'est point coquette , mais elle n'a pas de grâce ; celle-ci est aimante , mais elle est jalouse ; celle-là est douce , mais elle n'a point d'esprit ; l'une a de l'esprit , mais beaucoup de prétention ; l'autre fait des vers , ou aime trop la danse , ou est trop rieuse , ou trop prude , ou trop sensible ou pas assez réservée. Le nouveau Diogène a ébauché mille liaisons , dont plusieurs n'ont pas duré huit jours. Facile à s'enflammer , plus prompt à se détacher , il court en tous lieux dans l'espérance de rencontrer le phénix qu'il cherche. En

vain ses amis lui disent souvent : On peut être une excellente épouse et se faire dire la bonne aventure ; on n'est pas moins belle pour avoir pris une prise de tabac ; on peut aimer son époux et rêver de son danseur ; on a encore le cœur libre après avoir appelé son cousin *mon petit mari* ; le nouveau Diogène ne les écoute point, et continue de chercher une femme. Mais déjà ses cheveux grisonnent, et chaque année il lui sera plus difficile de plaire à ce sexe charmant, qu'il veut trouver parfait, mais auquel il faut bien pardonner quelques légers défauts rachetés par mille qualités.



LES LUNETTES

DE LA SAGE-FEMME.

Vingt méprises ici n'auraient pas été faites,
Si je n'avais cassé ce matin mes lunettes.

A. CHARLEMAGNE.

Mon voisin Roch est un homme fort estimable, et qui aime beaucoup ses enfans ; c'était une chose toute naturelle autrefois ; c'est une qualité, aujourd'hui qu'il y a tant de gens qui leur préfèrent les chiens, les chats, les singes et les perroquets. Mon voisin est marié, sa femme l'a déjà rendu père de quatre jolies petites filles, après lesquelles cependant, il est permis de désirer des garçons.

La femme de mon voisin était enceinte ; elle espérait, cette fois, donner à son époux un héritier de son nom ; celui-ci s'en flattait aussi, le moment décisif approchait... il arrive enfin.

Depuis quelques jours madame Roch

attendait le moment d'être de nouveau mère ; mais mon voisin , homme d'un caractère fort calme , n'en perdait ni le sommeil ni l'appétit , et il s'était endormi la nuit dernière , parce que son héritier n'arrivait pas assez promptement. Au milieu de la nuit la crise se déclare ; mais une amie est là , et , comme on craint que l'accoucheur ne tarde trop , on fait venir une vieille sage-femme , qui dans l'empressement qu'elle met à accourir , ne trouvant pas ses lunettes , objet de première nécessité pour elle , prend celles d'un vieux tailleur qui demeure sur son carré.

Pendant que mon voisin dort , sa femme donne le jour à un enfant. La sage-femme le prend , et s'écrie en l'enveloppant : « C'est un garçon !... »

A cette heureuse nouvelle , l'amie quitte un moment l'accouchée , et courant près du lit de mon voisin , qui dormait paisiblement , elle parvient à le réveiller. « Qu'est - ce donc ? demande « M. Roch en se frottant les yeux. —

« Votre femme est accouchée... — Bah !
« — Venez donc l'embrasser... vous avez
« un garçon... — Vraiment ? — Eh oui,
« un beau garçon ! — Allons... je voussuis.

La dame s'éloigne, mon voisin se retourne, pense à son bonheur, remet sa tête sur l'oreiller, et se rendort en rêvant à son garçon.

Cependant l'accouchée souffre toujours ; tout annonce qu'elle sera encore mère. En effet, au bout de quelques minutes, elle met au monde un second enfant. Cette fois, c'est son amie qui le prend et est chargée de le couvrir. « C'est une petite
« fille charmante !... » dit elle, en arrangeant l'enfant. Puis, passant de nouveau dans la chambre du papa, qui ronflait, elle le pousse, et l'éveille.

« Mais, venez donc, M. Roch, votre
« femme vient d'accoucher. — Oui, oui,
« je me le rappelle... — Vous avez une
« petite fille belle comme l'amour. »

Ici mon voisin se frotte les yeux et se met sur son séant.

« Comment dites-vous ? — Je vous dis
« que votre femme vient d'accoucher
« d'une fille qui est tout son portrait. —
« C'est singulier, je croyais que c'était un
« garçon. — Venez vite, levez-vous. »

Et la dame sort pour laisser mon voisin se lever. Mais celui-ci s'étend de nouveau sur son lit en se disant : « Que diable !
« j'ai donc rêvé que j'avais un garçon...
« C'est dommage cependant... »

Tout en se livrant à ses réflexions, mon voisin s'endort de nouveau. Mais madame Roch n'a pas fini : de nouvelles douleurs annoncent un nouvel enfant, et bientôt elle en met au monde un troisième, dont, cette fois la sage-femme s'empare, en s'écriant : « Encore un garçon ! »

Aussitôt l'officieuse amie quitte l'accouchée, qui paraît enfin vouloir s'en tenir là ; mon voisin est de nouveau réveillé.

« Venez donc, paresseux, faire compliment à votre femme. — Pardon, j'y
« allais... — C'est fini, enfin, et c'est un
« garçon superbe !... — Je n'y comprends

« plus rien... vous me dites tantôt une
« fille , tantôt un garçon... je ne sais sur
« quel pied danser... — Levez-vous , et
« vous verrez. »

Cette fois mon voisin se lève ; il passe dans la chambre de sa femme et voit... trois enfans déjà emmaillottés. A cette vue , il est un moment stupéfait, mais on lui dit : « Vous avez deux garçons et une
« fille !... » Alors il prend son parti ; deux garçons ! comme il est fier !...

Dès le point du jour tout le quartier sait la nouvelle ; les voisins , les parens , les amis accourent complimenter M. Roch, qui a déjà nommé ses deux fils Achille et César.

L'accoucheur vient aussi ; il veut s'assurer si les enfans sont bien conformés. On les démaillotte tous trois... C'est à qui les baisera.... Mais ô surprise! ce sont trois filles dont madame Roch est accouchée !...

« Trois filles ! s'écrie mon voisin , trois
« filles !... et vous m'aviez annoncé deux

« garçons... Qu'est-ce que cela signifie,
« mesdames?... avez-vous prétendu vous
« moquer de moi ?...

« — D'honneur, je n'y conçois rien,
« dit la vieille sage-femme, j'ai pourtant
« bien vu... »

Elle replace sur son nez les lunettes du
tailleur. « Eh mais ! qu'est-ce que c'est
« que cela ! » s'écrie-t-elle : elle les
examine de plus près... il n'y avait point
de verres.





LA COURTILLE.

Là , jamais on n'entend de pieuses paroles;
Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles.

MOLIÈRE. *Tartuffe.*

Habitans de l'élégante Chaussée-d'Antin , du noble faubourg Saint-Germain , du brillant Palais-Royal , vous ne connaissez sans doute la Courtille que de nom. Quittez pour un moment vos boulevards, vos salons dorés, vos cafés anglais, turcs ou italiens , et montez le faubourg du Temple ; là vous verrez des scènes nouvelles pour vous. Les tableaux sont grotesques, et leurs couleurs un peu vives blesseront peut-être vos yeux délicats ; mais après avoir admiré un Raphaël , un Gérard , un Girodet , on regarde avec plaisir un Teniers, un Calot , un Boilly, un Charlet. Pourquoi donc , après s'être ennuyé aux Tuileries , ne monterait-on pas un moment jusques à la Courtille ?

C'est le dimanche ou le lundi soir, qu'il faut de préférence visiter ces lieux. Dès que vous avez passé la barrière, une musique bruyante se fait entendre ; vous entendez danser à droite et à gauche ; jusqu'à Belleville , c'est un bal continuel. La rue est encombrée de joyeux amateurs qui arrivent à la guinguette , ou qui en sortent pour prendre l'air.

Le fameux Desnoyers se présente d'abord à vos regards , et vous offre son salon de deux cents couverts. Desnoyers est le Véry de la courtille. En face , vous trouvez *le Sauvage* ; plus loin, *l'Arc-en-Ciel*, *les Deux Amis* ; partout on danse ; partout la cuisine est remplie de consommateurs qui marchandent une salade ou un morceau de rôti ; à la Courtille, on ne dîne pas à la carte. Si vous parvenez à vous faire jour jusqu'à la broche, et que vous désiriez manger un poulet , il faut sur-le-champ le payer et l'emporter vous même, sans quoi un autre s'en emparera.

Le chef de cuisine ne sait auquel en-

tendre : le bonnet de coton sur l'oreille , le visage couvert de sueur, il court d'une casserole à l'autre ; il se double , se multiplie, pour répondre à la foule qui l'assiège ; ce qui ne l'empêche pas de faire , en courant, ses sauces et ses coulis, et de commander à quatre marmitons en même temps. César dictait quatre lettres à la fois ; le chef de cuisine fait préparer quatre mets différens ; il est vrai que ses aides-de-camp se trompent quelquefois , et mettent du poivre où il faut de la farine, du vinaigre où il faut du bouillon ; mais, à la Courtille , on a bon appétit , et l'on passe par-dessus ces bagatelles.

Voulez-vous jouir du coup d'œil de la danse , vous entrez dans une salle où la chaleur est toujours à six degrés au-dessus du thermomètre de Chevalier. Comme on a établi des tables autour de l'enceinte consacrée à la danse, l'odeur du veau, du bœuf, des gibelottes et du surêne, se mêle aux accords de trois violons, d'une clarinette et d'un gros tambour.

Ce dernier marque la mesure d'une force à se faire entendre de *l'île d'Amour*; malheureusement le tambour du bal qui se tient vis-à-vis ne veut pas être en reste avec son voisin, et ces messieurs tapent à qui mieux mieux; tant pis pour les danseurs, si les mesures se croisent au lieu d'aller ensemble; mais cela n'empêche pas de sauter l'orangère et l'ébéniste, la fruitière et le cordonnier; ces gens-là ont des oreilles pour toutes les mesures, et des jambes pour tous les mouvemens.

Au-dessus du bal de première classe, vous entendez le son de la cornemuse, et le bruit des souliers ferrés qui ébranlent le plancher; c'est le bal des Auvergnats; c'est là que les porteurs d'eau, les chaudronniers, les fumistes, se livrent à leur grosse gaieté, en dansant les bourrées de leur pays, qu'ils accompagnent de cris et de battemens de mains.

L'heure s'avance; vous voulez redescendre à Paris; il faut suivre la file, car c'est comme à la sortie d'un spectacle. Autour

de vous tout le monde chante ; quelques-uns trébuchent ; d'autres ne se soutiennent qu'avec le secours de leurs voisins. Si l'ivresse est générale, celle là du moins n'apporte aucun regret à sa suite ; les bonnes gens vont travailler toute la semaine, pour revenir faire le dimanche et le lundi à la Courtille.

La femme de l'ouvrier tient dans une serviette les restes d'un pain et d'un saucisson ; son mari porte l'enfant sur ses bras ; cet autre ne s'aperçoit pas qu'il a laissé son chapeau sur une table ; celui-ci fouille dans sa poche, et s'il y trouve encore quelques sous, il jure de les boire avant de rentrer chez lui.

Ce tableau n'est point chargé, c'est à la Courtille que l'on voit la gaieté du peuple ; c'est la bonne, à ce que dit Figaro.



CROQUE-MITAINÉ.

Celui qui connaît bien les enfans connaît bien les hommes, car rien ne ressemble plus aux hommes que les enfans ; les jouets seuls diffèrent.

***.

Voyez-vous tous ces enfans trembler, se cacher sous la robe de leur maman ou derrière le tablier de leur bonne ; ils ont été gourmands, entêtés, ou paresseux ; mais un mot va les faire obéir : ce mot magique, plus puissant que l'*Abracadabra*, qui doit guérir la fièvre, et qui ne guérit rien, fait sur eux un effet merveilleux. Parlez de *Croque-Mitaine* devant un enfant, et vous en faites tout ce que vous voulez ; il devient aussitôt sage, soumis ; c'est la crainte de cet être terrible qui produit ce changement soudain.

Quel est donc ce personnage effrayant ? Existe-t-il réellement ? Oui, sans doute ; il ne s'agit que de donner ce nom à

l'être que nous craignons le plus de rencontrer. Ne nous moquons pas des enfans ; ainsi qu'eux , dans le cours de la vie , nous avons tous notre Croque-Mitaine.

Pourquoi ces jeunes gens si aimables , si fous , si étourdis , qui ne calculent jamais avec leur bourse , surtout lorsqu'il s'agit de s'amuser , ne répondent-ils pas le matin , lorsqu'on frappe à leur porte ? Pourquoi , dans la rue , traversent-ils quelquefois brusquement au risque de se crotter ? Pourquoi ne veulent-ils jamais passer sur tel boulevard ? Vous ne devinez pas ? C'est que le matin le tailleur vient leur rendre visite avec son mémoire ; c'est que dans la rue ils viennent d'apercevoir leur bottier ; c'est que sur tel boulevard loge un traiteur devant lequel ils ne se soucient point de passer. Pour les jeunes gens , chaque créancier est un Croque-Mitaine.

Où se rend ce libraire ? Qui peut le faire courir ainsi ? Va-t-il chez un auteur en

vogue? Vient-il d'acquérir un manuscrit précieux? Non, il fuit ce petit monsieur en habit noisette, qui le poursuit avec un énorme cahier de papier à la main. C'est un ouvrage qu'il veut lire à tous ceux qui impriment ou vendent des livres. Cet homme-là est le Croque-Mitaine des libraires.

Madame est malade; elle a des vapeurs, des maux de nerfs; elle congédie monsieur, en l'engageant à aller se promener; elle ne veut pas souffrir qu'il lui tienne compagnie. Monsieur sort, en annonçant qu'il reviendra de bonne heure. Dès qu'il est parti, la suivante introduit un jeune homme dont la conversation est précieuse pour chasser les vapeurs, et dissiper les maux de nerfs; mais comme il faut que cette conversation ne soit pas interrompue brusquement, Madame ordonne à sa suivante de renvoyer tous les importuns, et surtout de l'avertir si Monsieur revenait. La suivante fidèle va se mettre en vedette. Qui guette-t-elle? Croque-Mitaine.

Ce brave marchand de la rue Mouffetard saisit le jour où sa moitié dîne en ville pour mener promener au Jardin des plantes une jolie petite brunette qui ne peut sortir que le dimanche, et auprès de laquelle il se fait passer pour garçon. Quoique certain que sa femme est dans un autre quartier, le pauvre homme pâlit et rougit, lorsque de loin il aperçoit un chapeau rose et une robe jonquille ; c'est le costume de son Croque-Mitaine. Il veut faire l'aimable, le galant avec sa brunette, mais la peur de Croque-Mitaine le poursuit partout. En entrant au Jardin des plantes, il regarde de loin, avant de se risquer dans une avenue...

Mais tout-à-coup il devient tremblant ; il pousse un cri d'effroi... Il quitte le bras de sa demoiselle, et se sauve... Il vient d'apercevoir Croque-Mitaine dans l'allée des bêtes à cornes.

Ce jeune homme est un auteur, dont on joue ce soir une pièce nouvelle. L'espé-

rance le soutient , ses amis seront là. Il se rend gaiement au théâtre , rêvant déjà un succès. La toile se lève : la pièce commence ; cela va bien d'abord , puis mal , puis encore plus mal... Quel bruit ! Quel tapage ! Quels sifflets ! Le pauvre auteur se sauve en se bouchant les oreilles.... Le parterre était plein de Croque-Mitaines.

A six ans, Croque-Mitaine est un homme tout noir qui emporte les petits enfans ; à vingt ans , c'est un créancier ; à trente, c'est une femme jalouse ou un mari grondeur ; à quarante, ce sont les cheveux qui grisonnent ; à cinquante , c'est la goutte ou les rhumatismes ; à soixante , c'est la peur de la mort ; un peu plus tard , c'est la mort elle-même , qui ressemble assez au petit homme noir qui nous effrayait dans notre enfance , et qui nous a suivis , sous différentes formes , dans tout le cours de notre vie.

LE REZ-DE-CHAUSSÉE.

C'est un ami du ménage ,
Vieux garçon du voisinage ;
Vrai furet de rendez-vous ;
Voulant tout voir , tout connaître ,
Épiant tout ce qu'on fait ,
Écoutant à sa fenêtre ,
Caché derrière un volet , etc.

L'Écarté. Contes en vers.

C'est bien avantageux de loger au rez-de-chaussée ; d'abord , vous n'êtes point essoufflé en entrant chez vous ; mais ce n'est pas tout encore ; depuis que je demeure au niveau du sol , je sais tout ce qui se fait dans le quartier ; les aventures les plus secrètes me sont connues , et cependant je ne bouge pas de chez moi , je ne vais pas chez mes voisins , et je ne parle jamais avec ma portière. Comment faites-vous ? me dira-t-on. Ah ! c'est bien innocemment que j'ai connu l'avantage de ma position.

Mes fenêtres donnent sur une rue qui est assez passagère, elles sont garnies de persiennes. L'autre soir, après avoir fermé ces bienheureuses persiennes, j'étais resté contre ma fenêtre pour prendre le frais ; je n'avais pas encore de lumière ; tout à coup, une voix retentit à mon oreille, et, sans écouter, je ne puis faire autrement que d'entendre

C'était un jeune garçon, d'une boutique voisine, qui causait avec une petite bonne de la rue, et les imprudens s'étaient arrêtés tout contre mes persiennes.

« Ah ! vous voilà, mamzelle Louise, il
« y a deux heures que je vous guette ; je
« craignais que vous ne pussiez pas sor-
« tir ce soir. — Oh ! dam', mes maîtres
« n'en finissent pas ! monsieur est si lent !
« madame si exigeante !... on n'a jamais
« un moment à soi. J'vas chercher du
« sirop chez l'épicier, je n'ai qu'un mo-
« ment.... — Mais quand donc pourrons-
« nous être ensemble... un peu plus long-
« temps ?... — Je ne sais pas... Ah !

« dimanche, je crois qu'ils vont à la cam-
« pagne ; je m'habillerai, et nous irons
« promener... — Nous prendrons une
« voiture... — Oh ! non, ça dépense de
« l'argent ; je ne veux pas vous *induire*
« en frais ; je veux bien faire un bon
« ami, mais je sais ce que c'est que l'éco-
« nomie !

« — Ah ! mamzelle Louise ! je vous
« aimerai bien !... — Et moi aussi, mon-
« sieur Jules. — Mais dites-moi bien
« franchement, là... suis-je le premier
« que... que vous aimez enfin ? — Oh !
« mon dieu oui, M. Jules ; j'ai ben connu
« un peu mon cousin le dragon, mon
« pays le cuirassier, un de nos voisins qui
« vient de s'établir frotteur, et puis un
« petit domestique de mes anciens maî-
« tres ; mais je ne les aimais pas... ainsi
« c'est ben comme si vous étiez le premier.
« — Ah ! tant mieux ! je suis ben content...
« Allons, à dimanche, mamzelle Louise.
« — A dimanche, M. Jules. Je vous at-
« tendrai dans la petite rue, pour qu'on

« ne jase pas dans le quartier... Ils sont
« si méchants ! »

Le couple s'est séparé ; je faisais mes réflexions sur le bonheur de M. Jules , quand un homme vint se jeter brusquement contre mes persiennes , et y resta collé, tout en se parlant à lui-même.

« Ce maudit vin de cabaret ne vaut pas
« le diable !... ça vous donne soif pour
« quinze jours... C'est singulier, à peine
« si j'ai bu et je ne peux pas trouver ma
« porte. Est-ce que je me serais trompé
« de rue?... Non , v'là ben la maison du
« pâtissier , dont la femme est si jalouse
« qu'elle ne veut pas qu'il porte en ville...
« V'là ben la boutique de l'épicier , qui
« fait du chocolat avec des lentilles...
« V'là la demeure de ces demoiselles de
« modes, qui sortent le soir les yeux bais-
« sés, et ne reviennent pas coucher...
« Allons en avant... ma porte est là-bas,
« il faut que je la trouve... »

Mon ivrogne s'est éloigné ; j'étais encore tout surpris de m'être trouvé , sans

l'avoir cherché, le confident de tout le monde, lorsque j'entends sonner chez moi; j'ouvre: c'est un de mes amis qui demeure au bout de la rue. « Que diable fais-tu sans lumière? » me dit-il. Je le prends par la main; je le fais asseoir contre ma croisée. « Reste-là, lui dis-je, tu vas connaître les avantages du rez-de-chaussée; probablement il nous arrivera bientôt des causeurs. »

En effet, comme j'achevais ces mots, j'entends tousser contre mes persiennes. « On attend quelqu'un, dis-je à mon ami, ne souffle pas! »

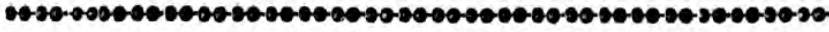
Le monsieur qui se tenait là y reste encore quelques minutes seul, mais enfin une dame arrive :

« Vous avez bien tardé, lui dit-il, je commençais à m'impatienter. — Ce n'est pas ma faute, répond la dame, mon mari vient seulement de sortir : j'ai cru qu'il ne s'en irait jamais!... mais hâtons-nous de quitter cette rue... je ne veux pas rester ici... »

Eh bien ! dis-je, en me tournant vers mon ami... mais il courait alors vers la porte, en s'écriant : « Ah ! la scélérate !... « la perfide !.. elle me disait qu'elle avait « la migraine !... qu'elle voulait se cou-
« cher !... »

Il est parti... Maladroit ! qu'ai-je fait !.. C'est sa femme qu'il vient d'entendre au travers de mes persiennes ! mais pouvais-je deviner cela !... Mesdames, croyez-en mon conseil : ne vous arrêtez plus pour causer devant les fenêtres d'un rez-de-chaussée.





QUELQUES PENSÉES

D'UN HOMME DE TRENTE ANS.

On dit que les grandes pensées viennent du cœur : les petites en viennent aussi ; et leur petitesse est même la plus sûre de leur origine.

Madame NECKER.

A quinze ans, je trouvais qu'un homme de vingt-cinq était déjà trop raisonnable ; à vingt-cinq, je regardais un homme de dix-huit ans comme un enfant ; aujourd'hui, il me semble qu'on doit être encore fort jeune à quarante ans.

Je me suis aperçu que le meilleur ami d'un homme est une femme.

Pour vous assurer de l'amitié d'un homme, mettez-le à l'épreuve ; pour compter sur l'amour d'une femme, ne l'y mettez jamais.

Je n'ai encore pu décider quel est en amour le plus heureux, de celui qui trompe, ou de celui qui est trompé... Je

crois qu'il faut prendre son parti, et être tous les deux.

Plus on vieillit, plus on aime les femmes jeunes. A dix-huit ans, elles nous plaisent toutes; à vingt-quatre ans, on est souvent amoureux d'une femme de trente-six; mais, à trente, on les préfère de vingt-quatre. Probablement qu'en grisonnant on n'aime plus que les jeunes filles.

Autrefois je pleurais pour un bal, un spectacle, un plaisir manqué: l'âge est venu, je suis raisonnable; je ne pleure plus; mais je m'amuse moins.

En amitié, j'aime l'accord; en amour, j'aime les contrastes.

Quand on devient amoureux, on ne croit jamais pouvoir cesser d'aimer; quand on n'est plus amoureux, on s'étonne de l'avoir été.

En avançant dans la vie, on acquiert de l'expérience, mais on perd des illusions; l'expérience rend défiant, les illusions rendent heureux; on perd donc plus qu'on ne gagne.

Quand je me rappelle les folies que j'ai faites à dix-huit ans, pour des objets qui le méritaient si peu, j'en ai quelquefois des regrets. Quand je me souviens du plaisir que j'avais à les faire, je voudrais ne pas être plus sage, afin de recommencer.

A quinze ans, j'allais courir et me promener gaiement dans le jardin du Père Lachaise. A vingt ans, je m'y promenais, mais je n'y courais plus, maintenant je vais quelquefois y rêver. Dans quelques années, j'irai sans doute plus rarement. Lorsqu'on est vieux, je conçois qu'on dirige sa promenade d'un autre côté.

Je comprends qu'on se lasse du bal, du spectacle, du jeu; je ne conçois pas qu'on se lasse de l'amour, de la lecture et de la musique.

A vingt ans, je trouvais que les cheveux blancs vieillissaient considérablement; maintenant il me semble que cela ne change rien à la physionomie; depuis

quelques mois je m'en suis vu plusieurs.

En acquérant de l'expérience , on apprécie à leur juste valeur les vaines promesses , les discours et les sermens des hommes; mais on se laisse toujours prendre aux promesses , aux sermens et aux douces paroles d'une femme.





LE MYOPE.

Pour mainte erreur je fus repréhensible ;
Ma faible vue en est cause en tous lieux ;
Mais je crois bien que mon cœur , trop sensible ,
Pour me tromper s'entend avec mes yeux .
Sexe charmant , on me voit sur vos traces ,
En clignotant risquer de doux propos ;
Sans y bien voir je devine vos grâces ,
Je n'aperçois point vos défauts .

P. DE K.

C'est une chose bien cruelle que d'avoir la vue basse ; cela vous expose à commettre mille gaucheries , mille quiproquo ; cela vous fait faire de grandes maladresses , et vous entraîne souvent dans de méchantes aventures où vous donnez tête baissée, croyant être un heureux mortel... et bien sot , ensuite , en reconnaissant votre erreur.

Avez-vous la vue basse ? quand vous entrez dans un salon , vous regardez d'un air effaré , cherchant le maître ou la

maîtresse de la maison , qui sont quelquefois près de vous. Vous ne reconnaissez pas vos connaissances qui vous saluent, et vous souriez d'un air aimable à des gens qui ne vous connaissent pas. Dans la rue , vous ne distinguez les traits de personne , et vous passez pour impoli , parce que vous regardez sans les reconnaître des gens avec qui vous avez causé la veille.

Tout cela n'est rien encore auprès des méprises auxquelles une vue basse peut donner lieu et dont l'auteur de *la Petite Ville* nous a offert un exemple si comique. Je vais raconter franchement ce qui m'est arrivé dernièrement par suite de ma mauvaise vue.

J'étais au spectacle, seul, par conséquent je pouvais me permettre de lorgner en amateur les beautés qui garnissaient la salle.

Je remarquai une jeune femme , mise avec goût , mais sans recherche , et dont la figure me parut charmante. J'admirais

surtout la fraîcheur de son teint , son air de décence, de candeur, d'innocence. Auprès d'elle était une femme âgée, qui me sembla fort respectable ; elle parlait peu, mais paraissait si tendrement attaché à la jeune personne qui la nommait sa tante , que j'en fus attendri.

M'approchant de ces dames, je trouvai moyen d'entrer en conversation. La vieille ne me répondait que laconiquement, et son air était un peu sévère ; mais la jeune m'adressait des questions d'une naïveté qui me charmait. Je jugeai que ces dames étaient de province et n'avaient pas l'habitude du spectacle. Peu à peu nous causâmes davantage ; la tante se montra plus liante ; quoique ne me répondant que des oui et des non , elle y mettait un ton de gaieté qui me charmait. Enfin , la pièce étant finie, j'offris mon bras, on fit beaucoup de façons ; on l'accepta enfin. Chemin faisant je demandai la faveur d'offrir quelquefois des billets ; on finit par accepter aussi. Ces dames témoignant le dé-

si d'aller au Musée, je leur promis de les y mener le surlendemain samedi, jour où l'on n'entrait qu'avec des billets. L'heure fut prise, et je quittai ces dames à la porte de leur maison, qui, malgré l'obscurité, ne me parut pas fort belle; mais les gens de province se logent où ils peuvent.

En rentrant chez moi, j'apprends que l'on m'a rapporté ma carte du salon pour le lendemain, et que la personne à qui je l'avais prêtée, ne pouvant y aller le vendredi, me prie de la lui conserver pour le jour suivant. En ce cas, me dis-je, j'irai demain chercher mes provinciales, au lieu de n'y aller que samedi, cela leur sera sans doute indifférent.

Le lendemain, à onze heures, qui était l'heure convenue, je me rends à la maison où j'ai quitté mes dames, et je demande à une fruitière qui sert de portier: « Madame de St.-Julien ? » Montez au quatrième, me dit-on, la porte en face d'un endroit que vous reconnaîtrez facilement.

Diab!e !... voilà qui me fait déjà faire des réflexions sur ma belle conquête. Je monte, cependant, un escalier sale et noir. Me voici tout au haut... Je sens que je suis arrivé.

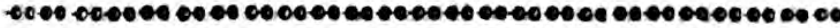
Frappons à la porte en face.... J'entends chanter... c'est sans doute la femme de chambre... Pour la domestique d'une demoiselle modeste, elle chante des couplets bien gaillards. Mais la porte n'est pas fermée... je la pousse... j'entre... Ah ! quel singulier tableau !...

Dans le fond de la chambre un lit sans rideaux ; sur une vieille commode antique , une jolie toilette moderne , dont la glace est brisée. Un guéridon sur lequel sont les débris du souper et les apprêts du déjeuner ; des chaises dépareillées ; une dormeuse neuve , couverte de taches. Sur la cheminée un peigne , un voile , un volume de roman et un jeu de cartes. Ici un beau schall jeté sur des pantoufles , là bas , un chapeau à plumes placé sur un pot à l'eau. Au milieu de ce

chaos j'aperçois ma jeune niaise de la veille, qui était bien celle que j'avais entendu chanter, et qui maintenant a le teint plombé, les yeux ternes et creux, l'air effronté, le maintien hardi, et part d'un éclat de rire en me voyant rester ébahi devant elle.

Mais ce n'est pas tout: une vieille femme déguenillée, échevelée, monte l'escalier en criant d'un ton poissard. « C'te chienne de fruitière qui veut me faire payer l'angleterre six sous le quarteron ! J'lui ai dit: ma petite, j'en ai vendu avant toi. »

C'était madame de St.-Julien.... O maudite vue basse !... où me suis-je fourré !... Je descends l'escalier quatre à quatre au risque de me rompre le cou.



L'HABITUDE.

Le bonheur se forme, dit-on,
Des habitudes de la vie ;
Le sage l'a dans sa maison ,
L'amant auprès de son amie ;
A tout on peut s'accoutumer ;
Ma Clara , faisons-en l'étude :
Si tu le veux , de nous aimer
Nous allons prendre l'habitude.

P. DE K.

L'habitude est , dit-on , une seconde nature, et chaque jour, en effet, nous avons la preuve qu'une habitude devient pour nous un besoin ; nous ne la suivons pas toujours par goût et par plaisir, mais la seconde nature nous entraîne et nous ne résistons pas.

Cette puissance de l'habitude est si grande, qu'il y a des gens qui font tout mus par elle, lorsque leurs penchans les porteraient à se conduire autrement. J'ai connu un monsieur qui, depuis trente ans, déjeûne tous les matins avec

« de la panade. Vous l'aimez donc beau-
« coup, lui dis-je un jour. — Ma foi,
« non, je ne l'aime pas : mais l'habitude..
« — Elle vous est peut-être ordonnée
« par votre médecin ? — Pas du tout,
« mon médecin m'a dit que je pouvais
« manger ce qui me ferait plaisir. Mais
« que voulez-vous ? je suis habitué à la
« panade. »

Que de gens dans le monde ressemblent à cet homme, et passent leur vie à faire des choses qui les ennuient, à fréquenter des sociétés dans lesquelles ils ne s'amuse point, à voir des gens qu'ils n'aiment guère, à garder des maîtresses qu'ils n'ont jamais aimées, et à se rendre tous les soirs à un théâtre où ils dorment, comme mon monsieur mangeait tous les matins sa panade, par habitude.

C'est par habitude que Florimond se plaint de sa santé ; on ne le voit jamais malade ; il fait ses trois repas par jour, dort la grasse matinée, n'a ni migraine,

ni toux, ni maux de nerfs; mais quand vous lui demandez des nouvelles de sa santé, il hoche la tête, et répond d'un air affecté : « Comme cela !.... bien « doucement !... »

Ce gros marchand a gagné en quinze ans vingt mille livres de rente, avec lesquelles il pourrait vivre heureux. Vous croyez peut-être que, depuis quinze ans, il s'est félicité de sa constante prospérité, qu'il a remercié la Providence de la réussite de toutes ses entreprises; détrompez-vous; il n'a pas cessé de se plaindre de la dureté des temps, de la stagnation du commerce et des affaires. « On ne fait rien, » voilà son éternel refrain. Le pauvre homme!... Mais se plaindre est chez lui une habitude.

Julie a du babil, du jargon; elle tranche et décide sur tout, quoiqu'elle ne sache rien à fond; mais depuis sa jeunesse on lui a donné la réputation de femme d'esprit, et quoiqu'elle n'ait rien fait

pour la mériter, on la lui donne encore par habitude.

Armand et Laure se disputent sans cesse: si le mari veut sortir, la femme veut rester à la maison; si elle témoigne le désir de se promener, monsieur trouve qu'il fait un temps détestable; l'un soutient qu'il pleut, quand l'autre dit qu'il fait soleil. Si le mari caresse son fils, la femme le gronde; si la maman embrasse sa fille, le père la met en pénitence. Sur les objets les plus futiles on voit ces deux époux se quereller, et cependant, quand Laure ne voit point son mari, elle s'ennuie; si le mari ne trouve pas sa femme chez lui, il ne sait qu'y faire... Ils ne peuvent se passer l'un de l'autre... Ce n'est pas l'amour qui produit cela, c'est l'habitude.

C'est par habitude que nous adoptons une place au spectacle, et que nous nous trouverions mal ailleurs, lors même que nous y serions mieux. C'est par habitude que nous nous tenons voûtés ou

penchés. C'est par habitude que nous gardons un domestique qui nous sert mal, un tailleur qui nous prend trop cher. C'est par habitude que l'on fait des plaisanteries sur les maris, ce qui n'empêche pas ceux qui en font de se marier. C'est par habitude qu'un époux laisse sa femme se promener avec son ami intime. C'est souvent par habitude que l'on fait des sermens et des déclarations d'amour; c'est quelquefois par habitude que l'on est infidèle; enfin c'est par habitude qu'un vieillard octogénaire, aveugle et paralytique, est désolé de quitter la vie. A quatre-vingts ans, lui dira-t-on, il est bien temps de renoncer à l'existence. « Au contraire, « répondra-t-il, c'est bien plus difficile, on en a tellement l'habitude! »

VERRES DE LANTERNE MAGIQUE.

Vous n'y verrez ni la création du monde, ni l'Histoire Universelle en abrégé. L'auteur n'a pas tout embrassé, mais il a des tableaux assez vrais et assez curieux.

PICARD. *Les Provinciaux.*

Attention, messieurs et dames: nous avons l'honneur de vous offrir premièrement le tableau d'une fête champêtre aux environs de Paris.

C'est la fête des Loges près de Saint-Germain. Cette fête est une des plus brillantes et des mieux composées, parce qu'étant plus éloignée de la capitale que Saint-Cloud, Vincennes, Pantin et autres lieux, les modestes bourgeois de Paris ne peuvent s'y rendre à pied, portant le pâté dans une serviette, et le fin melon sous le bras. Pour aller aux Loges, il faut nécessairement faire la dépense d'une voiture; tout le monde ne peut pas se permettre cela.

Voyez quelle file nombreuse d'équipages arrêtée dans ce bois; des landaux, des calèches, des tilburys !..... La société doit être choisie, direz-vous : elle le serait, en effet, si toutes ces voitures appartenaient aux personnes qu'elles ont amenées.

Enfonçons-nous un peu dans le bois; mais prenons garde de tomber sur les rôtis que l'on a disposés de distance en distance, dans ces cuisines creusées sous le gazon. Le bois retentit des éclats de la joie du paysan, et de la gaieté du citadin. De tous côtés, on rit, on danse, ou l'on mange. Sous ces tentes dressées à la hâte, se sont établis des traiteurs ambulans; vous voyez des pyramides de poulets, de pigeons et de saucissons : ce dont vous feriez peu de cas à la ville, vous semble délicieux à la campagne; ces belles dames, même, ne dédaignent point le morceau de veau cuit sur le gazon, et que souvent la poussière a assaisonné.

Mais voyez sur la droite comme ce bal est brillant ; c'est celui du beau monde ; les villageois n'y sont point admis. On danse , quoiqu'on n'en ait pas trop l'air ; mais c'est le bon genre maintenant, de danser comme si on ne dansait pas ; en revanche, on se fait des mines, en se donne des airs *penchés*, on se glisse quelques mots à l'oreille, et on se serre la main bien délicatement.

Regardez à gauche : c'est un bal villageois ; celui-ci est tout l'opposé de l'autre ; les paysans sautent à qui mieux mieux ; les paysannes se trémoussent ; s'ils ne suivent pas toujours la mesure , du moins, en les regardant, est-on certain qu'ils dansent. Le premier est le bal policé , celui-ci est le bal de la nature. Passons à un autre tableau.

J'ai l'honneur de vous offrir l'atelier d'un peintre célèbre. Si vous voulez avoir l'image d'un beau désordre qui n'a pas été calculé, examinez l'intérieur de cet atelier, pendant que l'artiste, don-

nant l'essor à son génie, achève un tableau d'histoire qui doit augmenter encore sa réputation.

Regardez cette table placée à droite, et sur laquelle sont les restes d'un déjeuner; que ce désordre ne vous effraie pas : rappelez-vous que c'est à la confusion des langues des fondateurs de la tour de Babel, que nous devons la naissance des divers idiomes , et songez qu'au sein des contrastes on trouve souvent des leçons de philosophie. Cette table nous en fournit plusieurs.

Voyez cette bouteille à couleurs, et ce flacon qui sort du sac d'une petite-maîtresse; la tête de la Vénus de Médicis sur un morceau de fromage; le chapeau sale et crasseux du modèle couvrant la tête d'un empereur romain; du jambon dans un casque grec ; trois phalanges de doigts sur un petit pain; un pied de Diane sur le fémur d'Antinoüs ; une bouteille d'huile grasse sur un foulard; du vermillon sur une tête de mort; une

tunique grecque enveloppant des cigarres, et sur une Sainte-Bible des chansons de Béranger.

Cette table nous montre le néant des grandeurs humaines. Il en est des hommes comme des choses. Un temps viendra où nous nous trouverons placés près d'un être qui nous fut constamment étranger.

Mais, pardon, Messieurs et dames, j'oublie quelquefois que je dois vous montrer la lanterne magique, et non vous faire de la morale. Mon penchant au bavardage m'emporte si souvent !... Passons à un autre tableau.

Voyez quel site enchanteur ; quelle belle nature ; comme ces arbres sont verts ; ces gazons fleuris ; ces eaux transparentes, et ces nuages azurés : c'est l'intérieur de *la lune*, vue prise du Pont-des-Arts. Ceci est de la plus grande exactitude ; l'artiste, avec un télescope qui le transportait sur les lieux, distinguait si bien les habitans de la lune, qu'il apercevait

même ceux qui étaient descendus dans leur cave; car il y a des caves dans la lune; et on y boit du vin fait avec du raisin sans pépin, qui est très-commun dans ce pays-là. La chère y est fort bonne; on y vit bien; aussi les *Lunatiques* sont-ils très-gras. Le pays a beaucoup d'agrémens; il y fait jour pendant quarante-huit heures; les soirées y sont très-courtes; voilà sans doute pourquoi on n'y a pas encore introduit l'éclairage par le gaz. Les maisons sont hautes comme les tours de Notre-Dame, et les plus petits arbres s'élèvent au-dessus des maisons. Mais vous désirez peut-être connaître un peu les mœurs des habitans: examinons les détails du tableau.

A la fenêtre de cette maison, remarquez cette jeune fille: ses regards sont constamment tournés vers le même point. D'abord sa figure exprimait le plaisir; il brillait dans ses yeux; un vif incarnat colorait ses joues, et elle passait fréquemment ses jolis petits doigts dans les bou-

cles de ses cheveux, afin de réparer le désordre que l'air apportait dans sa coiffure. Alors elle chantait à demi-voix, et souriait, en regardant le chemin par lequel doit venir celui qu'elle attend. Mais depuis quelques instans, elle ne chante plus; ses cheveux flottent à l'abandon; la rougeur de ses joues a disparu; ses yeux expriment la crainte, l'inquiétude; son sein palpite..... les battemens de son cœur sont plus rapprochés: il ne vient pas, et l'heure qu'il avait fixée est passée depuis long-temps. Mille pensées l'agitent; mille soupçons se présentent à son esprit. Où est-il? Que fait-il à présent? C'est ainsi que se terminent toutes ses conjectures. Que l'attente est pénible! Chaque instant est un siècle de plus, et l'imagination augmente les souffrances du cœur. Peut-être il est près d'une rivale; il lui fait les plus doux sermens, lui prodigue les plus tendres caresses!.. Pauvre petite!... Déjà ses larmes coulent... Mais quel changement subit! Quelle ex-

pression de plaisir se fait jour parmi ses pleurs ! Quelle rougeur a coloré son charmant visage !... Elle sourit avec ivresse... Elle l'a vu , elle veut le gronder pour cette heure d'attente ; mais elle n'en aura pas la force : mal passé n'est plus qu'un songe. En amour, un instant de bonheur fait oublier un siècle de peine.

Voilà, Mesdames, comme les femmes aiment dans la lune ; c'est à vous de me dire si vous éprouvez les mêmes tourmens, les mêmes craintes, lorsque vous attendez celui que vous aimez.

Mais pénétrons dans ce boudoir. Qu'a donc cette jeune femme ? Elle est triste ; elle soupire , se désole !... Son mari lui aurait-il fait infidélité ? Non : ce n'est pas de son mari qu'elle s'occupe. Son cachemire serait-il moins beau que celui de son amie ? Ne l'aurait-on pas invitée à danser au dernier bal ?... C'est bien pis que tout cela, ma foi !... Elle vient de se trouver un cheveu blanc !... Un cheveu blanc !... Et elle n'a que vingt-neuf ans !

En vain sa femme de chambre lui a juré qu'il était blond argenté. « Non, non, « s'écrie-t-elle, il est blanc, j'en suis sûre!.. « A vingt-neuf ans, des cheveux blancs!.. « Mais c'est cruel!... C'est affreux!... Je « suis donc déjà vieille!... Dans quel « temps vivons nous!... Et cependant « madame Valmont a quarante-cinq ans, « et ses cheveux sont d'un noir d'ébène... « Elle se les tient peut-être!... »

« Madame, lui dit sa femme de cham-
« bre, Mademoiselle Isaure, qui n'a
« que vingt-cinq ans, est déjà obligée
« de porter un tour... Oh! il n'y a
« plus d'âge pour blanchir!... »

Ce discours console un peu la jeune femme. Vous voyez, Mesdames, que, dans la lune, les cheveux blancs font peur à la beauté, à laquelle, cependant, ils donnent un air fort respectable. Mais ces dames ne tiennent pas à ce qu'on les respecte; elles veulent qu'on les aime... C'est des dames de la lune que je parle.

Occupons-nous un peu des hommes maintenant : quel est ce gros papa qui se promène dans ce beau jardin , en se donnant un air d'importance tout-à-fait comique? C'est M. Jonas, qui s'est dit, à quarante ans « : C'est bien singulier; « j'ai de l'esprit , de la fortune , de la « tournure , et je ne puis réussir à rien; « je manque toutes les affaires que j'en- « treprends ; je ne me connais point « d'amis ; personne ne fait attention à « moi. Marions-nous; prenons une jolie « femme; cela me donnera de la consi- « dération dans la société. »

En effet, M. Jonas s'est marié; son épouse est gaie , vive, aimable ; elle raffole de la musique et de la danse , et la maison de M. Jonas devient le rendez-vous des jeunes gens à la mode. Le cher mari a plus d'amis qu'il n'en peut compter. C'est à qui lui rendra service, et lui fera des politesses. Le pauvre homme est dans l'enchantement!.. Il paraît qu'on éprouve, dans la lune , l'influence du cautilon.

Mais regardez de ce côté : vous verrez des fats, qui tranchent et décident sur ce qu'ils ne connaissent pas, tout en arrangeant le nœud de leur cravate, ou en ébouriffant leurs cheveux; vous verrez des gens de mérite modestes, qui s'éloignent de la foule, et vont chercher le plaisir dans l'étude, le culte des arts et les charmes de l'amitié. Là bas, ce sont de gros mon-dors, riches traitans, qui rassemblent à leur table tous les gens marquans de la ville; ils donnent des dîners magnifiques, dont les frais suffiraient pour nourrir dix pauvres familles. Ici, vous verrez des hommes gorgés de richesses, qui sollicitent encore, tournant sans cesse leurs regards et leur sourire du côté du pouvoir louant aujourd'hui ce qu'ils ont déprécié la veille, et dénigrant demain ce qu'ils auront loué aujourd'hui, suivant que cela peut servir leur cupidité et leur basse ambition. Regardez : vous verrez encore des hommes de lettres en vieux de leurs confrères ; des sots bouffis de vanité;

des moralistes sans honneur ; des hypocrites en faveur ; des rigoristes sans probité ; des Catons sans humanité ; des censeurs sans vertu.

Mais pour voir toutes ces belles choses, est-il bien nécessaire de regarder dans la lune?... Redescendons sur la terre, Messieurs et Dames, et passons à un autre tableau.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES TABLEAUX CONTENUS DANS CE VOLUME.

Les boulevards.	Page 1
La rotonde. Quelques portraits.	8
Jacques , Jacquot et de la Jacquinière.	14
Histoire d'une bouteille , racontée par elle-même.	20
Le mari sentimental.	26
Quelques verres de lanterne magique.	30
L'homme qu'on aime et l'homme qu'on n'aime pas.	43
La fortune du pot.	46
Le banc de pierre des Tuileries.	54
Ce n'est plus Suzette.	64
La partie manquée.	69
Les jeux innocens. Le collin-maillard.	74
Promenade d'un romantique.	79
L'écrivain public.	87
Le bonheur des pauvres gens.	94
La robe à mille raies.	97
C'était bien la peine.	102
M. Basset , ou première représentation d'un mélodrame.	107
Les jeux innocens. Le corbillon.	114

Le Roger-Bontemps	118
Les Champs-Élysées à trois époques du jour.	122
La bouquetière.	127
Le nouveau Diogène.	132
Les lunettes de la sage-femme.	137
La Courtille.	143
Croque-Mitaine.	148
Le rez-de-Chaussée.	153
Quelques pensées d'un homme de trente ans.	159
Le myope.	163
L'habitude.	169
Verres de lanterne magique.	174

FIN DE LA TABLE.

PETITS TABLEAUX
DE MOEURS.

TOME II.

IMPRIMERIE DE P.-J. VOGLET.

PETITS TABLEAUX

DE MŒURS,

OU

MACÉDOINE

CRITIQUE ET LITTÉRAIRE ,

PAR CH. PAUL DE KOCK.

Je tâche d'y tourner le vice en ridicule ,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.

LA FONTAINE. *Fables.*

TOME DEUXIÈME.



Bruxelles,

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.

HAUMAN, CATTOIR ET COMP^c.

—
1837.



PETITS TABLEAUX

DE MOEURS.

LE VILAIN.

Les vilains, on nous l'assure,
Sont fort communs en ce temps :
Tel ne l'est pas de figure,
Qui l'est beaucoup au-dedans.

Je n'entends pas, par Vilain, un de ces pauvres serfs du bon vieux temps, qui n'était pas l'âge d'or pour tout le monde. Grâce au ciel, nous n'avons plus de semblables Vilains; les habitans des campagnes peuvent maintenant se marier avec leur mie, sans redouter le droit du seigneur; un collecteur insolent ne vend pas leurs meubles pour leur faire payer la taille; et, quoi qu'en disent certains partisans des anciennes coutumes, depuis

l'abolition de celles-ci , le blé et la vigne n'en poussent pas moins bien.

Mon vilain est tout bonnement un homme qui pousse l'économie jusqu'à la vilénie, et qui cache sa lâdrerie sous le nom d'économie. On reconnaît aisément un Vilain ; ces gens-là ne peuvent jamais faire quelque chose de bien , il faut qu'ils gâtent tout par leur penchant à la lésinerie, par leur désir d'épargner, de rogner, de réformer, d'économiser et d'amasser. Hélas ! si le progrès des lumières a fait disparaître les Vilains dont nous parlions précédemment, je crains bien qu'il ne soit impuissant contre ceux-ci.

M. Rognard est Vilain depuis qu'il est au monde. En nourrice, on le voyait mettre du sel dans la bouillie, pour économiser le sucre, et se servir de l'écuelle de ses camarades, pour ne point user la sienne. En grandissant, M. Rognard est toujours resté Vilain. A l'école, il mangeait son pain sec, ou demandait du fromage à ses camarades, pour conserver le sien. Le di-

manche, il aimait mieux ne point sortir que de mettre son habit et son chapeau neufs. L'âge n'a fait qu'augmenter sa vilénie : M. Rognard ne peut jamais se décider à acheter un habit. Quand il faut absolument en venir là, il se rend chez le marchand de drap et n'en prend pas assez. Mais en vain le tailleur crie : « Je veux que vous me fassiez un habit « avec cela, dit Rognard, et je le veux « bien large et bien long. » Quand son habit est vieux, il le fait retourner ; quand il a été retourné, il le fait teindre.

M. Rognard passe son temps à chercher les restaurants à bon marché. Il court aux vingt-deux sous, aux seize sous, où l'on a trois plats et le potage. « Ces gens-là sont- « ils fous, dit M. Rognard, de croire que « je mangerai quatre plats ! Ne m'en servez que deux, dit-il au traiteur, et « donnez-moi à dîner pour onze sous. »

Comme le traiteur ne consent pas à ce marché-là, notre Vilain emporte toujours

deux plats de son dîner dans une boîte de fer-blanc.

Une seule fois, M. Rognard a été amoureux, mais un Vilain ne saurait l'être long-temps; forcé de faire un cadeau à sa dame, il courait toutes les boutiques, demandant un schall qui eût quelques défauts, afin de le payer moins cher. Un jour, étant allé au spectacle avec un billet qu'on avait donné à sa belle, celle-ci eut le malheur de lui demander à se rafraîchir, et, pendant que M. Rognard était allé sur le boulevard lui acheter une pomme, elle se fit apporter une limonade. Rognard manqua étouffer de colère; pour payer la limonade il se disputa une heure avec le garçon, auquel il voulait faire le compte du sucre et des citrons. Depuis ce jour, le Vilain ne revit pas sa maîtresse et jura de n'en plus avoir.

Une de ses connaissances voulait le marier, et lui avait trouvé un assez bon parti. Après avoir long-temps réfléchi, M. Rognard refusa. « Eh quoi ! lui dit-on,

« vous ne voulez pas d'une femme qui vous
« apporte une bonne dot! — Ma foi, non,
« répondit le Vilain, je ne veux pas, pour
« une dot, être obligé de lui donner tous
« les jours la moitié de mon dîner. »



LES JEUX INNOCENS.

LE PIED-DE-BOEUF.

Il est des plaisirs pour chaque âge;
 Ne changeons point l'ordre du temps ;
 Que l'enfant goûte sans orage
 Les illusions du printemps.
 Laissons l'amour à la jeunesse ;
 Plus tard la raison doit venir,
 Et pour charmer notre vieillesse,
 Contentons-nous du souvenir.

« Nous avons deux heures devant nous,
 « dit la jolie Adeline à ses compagnes,
 « on vient de commencer un boston dans
 « le salon, il durera long-temps : mada-
 « me de Bermont en est, et vous savez
 « le temps qu'elle met à réfléchir si elle
 « *demandera*, ou si elle *soutiendra*.
 « Faisons quelque chose... Jouons aux pe-
 « tits jeux. »

Les petits jeux sont acceptés ; les jeu-
 nes personnes'asseyent, se rapprochent ;
 les jeunes gens demandent la permission

de prendre part aux jeux innocens , elle leur est accordée. On forme le rond. Mais il manque quelqu'un : une grande blonde qui cause avec un vieux monsieur dans un coin du salon.

« Venez donc , Clarisse , » lui disent les demoiselles. « — Non, je vous remercie, je ne joue pas, » répond mademoiselle Clarisse d'un air compassé. Aussitôt toutes les jeunes filles se regardent entre elles en souriant avec malice , et l'on entend ce petit murmure de chuchotement :

« Qu'elle est ridicule !... — Mais
« voyez donc ce caprice ! Mademoiselle
« qui ne veut pas jouer aux petits jeux ce
« soir !... — Ah ! c'est pour se distinguer !
« pour se donner un air raisonnable !...
« — Eh non , ne voyez-vous pas qu'elle
« cause littérature , poésie, avec ce vieux
« monsieur ; elle fait la savante... Je suis
« sûre qu'il lui fait des complimens... elle
« est enchantée... Voyez comme elle
« prend un air d'importance , elle se

« pince les lèvres. — Elle ! parler litté-
« rature !.. Oh ce doit être curieux à
« entendre !... elle n'y connaît rien du
« tout !... figurez-vous que l'autre jour
« elle voulait mesoutenir que le *Solitaire*
« était de lord Byron. — Ah ! c'est déli-
« cieux !.. — Depuis que son père est
« monté en grade dans son bureau , ma-
« demoiselle se donne des airs... ah ! c'est
« trop drôle ! — Elle veut apprendre la
« géométrie. — Elle ferait bien mieux
« d'étudier son piano, sur lequel elle n'est
« point supportable. — Et quelle voix
« criarde !... — Quand elle chante on
« croirait qu'elle pleure. »

« — Mais viens donc , Clarisse , viens
« donc ma bonne amie (reprend la
« demoiselle qui vient de parler en der-
« nier). — Non , mesdemoiselles , je ne
« peux pas... voilà maman qui prend son
« schall. Il faut que nous nous retirions
« de bonne heure, nous partons demain
« pour la campagne du chef de division de
« mon papa. »

Toutes les jeunes filles se regardent de nouveau , en se mordant les lèvres pour ne point éclater. Enfin on se rappelle que l'on veut jouer aux petit jeux. Après avoir long-temps délibéré, on se décide pour *le pied-de-bœuf*. parce que cela ne dérange pas, il ne faut que se rapprocher. Et puis, il y a certains jeunes gens qui ne seront pas fâchés de poser leurs mains sur celles de certaines demoiselles ; on peut alors la serrer , la presser , sans que cela paraisse... Les cœurs sensibles tirent parti de tout.

Les mains se placent les unes sur les autres. Une, deux, trois... « Allez donc, « monsieur ! » dit-on à un jeune homme dont la main est la dernière , et qui ne pense pas à la retirer, parce qu'il l'appuie avec plaisir sur le genou d'une des amies de Clarisse. « C'est à vous à compter... A « quoi pensez-vous donc ? — Ah ! par- « don , mademoiselle , je ne savais plus « le jeu. »

On compte : sept... huit... neuf ! dit

une jeune personne de douze ans, et la pauvre petite croit saisir quelque chose, mais elle ne tient rien ; elle est désolée. On recommence ; une jolie brune se trouve la dernière, et quand elle dit neuf... la main d'un jeune homme se retire si lentement, qu'elle n'a pas de peine à la saisir... Il est si doux d'être attrapé par une jolie femme. « Je tiens mon pied-de-bœuf, » dit-elle d'un air triomphant.

« Vraiment, c'est bien malin, dit la jeune fille de douze ans ! Monsieur n'a pas été complaisant pour moi ! »

Patience, aimable enfant, tu promets d'être charmante ; encore trois ou quatre ans, et tu seras aussi heureuse aux jeux innocens.



REVUE DE BILLETS DOUX.

. Laissons-là le passé!
L'amour finit. Pourquoi? C'est qu'il a commencé ;
Tel est l'ordre commun des choses de la vie.

DEMOUSTIER.

Dans un moment de désœuvrement on est souvent charmé de trouver de quoi chasser des pensées mélancoliques, ou des réflexions qui ne sont pas toujours aussi philosophiques qu'on le voudrait. Je me sens dans cette situation : pour me distraire , visitons cette cassette que je n'ai pas ouverte depuis bien long-temps; je ne sais plus ce qu'elle contient.

Que vois-je !... Une foule de lettres de diverses écritures... Ah ! je me rappelle maintenant ; c'est là que je serrais jadis les billets de mes belles. Plusieurs années se sont écoulées depuis, j'ai voyagé, couru le monde , on m'a oublié. C'est tout naturel ! et la cassette est restée fermée.

Relisons au hasard quelques-uns de ces billets ; ils ne me causeront plus le même plaisir qu'autrefois ; je sens pourtant qu'ils m'en feront éprouver encore. Le bonheur ne se compose-t-il pas de souvenirs et d'espérances ?

« Cher ami , chaque jour je sens que
« je t'aime davantage , je ne puis être
« heureuse loin de toi ; je ne vis plus
« privée de ta présence , je languis , je
« souffre... je soupire sans cesse... si tu
« cessais de m'aimer , il me faudrait
« mourir... Oui, la mort serait préférable
« à ton inconstance !... »

C'était de la passionnée Rosemonde... Quel cœur brûlant ! quelle ame de feu !.. Mais depuis ce temps elle s'est mariée , elle a eu trois enfans , et elle a pris tant d'embonpoint qu'elle ne marche qu'avec difficulté. Je l'ai aperçue il y a huit jours... On ne se douterait jamais , en la voyant maintenant, qu'elle a voulu mourir d'amour. Voyons un autre :

« Vous êtes un monstre , je vous hais,

« je vous déteste ; je me suis aperçue que
« vous faisiez les yeux doux à votre voi-
« sine. Si toutes les femmes vous connais-
« saient comme moi, aucune ne voudrait
« vous voir. Adieu , monsieur, n'espérez
« plus me tromper , tout est fini désor-
« mais entre nous. »

Ah ! charmante Hortense , je me sou-
viens des scènes que vous me faisiez !
Femme fort aimable , fort spirituelle ,
mais trop jalouse, trop exigeante. Le len-
demain du jour où je reçus ce billet de
rupture , elle était chez moi à sept heures
du matin. Passons à un autre :

« Mon dieu , mon bon ami , je ne sais
« ce que j'éprouve maintenant , mais, de-
« puis que je vous connais, je ne suis plus
« la même. Maman me gronde de ce que
« je suis rêveuse ; est-ce ma faute à moi si
« je pense continuellement aux jolies
« choses que vous m'avez dites ? Je n'ai
« plus de goût à rien : mon piano m'en-
« nuie , le dessin me fatigue , la danse
« même n'a plus de charme pour moi.

« On me gronde parce que je suis pâle.
« Hélas ! je sens bien que je suis très-ma-
« lade , car je soupire toute la journée ,
« et j'ai le cœur gros comme si je voulais
« pleurer. Vous m'avez dit que vous m'ap-
« prendriez ce que c'est que ce mal-là :
« c'est pour le savoir que je vous écris en
« cachette. »

Aimable enfant ! que de naïveté , de grâce , d'innocence... dans son style !... Qui aurait cru qu'au bout de six mois la perfide ne penserait plus qu'à son cousin le hussard... Fiez-vous donc aux ingénues !... Voyons celui-ci :

« Je suis bien étonnée , Monsieur , que
« vous ayez manqué à notre rendez-vous :
« je ne suis point faite pour attendre en
« vain ; vous auriez dû montrer plus d'é-
« gards pour une femme comme moi ; et
« ne pas me traiter comme toutes les gri-
« settes que vous connaissez. »

Oh ! oh ! c'était de la prude Césarine , qui dans le monde faisait la sévère , la cruelle , la dédaigneuse ; tandis que dans

Le tête-à-tête.... Et tout cela pour finir par épouser un apothicaire de province, qu'elle fait, je gage, enrager du matin au soir. Madame voulait passer pour une vertu farouche... elle se fâchait quand on chantait devant elle *le sénateur*, ou *en revenant du village!*... Oh! les prudes sont aussi trompeuses que les ingénues!... Passons à un autre :

« Tu veux donc faire de moi une autre
« Nina! Tu me condamnes à dire tous les
« jours: ce sera pour demain! mais de-
« main vient et point de lettre, et encore
« il ne faut pas se fâcher, parce que tu ne
« le veux pas!.... mais avant huit jours
« je verrai tout ce que j'aime... cela t'est
« bien indifférent, à toi! Si pourtant j'é-
« tais bien sûre de cela... je ne regarderais
« plus jamais tes vilains yeux, qui portent
« un trouble charmant dans mon ame!... »

Aimable Eugénie... que j'aimais ton style naturel, naïf, et souvent spirituel, sans jamais viser à l'esprit. Que tu exprimais bien l'amour!... en lisant tes lettres

j'étais transporté!... je le fus un peu moins quand je sus que tu en avais écrit autant à vingt autres avant moi. O les femmes!.... les femmes!..... Eh! mais, quel est ce billet si bien plié, qui sent encore le musc et l'ambre?

« Viens, je t'attends; j'ai fait mettre
« les chevaux à mon vis-à-vis. Nous irons
« déjeuner à Enghien, nous reviendrons
« dîner au Palais-Royal, et nous irons le
« soir à l'Opéra; je suis libre pour toute
« la journée. »

C'était la brillante Éléonore; elle menait les plaisirs aussi vite que la vie: avec elle pas un moment d'ennui, mais il n'était guère possible de la connaître plus d'un mois, sous peine de se ruiner complètement. Pauvre femme! je l'ai rencontrée hier dans la rue. Quel changement six années ont produit en elle; j'ai aperçu une femme maigre, débile, mesquinement habillée, dont les traits et la tournure annonçaient le malheur: c'était Éléonore. Je n'ai pas osé l'aborder, j'ai

craint de lui faire de la peine , et pourtant je voudrais lui être utile... Ne relisons plus. Je crois que j'aurais mieux fait jadis de brûler tout cela.





LE ROSIER.

Elle fut de ce monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin !

MALHERBE.

Si notre brillante et bruyante capitale est le centre des jeux, des plaisirs, des spectacles, des aventures piquantes et des scènes comiques ; les faits touchans, les actes d'amitié, de sensibilité, n'y sont pas non plus étrangers, peut-être même y sont-ils plus communs qu'on ne le pense. Si on les connaît moins, c'est que les Français, toujours portés à rire, aiment mieux raconter une plaisanterie qu'une anecdote sentimentale.

Dans un des quartiers les plus populeux de cette ville, habitait une pauvre femme qui, après avoir perdu successivement son mari et ses enfans, se trouvait forcée de

travailler pour vivre. Elle n'était plus jeune et logeait au cinquième étage ; en considération de son âge , les personnes qui l'employaient lui faisaient porter de l'ouvrage et l'envoyaient reprendre , afin qu'elle ne se fatiguât pas en courses souvent répétées.

Dans une maison , en face de celle où logeait la pauvre dame , demeurait une jeune fille de dix-huit ans , jolie , douce , sage , et cependant orpheline , vivant seule dans une petite chambre au sixième étage , dont la fenêtre donnait précisément en face de celle de la vieille dame.

La jeune fille brodait pour vivre , elle travaillait avec assiduité. Toute la journée assise contre sa fenêtre , sa seule distraction était de soigner un beau rosier qu'elle plaçait tous les matins sur sa croisée (probablement monsieur le commissaire ne regardait pas cette fenêtre-là).

Tout en brodant , la jeune fille aperçut sa voisine , dont l'air respectable lui plut , parce qu'elle n'était pas de ces demoiselles

qui tournent les mamans en ridicule. De son côté, la bonne dame était édiflée de la sagesse, de l'aptitude au travail, dont la jeune brodeuse faisait preuve. On se salua, on se parla, puis enfin la jeune fille, en allant et venant pour reporter son ouvrage, monta chez la vieille dame. Bientôt l'amitié la plus sincère s'établit entre ces deux personnes ; quoique d'un âge différent, elles pensaient de même ; la jeune regardait la plus âgée comme sa mère, et celle-ci croyait trouver dans la jeune fille un des enfans qu'elle avait perdus.

Cette liaison durait depuis près d'une année ; elle n'était pas de celles que le caprice forme et détruit. Mais la jeune brodeuse tomba malade ; l'excès du travail avait attaqué sa poitrine, et cette maladie cruelle, qui se développe souvent au printemps de la vie, fit en peu de temps, chez elle, de terribles ravages.

La plus grande peine de la jeune fille était de ne plus pouvoir aller aussi souvent

près de celle qu'elle appelait sa mère. Bientôt il lui fallut renoncer entièrement à ce plaisir. Descendre six étages pour en remonter cinq autres, devenait trop fatigant pour la jeune malade, qui chaque jour perdait ses forces ; et, de son côté, la vieille dame ne pouvait plus que difficilement quitter son fauteuil.

Il fallut donc se contenter de se voir à la fenêtre. La jeune brodeuse y plaçait chaque matin son rosier, pour le reprendre le soir. Tant que le rosier n'était pas sur la croisée, la vieille dame savait que sa jeune amie n'avait pas encore ouvert sa fenêtre ; elle restait alors contre la sienne, et attendait qu'elle se montrât pour lui faire quelques signes d'amitié.

Chaque jour, cependant, le rosier se montrait plus tard, car la jeune malade ne pouvait plus être matinale... elle s'éteignait sans le savoir ; mais sa pauvre voisine s'apercevait du changement effrayant qui s'opérait en elle, et quand le rosier tardait à se montrer, son inquiétude devenait plus vive.

La pauvre petite faisait un effort surnaturel pour atteindre et ouvrir encore sa fenêtre ; mais un jour cela lui fut impossible... sa vieille amie attendit vainement que le rosier parût... La journée s'écoula, et le rosier ne se montra pas. « Hélas, dit la bonne dame, j'ai perdu mon enfant ! »

En effet, la jeune brodeuse n'était plus ; on la trouva près du rosier, qu'elle voulait encore essayer de montrer à son amie.



ELLE ÉTAIT SI JOLIE.

Bonheur d'être aimé tendrement !
Que de chagrin marche à ta suite !
Pourquoi viens-tu si lentement ,
Et t'en retournes-tu si vite ?

FLORIAN.

J'avais juré de ne plus aimer ; trompé, trahi cent fois , je voulais , non pas fuir un sexe dont la société fait le charme de la vie, mais du moins le voir avec indifférence, et ne plus regarder la beauté qu'en simple amateur, et comme ces joueurs devenus sages , qui se bornent à juger les coups , sans prendre part à la partie. Mais hélas ! les sermens des hommes sont écrits sur le sable ! et comment aurais-je pu résister à l'amour , quand Clotilde s'est offerte à ma vue ? elle était si jolie !

J'ai oublié mes sermens ; j'ai dit adieu à la sagesse , souvent même à la raison ;

pouvait-on la conserver auprès d'elle ? Grâce , tournure , attraits , fraîcheur , elle réunissait tout pour plaire ; il fallait l'aimer , tout le monde céda à son empire , je fis comme tout le monde ; mais j'aurais voulu être seul aimé , car nous sommes toujours égoïstes. Pendant quelque temps je crus être adoré ; elle me faisait croire tout ce qu'elle voulait ! Comment douter de ce que dit une bouche charmante !... Alors même que sa coquetterie m'avait attristé , d'un mot , d'un sourire elle dissipait mes soupçons.. Elle était si jolie !

Pour elle j'ai fait mille folies ; négligeant mes occupations , mes parens , mes amis , j'oubliais tout pour ne voir qu'elle , pour ne m'occuper que d'elle. Je n'écoutais point de sages conseils ; je fuyais les représentations de l'amitié ; je n'avais des yeux que pour elle ; je ne pouvais exister où elle n'était pas. Satisfaire tous ses goûts , tous ses caprices , voler au devant de ses moindres désirs

était ma plus douce occupation. Je dissipais ma fortune, je perdais mon temps, je négligeais mes talens ; mais je ne regrettais rien : elle était si jolie !

Pour prix de tant d'amour , je fus encore trompé ! elle me quitta !... je la vis avec un autre... je ne pus pas même douter de mon malheur. En songeant à tout ce que j'avais fait pour elle , à son ingratitude , à sa perfidie , je me flattais de l'oublier aisément, ou du moins de la hair autant que je l'avais aimée. Vains efforts ! mon faible cœur l'aimait encore... son image vint constamment le remplir ; et, malgré sa trahison, je sentais que je l'adorais toujours... elle était si jolie !

Mais hélas ! sa carrière fut courte , moissonnée à la fleur de son âge , la mort l'a frappée au sein des plaisirs , des amours , des séductions dont elle était sans cesse environnée et qu'elle savait si bien prodiguer à son tour. Tant de grâces , d'attraits , n'ont point

arrêté la Parque cruelle ! Clotilde est descendue au tombeau ! elle n'a brillé qu'un moment.

Tous ceux qui l'entouraient , qui cherchaient à obtenir d'elle un regard , un sourire , l'ont déjà oubliée pour courir après d'autres conquêtes !... Seul , je viens visiter son tombeau ; seul , je viens m'asseoir sur cette terre qui recouvre ce que la nature avait formé de plus séduisant. Je ne songe plus aux torts qu'elle eut envers moi , je ne me rappelle que les doux momens , que nous passâmes ensemble. Si elle existait encore , je me croirais heureux d'obtenir d'elle une heure d'amour. Pour cette heure-là , je lui pardonnerais encore toutes les autres... Elle était si jolie !



LE FEU.

Les oiseaux nous ont quittés;
Déjà l'hiver qui les chasse
Étend son manteau de glace
Sur nos champs et nos cités.
A mes vitres scintillantes
Il trace des fleurs brillantes:
Il rend mes portes bruyantes,
Et fait greloter mon chien.
Réveillons, sans plus attendre ,
Mon feu qui dort sous la cendre.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

DE BÉRANGER.

Lorsque l'hiver revient, le feu règne de nouveau; que deviendrions-nous sans lui, dans ces longues et froides soirées? O charmant coin du feu! confident discret! ta vue seule suffit pour ramener la gaieté, ranimer les esprits, et embellir la solitude. Combien de cercles dont le feu est le plus bel ornement!

C'est devant son feu que l'auteur se délasse de ses travaux en rêvant des succès; c'est encore là qu'il trouve le vers qui

ne venait point devant son bureau. En tisonnant, le vieillard jouit de ses souvenirs et sent moins les glaces de l'âge. Devant son feu, on repasse dans sa mémoire les plaisirs de la veille, on forme des espérances pour le lendemain.

Ah! le tison roule.. «Voilà de la société!» dit la vieille femme au coin de son foyer. « Je suis sûre qu'avant un quart-d'heure
« il m'arrivera du monde... c'est imman-
« quable!... » En effet, au bout de quelques minutes on gratte à la porte de la vieille, qui va ouvrir à son chat, en disant:
« C'est le tison qui a fait rentrer Mou-
« moute. »

Assis autour du foyer, avec quel plaisir ces enfans écoutent leur bonne qui leur raconte une histoire de voleurs ou de revenans. Les pauvres petits se serrent les uns contre les autres... Ils ont peur, mais comme cela les amuse! leurs regards sont attachés sur la flamme de l'âtre... Ah! si le feu s'éteignait, les pauvres enfans n'oseraient plus se retourner.

Heureux qui surprend sa belle devant son feu, et peut, n'ayant pour témoin que le foyer discret, lui faire l'aveu de son amour. Le feu de la cheminée est souvent un puissant auxiliaire... on est bien moins sévère les pieds sur les chenets... et le feu a vu plus d'une défaite.

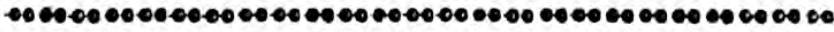
En se levant on court à son feu ; en sortant de table on y court encore ; le commis, en arrivant à son bureau, va saluer son poêle ou sa cheminée ; c'est en se chauffant qu'il lit le journal, parle politique ou littérature ; c'est là qu'il taille sa plume et mange son petit pain.

Le dos au feu, le ventre à table, le gastronome se rit des maux qui affligent la pauvre humanité. Mais, en se chauffant, il ne voit pas, ou ne veut pas voir, ce malheureux arrêté dans la rue, et qui lui tend une main tremblante. Si l'hiver se passe gaiement pour ceux qu'un bon feu réjouit, il est bien long, bien dur pour les malheureux qui n'ont pas de bois à mettre dans leurâtre. Les pauvres diables gèlent

dans leurs greniers , grelottent dans les rues, sur les places, ou aux coins des bornes ; trop heureux quand quelques brins de paille allumés leur permettent de réchauffer leurs membres engourdis !

Quand nous nous délassons devant un foyer pétillant, quand nous jouissons de la vue d'un bon feu , pensons quelquefois à ceux qui n'en ont guère... Soulageons ceux qui n'en ont pas.





LE MÉNAGE DE M. BERTRAND.

Quæque ipse miserrima vidi.

VIRGILE. *Énéide.*

M. Bertrand m'engage souvent à aller dîner chez lui , et je n'y vais jamais , car je me défie un peu de ces offres qui ne vous sont faites que dans la rue , ou lorsqu'on se rencontre chez un tiers. Et puis, M. Bertrand a dans toute sa personne un *laisser-aller* qui n'engage pas à partager son dîner ; toujours mal-propre, quoique portant d'assez belles choses ; ayant un jabot couvert de tabac , un habit taché , avec un pantalon neuf, un gilet sale avec une cravate blanche , le désordre que je remarque dans la tenue de M. Bertrand, me semble d'un mauvais augure pour son ménage , et , en général , j'ai remarqué que l'on dîne mal chez les gens qui n'ont pas soin d'eux.

Je ne connaissais pas la famille de

M. Bertrand , mais une affaire me forçant dernièrement à lui parler , je me rendis chez lui. Il était midi , je pensais que je le trouverais et qu'il aurait déjeûné.

Je pars. Il loge dans un beau quartier, au second étage , il doit avoir un bel appartement. Je monte , je sonne , j'attends un peu, on ouvre enfin ; c'est une petite fille de cinq à six ans , qui tient une tartine de pain et de raisiné à la main , qui m'ouvre sans me regarder, puis va courir après un petit garçon de sept à huit ans , qui fouille dans un buffet où il paraît puiser en toute liberté.

Je regarde un moment autour de moi ; n'apercevant personne autre, et ne sachant de quel côté me diriger , je me décide à m'adresser aux enfans, qui ne m'écoutent pas.

« Mademoiselle , M. Bertrand , s'il vous plaît...

« — Ah ! Coco, donne-moi du fromage...
« j'en veux. — Tiens , c'te gourmande ;
« n'as-tu pas du raisiné? — C'est égal, je

« veux du fromage, ou je dirai à maman
« que tu as pris du pâté qu'on gardait
« pour dîner. — Je m'en moque bien ! »

J'étais toujours là, écoutant le dialogue des enfans ; lorsqu'une dame paraît enfin , à demi-habillée, en bonnet de nuit, en camisole, tenant un corset d'une main, un lacet de l'autre. Elle jette un cri en m'apercevant. « Ah ! mon dieu, c'est
« quelqu'un, et ces enfans n'avertissent
« pas. Pardon, monsieur, je croyais que
« c'était le porteur d'eau. Julie, Julie!..
« comme je suis faite... Julie, ma robe...
« — Madame, c'est à M. Bertrand, que
« je désire parler. — Oui, monsieur,
« vous allez le voir. Julie!... mais où est
« donc la bonne ? — Maman, elle n'est
« pas encore revenue du marché. — Ah !
« mon dieu ! deux heures pour acheter
« un poulet !... c'est une chose affreuse...
« et je n'ai personne pour m'habiller !...
« C'est égal, monsieur, donnez - vous la
« peine d'entrer par ici...vous allez trou-
« ver M. Bertrand. »

Je passe dans une autre pièce , enjambant par-dessus les tabourets , les plumeaux , etc. , car l'appartement n'est pas encore fait. Je trouve enfin M. Bertrand , en robe de chambre , au milieu d'un tas de papiers , de livres , de cartons , qui s'amuse à repasser ses rasoirs.

« Eh ! c'est vous , mon cher ami » me dit-il , en venant à moi , le rasoir à la main ; « mais c'est charmant de venir
« nous surprendre ainsi... Vous déjeûnez
« rez avec nous. — Comment , vous n'avez pas encore déjeûné à midi ? — Oh !
« nous n'avons pas d'heure , nous autres ,
« et puis on a des jours où l'on se lève
« tard. — J'ai déjeûné , et je voulais seulement vous demander un renseignement. — Je suis à vous , permettez que
« je me rase. — Faites , je vous en prie.
« — Madame Bertrand , voilà deux
« heures que je demande de l'eau chaude
« pour ma barbe. — Eh ! monsieur , Julie
« a dû en mettre au feu... Adèle , allez
« voir s'il y a de l'eau chaude pour votre

« papa... — Ah ! oui , maman , il y en
« avait , mais mon frère a renversé la ca-
« fetière avec son polichinelle. — Allons ,
« c'est égal , je ne ferai ma barbe que
« demain. Ma femme , fais servir le
« déjeuner. — Ah ! vous êtes bien pressé
« aujourd'hui ! il n'y a encore rien de
« prêt ; Julien n'est pas revenue du marché.

« — Si vous vouliez toujours me donner
« la note que je vous demande , » dis-je à
M. Bertrand , qui s'était remis à repasser
ses rasoirs quoiqu'il ne dût plus se faire
la barbe ; « c'est au sujet de cette maison
« à vendre dont vous m'avez parlé. — Ah !
« oui , oui , j'ai votre affaire. Attendez ,
« le papier doit être là. »

M. Bertrand cherche , furète dans divers
cartons et ne trouve rien. « Ma femme ,
« n'as-tu pas vu un papier plié en quatre ,
« je crois l'avoir laissé avant-hier sur la
« cheminée. — Un papier.... attendez-
« donc... oui , je m'en suis servie pour
« allumer mon feu ; est-ce que c'était
« précieux ? — Eh ! sans doute , madame ,

« que diable , on brûle tout ici ! — C'est
« votre faute , monsieur , il fallait me
« prévenir.

« — Allons , dis-je à M. Bertrand ,
« puisque mon renseignement est brûlé ,
« je ne veux pas vous déranger davantage.
« — Restez donc à déjeuner ; on va faire
« bouillir le lait , je vais moudre du café ,
« ce sera bientôt fait. — Bien obligé , ce
« sera pour une autre fois. — Quand vous
« voudrez ; nous dînons toujours à cinq
« heures précises , car j'aime qu'on soit
« ponctuel ; mais vous savez le chemin ,
« venez , nous causerons d'affaires ; j'en
« ai de superbes en train. »

Après avoir cherché mon chemin à travers les chaises , les joujoux et les balais , je souhaitai le bonjour à M. Bertrand.

TABLETTES D'UN ADOLESCENT.

Quand la mémoire est infidèle,
En consultant un souvenir,
Toute la vie on se rappelle
Les jours marqués par le plaisir.

SEWRIN. *La fête du village.*

J'ai eu hier seize ans... Je commence à avoir l'air d'un homme; je suis déjà grand. Mon oncle dit que je ne suis pas mal, ma tante dit que je serai très-bien; ma tante doit s'y connaître mieux que mon oncle; les femmes ont, dit-on, plus de tact, de finesse que les hommes. Ma petite cousine ne dit rien, et baisse les yeux quand on parle de moi... j'ai dans l'idée qu'elle pense comme ma tante.

Hier, ma cousine m'a donné ces tablettes; qu'elles sont jolies!... le charmant cadeau! elle ne pouvait rien m'offrir qui me fît plus de plaisir. « Tenez. » m'a-t-elle dit, en me les présentant, « vous

« pourrez écrire là-dessus vos secrets, vos pensées. » Les femmes devinent donc que nous avons des secrets. Ma cousine a dix-huit ans, elle est charmante. Les beaux yeux !... je n'ose cependant les contempler qu'à la dérobée, car je suis tout tremblant quand elle arrête ses regards sur moi. Ah ! je voudrais bien savoir si ma cousine a des secrets, et ce qu'elle met sur ses tablettes.

Je viens d'écrire sur celles-ci le nom de ma cousine. Caroline, quel nom charmant !... Caroline ! combien j'aime à le prononcer, à l'entendre. Il me semble que toutes les femmes qui se nomment Caroline doivent être jolies comme ma cousine.

Si j'osais faire des vers pour elle... j'en ai déjà commencé beaucoup... ah ! c'est bien plus amusant que des vers latins. L'an prochain je dois enfin quitter le collège. Il me semble que j'aurais bien pu le quitter cette année ; je suis assez savant, mais mon père ne trouve pas cela. Si on voulait me laisser étudier auprès de ma cou-

sine... je suis sûr que j'apprendrais alors tout ce qu'on voudrait. Quand elle me prie de faire quelque chose, je suis toujours si content !.. j'aime bien aussi ma tante, elle est encore fort jolie. Depuis quatre ans je lui entends dire qu'elle a trente six ans ; ce n'est pas vieux pour une femme, ce doit être bien vieux pour un homme.

C'est vingt ans qui est un bel âge ; ah ! quand donc aurai-je cet âge-là ! c'est pour le coup que je serai un homme. Dans le monde on fera attention à moi, on ne me regardera plus comme un enfant, je me laisserai venir des moustaches... que c'est joli des moustaches !.. et quand je donnerai le bras à ma cousine, il ne faudra pas qu'on la regarde de trop près, ou vite, un coup d'épée... un coup de pistolet. Ah ! il ne faut pas que j'oublie d'apprendre à tirer le pistolet.

Hier, j'ai passé la soirée auprès de ma cousine ; on a joué aux jeux innocens, je n'aime pas beaucoup ces jeux-là, car il me semble que j'y suis bien gauche.

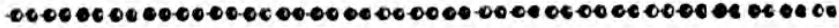
J'étais assis auprès de ma cousine , son bras touchait le mien... ah ! que j'étais heureux. Mais de l'autre côté , il y avait un monsieur qui causait souvent avec elle. Caroline riait beaucoup quand il lui parlait. Je ne sais pourquoi , mais cela me faisait mal de l'entendre rire... cela me donnait envie de pleurer.

On m'a demandé à quoi je pensais , parce que je ne disais rien... j'ai répondu que j'avais mal à la tête... je devais avoir l'air bien sot ! on a joué à *bouder*. Caroline devait appeler quelqu'un pour qu'on vînt l'embrasser... Je tremblais , j'espérais que ce serait moi. Mais elle a appelé ce monsieur avec qui elle rit tant. Je me suis senti oppressé comme si j'étouffais.

J'étais dans un coin , je ne jouais plus , elle est venue à moi , et , avec son charmant sourire , m'a demandé si j'avais déjà écrit quelque chose sur mes tablettes. Je les lui ai présentées ; je tremblais comme la feuille. Elle a vu son nom écrit plusieurs fois , elle a souri ; en me les rendant , elle

m'a doucement serré la main... je ne savais plus où j'en étais... je ne pense plus qu'à cela ; j'ai rêvé toute la nuit de ma cousine ! elle m'a serré la main ! écrivons cela sur mes tablettes. Chères tablettes!.. elles ne me quitteront jamais.





LES AMANS FIDÈLES.

CHRONIQUE DU BON VIEUX TEMPS.

Qu'il serait beau de chanter le Jourdain ;
 De retracer, dans un livre sublime,
 Les saints exploits d'un zélé paladin !
 Qu'il serait grand d'aller jusqu'à Solyme,
 Et là, pour mieux étonner l'univers,
 De conquérir la Palestine... en vers !
 Qu'il serait doux le soir à la veillée,
 Quand des pasteurs la troupe éparpillée,
 Revient gaiement s'asseoir sous la feuillée,
 Qu'il serait doux de peindre l'âge d'or ;
 Cet âge heureux qu'aux pieds d'une bergère,
 Sur un tapis de fleurs et de fougère,
 L'amour naïf pourrait rêver encor !

YSEULT DE DOLE.

Le sire d'Apremont possédait un vieux
 castel de gothique structure, flanqué de
 tours, de bastions, de fortifications, en-
 touré de fossés pleins d'eau ; un énorme
 pont-levis ne se passait qu'au son du cor
 que faisait résonner un nain placé conti-
 nuellement en vedette sur une des tou-
 relles.

On ne pénétrait pas facilement dans le castel du sire d'Apremont ; mais, dans ce temps-là, les seigneurs ne se montraient qu'entourés d'une garde nombreuse ; leurs vassaux ne pouvaient les approcher ; quand même ils l'auraient pu , aucun ne l'eût osé ; car chacun d'eux tremblait et frémissait rien qu'au nom de son doux maître ; et, dans ce temps-là, le maître ne se gênait pas pour bâtonner les *vilains*, les *serfs*, les *valets*, qui se permettaient de lever le nez en sa présence.

Le sire d'Apremont avait eu une femme, belle, gracieuse, mais tant soit peu coquette ; et, dans ce temps-là, les maris ne permettaient point à leurs femmes d'être coquettes. La châtelaine, oubliant d'en demander la permission, avait souri à un beau chevalier, qui avait rompu plusieurs lances dans un tournoi. Le sire d'Apremont était jaloux, et, dans ce temps-là, un jaloux était à craindre. Celui-ci avait remarqué le sourire lancé par sa femme au beau chevalier, et au

lieu d'inviter le jeune homme à venir manger sa soupe et à conduire madame au spectacle, comme cela se pratique dans ce temps-ci, le châtelain avait enfermé son épouse dans le fond d'une tour, ne lui donnant pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et pour toute distraction que le plaisir de le voir une fois par jour.

Mais, dans ce temps-là, une femme ne riait pas en regardant son mari. La pauvre châtelaine trouva donc plus simple de se laisser mourir de chagrin; car dans ce temps-là, une femme mourait de chagrin quand elle avait souri à un autre que son mari; l'histoire ne dit pas, cependant, si c'était du chagrin d'avoir souri ou du chagrin de ne plus pouvoir sourire encore; c'est un point qui mériterait d'être éclairci, je le recommande à nos savans chroniqueurs.

Quand le sire d'Apremont vit sa femme morte, il ne la pleura point, ce qui est très-mal, et ne lui fit point élever un de ces jolis tombeaux sur lesquels on grave

des vers à la louange de la défunte ; mais dans ce temps-là , il paraît que les tyrans ne savaient pas dissimuler.

La châtelaine avait laissé une fille à son époux ; et comme cette fille était venue au monde long-temps avant que sa mère n'eût souri au chevalier du tournoi, le sire d'Apremont avait infiniment de tendresse pour elle : la belle Cunégonde était l'objet de tous ses soins, sa plus chère espérance ; ce qui ne l'empêchait pas de la tenir constamment enfermée dans son château, et de ne lui laisser voir que sa duègne, ne lui permettant ni société, ni bal, ni jeux, ni promenades *extra muros*, et ne lui donnant aucun maître. Mais dans ce temps-là, on trouvait une fille suffisamment instruite quand elle savait se tenir droite , baisser les yeux et faire la révérence... On en apprend bien d'autres aux demoiselles de ce temps-ci.

Un jeune damoisel , qui rôdait autour du château parvint cependant à faire comprendre à Cunégonde qu'il la trou-

vait charmante, et qu'il brûlait d'amour pour elle. Sans doute elle n'avait pas les yeux baissés lorsqu'elle aperçut les doux regards du damoiseil ; mais , dans ce temps-là , les filles les plus niaises avaient des distractions. D'ailleurs Cunégonde tenait de sa mère, elle était extrêmement sensible...

Une fille aime à faire
Tout comme a fait sa mère ,

dit une chanson, dont le refrain sera de tous les temps. Le damoiseil demanda au sire d'Apremont la main de sa fille ; mais le châtelain eut la cruauté de la lui refuser, sous prétexte qu'il ne possédait rien ; il paraît que dans ce temps-là , on tenait à l'argent. Le damoiseil , désolé, voulait se laisser mourir d'amour ; mais comme l'amour ne fait pas mourir assez vite , il pensa qu'il valait mieux aller se faire tuer en Palestine ; car , dans ce temps-là , beaucoup de chrétiens s'y faisaient occire par les Sarrasins , et , de leur côté en-

voyaient *adpatres* beaucoup d'infidèles... Ils ne les y ont pas envoyés tous, car nous en rencontrons encore dans ce temps-ci.

Le damoiseil partit donc, mais en jurant à Cunégonde, toujours par signes et de fort loin, de lui rester fidèle jusqu'à la mort. Sa mie qui comprenait parfaitement tous ses signes, lui fit de son côté le même serment ; et, dans ce temps-là, on tenait les sermens que l'on avait faits.

Voyez pourtant le malheur : à peine le damoiseil est-il parti que le sire d'Apremont meurt, emportant au tombeau l'amour de ses vassaux et de tous ceux qui l'avaient connu, même de la châtelaine qu'il avait fait mourir au fond d'un cachot ; c'est du moins ce que dit le chapelain du castel, en prononçant son oraison funèbre. Mais, dans ce temps-là, la mort faisait d'un fripon un honnête homme, et d'un scélérat un homme vertueux ; elle fait bien encore quelques prodiges de ce genre dans ce temps-ci. Allez au Père-Lachaise ou à Montmartre, et lisez les

inscriptions , vous serez convaincu que tous ceux qui reposent là étaient doués de mille vertus ; cela fait beaucoup d'honneur à ce temps-ci.

Voilà donc la tendre Cunégonde maîtresse de son sort , elle voudrait bien apprendre cette nouvelle au damoisel , mais l'étourdi ne lui avait pas laissé son adresse ; et dans ce temps-là , le service de la poste ne se faisait pas aussi promptement que dans ce temps-ci ; il fallut donc se résoudre à attendre que le croisé donnât de ses nouvelles.

Cunégonde attendit un an.. deux ans.. trois ans !.. Dans ce temps-là , les femmes avaient infiniment de patience. Il se présentait cependant beaucoup de chevaliers qui cherchaient à faire oublier le damoisel , mais ils ne purent en venir à bout. Enfin , ce ne fut qu'au bout de trente ans que le pauvre garçon revint dans sa patrie , car il avait été prisonnier des infidèles ; mais sa maîtresse ne l'avait pas été , elle lui avait gardé son cœur , et

il n'en fut pas surpris, car, dans ce temps-là, on croyait aux miracles.

Le damoisel était un peu cassé, un peu vouûté; le soleil de la Palestine avait bruni son teint et blanchi ses cheveux, et les infidèles lui avaient cassé quelques dents. De son côté, Cunégonde n'était plus aussi fraîche, aussi rose, aussi svelte, mais elle faisait toujours fort bien la révérence; et les deux amans se revirent comme s'ils s'étaient quittés la veille... O le bon temps que ce temps-là !...





LE DESSOUS DE LA TABLE.

Un billet adroitement glissé sur des genoux qu'on presse légèrement; des pieds qui jouent, et se caressent, des verres qu'on change, des mots qui ne signifient rien pour les autres, mais dont on saisit si bien le double sens..... c'est alors que tout est jouissance.

FIGAULT-LEBRUN. *Les barons de Felsheim.*

Dans un de ces grands dîners où la gaieté n'est point chassée par l'étiquette; où des gens d'esprit savent soutenir la conversation, où des femmes aimables et jolies donnent du charme, de la vie à la société, enfin où la maîtresse de la maison a eu le talent de placer ses convives de manière que chacun pût trouver à qui parler; souvent, je l'avoue, j'ai eu le désir de savoir ce qui se passait sous la table, où la conversation est quelquefois très-intéressante et très-animée.

Pendant qu'un monsieur un peu diffus s'entortille dans une histoire dont on

désespère d'entrevoir la fin, et qui n'offre rien d'amusant pour les auditeurs, je remarque une petite dame en chapeau rose, qui paraît émue, attendrie, attentive; elle ne souffle point, elle est immobile, mais une douce langueur se peint dans ses yeux... Il n'est pas possible que ce soit l'histoire que raconte ce monsieur qui occupe aussi fort cette dame.

Bon, voici une jeune étourdie qui laisse échapper un éclat de rire pendant que l'on s'entretient d'un malheur récent. Cette jeune femme n'a pourtant point un mauvais cœur: cette envie de rire est venue par dessous la table.

Et cette grande demoiselle, qui devient rouge comme une cerise, pendant que ce jeune homme, placé à côté d'elle, lui présente d'un air fort réservé une assiette garnie de macarons. Ah! mademoiselle, ce ne sont pas les macarons qui vous donnent de si belles couleurs.

Et cette jeune dame, qui laisse involontairement échapper un petit cri. « Qu'as-

« tu donc, ma bonne » demande le mari,
« placé à l'autre bout de la table. « Ah!
« ce n'est rien, » répond la dame, en je-
tant un regard sur un monsieur assis au-
près d'elle, « c'est une douleur de dents qui
« vient de me prendre... cela commence
« à se passer. »

Mais le dessert est arrivé ; le champagne pétille, la mousse s'élève, les verres se vident, les têtes s'échauffent, les yeux s'animent, tout le monde parle à la fois, c'est l'instant où l'on peut, sans craindre d'être entendu, adresser bien des choses à sa voisine ; c'est aussi le moment où le dessous de la table doit être fort intéressant.

Comme je suis un peu curieux, et que d'ailleurs j'aime à m'instruire, je laisse tomber ma tabatière ; je me baisse pour la chercher, et en même temps je jette un coup d'œil observateur. Tous les pieds ne sont pas à leur place : celui de la petite dame en chapeau rose se trouve sous la botte d'un jeune officier de hussards ;

le genou de ce jeune auteur est bien près de celui de cette grande demoiselle , qui rougit et baisse les yeux toutes les fois qu'on lui adresse la parole. La main d'un simple artiste est légèrement pressée par celle d'une marquise sur le retour , tandis que ce riche négociant , tout en jouant avec sa serviette , glisse un billet doux sur les genoux de sa voisine qui ne le laissera pas tomber.

Eh mais, que vois-je là bas?.. Deux pieds énormes l'un sur l'autre ; à coup sûr il y a ici quelque méprise; examinons la position des personnages: ces deux pieds appartiennent, l'un à un gros Anglais, l'autre à un vieux richard grand amateur du beau sexe. Entre ces deux messieurs est assise une jeune personne de seize ans, bien jolie, bien fraîche , mais bien gauche et bien niaise. Pendant toute la durée du repas, la pauvre petite a été le but des œillades, des soupirs et des galanteries de ses deux voisins. Elle tient ses yeux baissés et ses pieds serrés sous sa chaise, mais ces messieurs ont avancé

chacun une jambe , et le pied du gros Anglais a été s'appuyer sur celui du vieil amateur. Chacun de ces messieurs est enchanté parce qu'il croit obtenir une douce faveur ; plus l'Anglais appuie , plus le vieux séducteur est content , et plus les soupirs , les œillades vont leur train..

Mais il faut pourtant que je me relève, j'ai mis assez de temps à chercher ma tabatière, et je n'ai plus rien à voir ; car, en me cognant la tête un peu fort contre un pied de la table, j'ai renvoyé tous les pieds à leur place.



.....
UNE MAISON DE PARIS.

Il y a dans les quartiers les plus riches des misères qui font saigner le cœur; et celui-ci ne s'en doute pas, qui va mourir d'indigestion.

LABRUYÈRE.

Voulez-vous connaître l'intérieur d'une maison, savoir le nom des personnes qui l'habitent, leur état, leurs habitudes, leur fortune? il n'est pas besoin pour cela d'avoir un *Asmodée* à vos ordres, il vous suffira de causer un moment avec le portier.

Je désirais, il y a quelque temps, louer un appartement dans une maison de fort belle apparence, le portier ne me laissa pas le temps de lui demander des informations.

Notre maison, me dit-il, est parfaitement habitée depuis le haut jusqu'en bas. Cette boutique qui tient toute la façade est occupée par un marchand de

comestibles. Ah ! monsieur , c'est un homme qui entend bien ses affaires ; il a toute l'année à sa porte des chevreuils , des lièvres , des faisans et des pâtés de Périgueux ; cela fait venir l'eau à la bouche... Aussi tous les passans s'arrêtent avec complaisance devant *notre maison* ; j'ai même remarqué un vieux monsieur , qui ne manque jamais de venir le matin manger son petit pain devant la boutique , lorsqu'il en sort une odeur de truffes qui embaume tout le quartier. Ce marchand-là fera fortune , quoique le voisin d'en face prétende que depuis six mois c'est toujours le même chevreuil qui est pendu devant sa boutique. Les étrangers arrivent chez lui en *affluence* , et il vient de se marier avec une jeune personne qui lui a apporté en dot douze cents barils de thon mariné.

L'entresol est loué à une *femme artiste* ; c'est une personne distinguée , et qui ne reçoit que des gens à équipage ,

des milords anglais, russes ou italiens. Je ne vous dirai pas précisément si c'est une chanteuse ou une danseuse, mais ce doit être l'un ou l'autre, car je l'entends toujours chanter, et elle ne marche que sur la pointe du pied. Du reste, tenue très-décente, mise fort élégante... des cachemires, des diamans, et payant fort bien son terme.

Au premier, nous avons un négociant ou un homme d'affaires, je ne sais pas positivement lequel des deux, mais ce sont des gens qui reçoivent beaucoup de monde et font un grand étalage. Ils ont fait de la dépense en peintures, papiers, boiseries, réparations; on dit, entre nous, que tout cela n'est pas encore payé... Cependant ils donnent souvent des soirées, des punch, des concerts, des bals; on y joue un jeu d'enfer... on y reste fort avant dans la nuit; mais je ne peux pas me plaindre! ils me donnent les vieilles cartes que je revends au marchand de tabac, qui en fait des

neuves; et ils ont infiniment *d'attentions* pour moi... ce sont des personnes que j'estime beaucoup, et que je tiens à conserver.

Au second, loge un tailleur qui a cabriolet, et ne va prendre ses mesures qu'en voiture. Il n'y a que trois ans qu'il est établi, et déjà il a acheté une belle maison de campagne aux environs de Paris. Il paraît que cet homme-là taille dans le grand et qu'il a la coupe heureuse. Il m'a dit que dans cinq ans il aurait assez travaillé, et qu'il se retirerait avec quinze mille livres de rente. Voyez pourtant ce que c'est, monsieur, voilà trente-deux ans que je tire le cordon, et je n'ai pas pu encore mettre dix écus de côté !...

Au troisième, nous avons un ménage avec deux enfans et un chien. Le mari est un homme de bureau; il a quarante ans environ. Jamais je ne le vois sortir avec sa femme, qui est pourtant très bien encore. Il part le matin, rentre dîner,

puis, aussitôt le café pris, repart pour ne rentrer qu'à minuit. C'est tous les jours la même chose ; à la vérité, madame reçoit des visites... il y a entre autres un jeune homme blond... je ne sais pas si c'est un ami du mari, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vient tous les soirs, quand il est sorti, et s'en va une demi-heure avant qu'il revienne. Dame, écoutez donc, il faut bien que cette petite femme ait de la distraction ; et puis, la bonne dit que quand elle est avec son mari ils ne font que se disputer. Demandez-moi un peu pourquoi ces gens-là se sont mariés.

Au quatrième, nous avons un maître de danse, qui donne toutes les semaines dans sa chambre, des petits bals champêtres, mais à ses élèves seulement ; il est vrai que ceux-ci peuvent y amener des amis, qui peuvent y conduire des connaissances... du reste, c'est honnête, c'est bourgeois. C'est ma femme qui apprête les rafraîchissemens ; de la

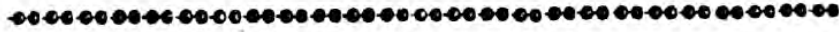
bière coupée , pour éviter les fluxions de poitrine. C'est le maître de danse qui fait l'orchestre à lui tout seul , mais il fait autant de bruit que s'il y avait dix musiciens, et il joue toujours près d'une fenêtre ouverte , pour qu'on l'entende de la rue. Les demoiselles ne walsent qu'avec la permission de leurs mams.

Pour le cinquième , comme cela fait mansarde, vous sentez bien que ce n'est pas là qu'il faut chercher le beau monde. Nous y avons pour le moment une vieille femme qui a deux filles... ce sont de *petites gens* !... La mère est infirme, les filles sont, je crois, couturières ; elles travaillent toute la journée , et même passent les nuits à l'ouvrage... ce dont je porterai plainte au propriétaire, parce qu'elles pourraient quelque nuit mettre le feu ; d'ailleurs voilà deux termes arriérés , et vous comprenez que nous serons forcés de leur donner congé , parce que dans une

maison comme celle-ci on tient à n'avoir que des gens comme il faut.

Le portier avait fini ; je m'éloignai en jetant tristement un regard sur les mansardes ; ce n'était que là que j'apercevais des *gens comme il faut* !... Mais on allait donner congé aux pauvres filles qui travaillaient une partie de la nuit pour soulager leur mère.





L'ATELIER DE FLEURISTES.

Qui pourrait voir avec indifférence cet essaim de jeunes filles, dans l'âge des amours, qui du matin au soir parlent de ce dieu, et du soir au matin s'en occupent encore ?

Entrons dans cet atelier où je n'aperçois que des femmes ; elles sont presque toutes jeunes , et il y en a de fort jolies. Penchées devant ces longues tables surchargées de batiste, de couleurs, de colle, de pinceaux , de fil d'archal , de feuilles découpées, ces demoiselles font des fleurs. Comme elles sont habiles ! quelle vivacité, quelle adresse , quel goût elles mettent dans ce travail ! Les fleurs qui naissent sous leurs doigts comme par enchantement pourraient, si elles en avaient le parfum , le disputer en éclat et en fraîcheur à celles qui embellissent nos parterres.

Mais , tout en travaillant , ces demoiselles causent ; la conversation ne languit

jamais ; quelquefois même il y a confusion. Il paraît que les femmes font très-bien deux choses à la fois, car, tout en babillant, les fleurs vont leur train.

« Comme je me suis amusée hier, dit
« une jolie brune, au teint rose, aux
« yeux éveillés. — Qu'as-tu donc fait,
« Fanny? — Je suis allée au Cirque avec
« mon cousin, tu sais... — Ah! oui, ce
« petit brun qui t'attendait l'autre soir
« dans l'allée. — Justement. — Il est
« gentil ; c'est dommage qu'il louche un
« peu. — Non, mademoiselle, il ne lou-
« che pas. — Oh! si, ma chère, j'en suis
« très-sûre, car il m'a beaucoup regardée
« quand j'ai passé près de lui. Lise,
« donne-moi la colle. — Je ne sais pas s'il
« vous a *beaucoup regardée*, mais je
« sais très-bien qu'il ne louche pas. Ne
« voudriez-vous pas le connaître mieux
« que moi? ça serait fort! — Oh! sois tran-
« quille, je ne veux pas te l'enlever!.....
« mais il louche; tiens, Louise était avec
« moi, elle peut le dire. N'est-ce pas,

« Louise ? — Ah ! je crois bien ; il a un
« œil bleu et un œil gris. Passe-moi les
« pétales de jacinthe. — Vous êtes bien
« menteuses, mesdemoiselles ; et com-
« ment auriez-vous vu la couleur de ses
« yeux dans l'allée où il ne fait pas clair ?
« — Ah ! ça c'est vrai, disent les autres
« jeunes filles ; ça n'est pas possible. — Ah !
« c'est que ces demoiselles sont méchantes.
« Louise ne devrait pas faire son embar-
« ras , elle qui n'a pour la promener que
« son vieux , qui a toujours l'air gelé. Les ci-
« seaux , s'il vous plaît. — Mon vieux ! est-
« ce qu'un homme est vieux à cinquante-
« trois ans ! c'est la fleur de l'âge , mesde-
« moiselles. — Oh ! oh ! jolie fleur !....
« Qu'est-ce qui a les pinces ? — D'ailleurs,
« il y a bien des jeunes gens qui ne le valent
« point , et puis moi je n'aime que les
« hommes *comme il faut*. — Tiens , c'est
« donc un homme comme il faut ; je ne
« m'en serais pas doutée ; je le prenais pour
« un vieux tisserand ; il a toujours un cha-
« peau dont les bords sont tout cassés. —

« Oh ! quelle calomnie ! c'est bon pour vo-
« trelouchon de cousin, de porter de mau-
« vais chapeaux ou plus souvent des cas-
« quettes.—Mademoiselle Louise, je vous
« prie de ne pas insulter mon cousin, ou je
« me plaindrai à madame. — Ah ! voyez
« donc , est-ce que vous croyez que j'ai
« peur que vous me fassiez mettre en péni-
« tence.... (*bas*) Hum ! que cette fille-là
« est méchante ! — Hum ! la mauvaise
« langue ! — Je m'en irai d'ici à cause
« d'elle ; je ne peux la voir. Je la déteste.

« — Allons , la paix donc , mesdemoi-
« selles , dit une fleuriste un peu plus
« âgée : au lieu de vous quereller , vous
« feriez mieux de vous dépêcher ; on at-
« tend ces couronnes de bal. — Eh , mon
« Dieu ! elles seront faites. — Qu'est-ce
« que tu as donc, Amélie, tu ne dis rien ?
« — Oh ! elle pense à sa nouvelle con-
« naissance. — Bah ! elle a donc une
« nouvelle connaissance ? — Tiens, tu ne
« savais pas cela ; ah ! c'est du beau , du
« grand , du huppé , un milord anglais ,

« ou un Russe de Moscou ; n'est-ce pas ,
« Amélie ? — Oh ! vous avez l'air de vous
« moquer, mesdemoiselles , mais certai-
« nement ce jeune homme-là... De la
« mousse , s'il vous plaît. C'est un jeune
« homme en place , c'est au moins un
« commis ; ah , Dieu ! qu'il a bon genre !
« Je suis sortie avec lui mardi dernier ,
« il avait un manteau. — Un manteau ,
« diable , c'est du sérieux !... Qu'est-ce
« qui a du jaune ? — Et il le porte avec
« une grâce... — Et toi , comment étais-
« tu mise ? — J'avais ma robe de méri-
« nos ; mardi il m'a menée dîner chez
« un traiteur. — Ah , dieu ! qu'elle est
« heureuse !... Des feuilles , mesdesmoi-
« selles. — Étiez-vous dans un cabinet
« particulier ? — Il le voulait... mais je
« n'y ai point consenti... et puis il aurait
« fallu passer par le salon... — Et le soir,
« où avez-vous été ? — Ah ! ma chère , il m'a
« menée au spectacle... dans un endroit...
« attendez donc ! c'était superbe... c'est
« aux... aux Buffes. — Comment aux

« Buffes ? Oui, où l'on ne parle que latin,
« et toujours avec de la musique. — Ah !
« c'est au Bouffa que tu veux dire. —
« Oui, c'est ça, au Bouffa..... C'est là
« qu'on joue de jolies comédies ! — Ça
« doit être bien amusant quand on ne
« comprend rien ! — Oh ! c'est égal, ça
« amuse toujours ; quoique ça nous nous
« sommes en allés avant la fin, parce que
« je commençais à m'endormir ; et pour
« revenir nous avons pris un fiacre....
« parce que j'étais lasse... d'être assise. —
« Ah ! vous avez pris un fiacre.... Voilà
« ma rose achevée. — Il est huit heures,
« mesdemoiselles. — Il est huit heures,
« dépêchons-nous, on m'attend au carré
« St-Martin. — Et moi devant le Gym-
« nase. — Et moi contre l'Ambigu. »

Toutes les demoiselles prennent à la hâte leur schall, leur sac, leur chapeau, et se rendent où leurs affaires les appellent ; en une minute les tables sont rangées l'atelier est désert ; et le silence a remplacé le bruit que l'on entendait depuis huit heures du matin.



LE BAPTÊME.

Enfant, en venant au monde tu pleures et tout sourit autour de toi; fais en quittant la vie que tout le monde pleure, et que toi seul souris.

(Maxime indienne.)

« Eh bien ! ma voisine , savez-vous la
« nouvelle ? — Quoi donc , ma chère voi-
« sine ? — Madame Roquet est accouchée
« hier. — Ah ! mon dieu ! cette pauvre
« madame Roquet ; elle était bien mé-
« chante durant toute sa grossesse. — Je
« ne crois pas qu'elle soit meilleure
« maintenant. — Est-ce une fille ou un
« garçon ! j'ai parié pour un garçon avec
« M. Mélange , le marchand de vin d'en
« face. — Vous avez gagné , ma voisine ,
« c'est un garçon qui ressemble déjà beau-
« coup à ce petit commis marchand qui
« donnait si souvent à madame Roquet
« des billets de la Gaieté. — Ah ! bon , j'y
« suis , je me le rappelle parfaitement. —

« Mais il faut que je vous quitte, voisine,
« je suis du baptême , je n'ai pas trop de
« temps devant moi pour faire ma toi-
« lette. — Vous me donnerez des dragées,
« et vous me conterez comment tout se
« sera passé , car je ne vois plus madame
« Roquet , depuis qu'elle a laissé perdre
« un chat superbe dont je lui avais fait
« présent. — Comptez sur moi , ma voi-
« sine. »

Pendant que les deux voisines s'entre-
tiennent ainsi , tout est déjà en l'air dans
la maison de M. Roquet , gros marchand
épicier de la rue St.-Antoine , dont la
femme vient, comme vous le savez, d'ac-
coucher d'un garçon.

La nourrice tient l'enfant, l'accouchée
est étendue avec grâce dans son lit ; la
garde va , vient , furète dans tous les
coins , fait beaucoup d'embarras pour peu
de chose , et au milieu de tout cela n'ou-
blie pas de s'occuper de son déjeûner , et
de glisser cinq morceaux de sucre dans
son café, tout en répétant à chaque instant

qu'elle n'est point *portée sur sa bouche*.
Les domestiques sont tout en l'air, et le
papa achève de mettre le désordre dans
la maison, en courant comme un fou, et
en criant à qui veut l'entendre : « Je suis
« père, c'est un garçon, c'est mon fils !
« il est de moi, celui-là ; ça sera un homme
« superbe ! tout mon portrait !.... il est
« déjà gros comme un bœuf !... Je veux
« en faire un génie, je le mettrai dans une
« étude d'apothicaire et dans la garde na-
« tionale. Ah ! ma femme, à propos,
« comment nommerons - nous ce jeune
« homme ? Roquet d'abord, puisque c'est
« mon nom, ça va sans dire. Quel joli
« Roquet cela fera ! mais ensuite ?

« — Mon bon ami, dit l'accouchée d'une
« voix faible, vous savez bien que c'est le
« parrain qui doit donner son nom. —
« Ah ! c'est juste. Et comment s'appelle-t-il,
« le parrain ? Édouard, mon ami. — Ah !
« c'est vrai... Édouard... c'est assez gentil ;
« cependant j'aurais préféré un nom plus
« ronflant, plus... enfin... j'en avais re-

« tenu un magnifique dans un mélodrame
« où il y avait des voleurs..... attends
« donc..... Férouski, c'est cela, Férouski
« Roquet, je veux qu'on l'appelle ainsi.
« — Mais, mon ami, votre Férouski est
« un nom polonais ou cosaque, cela fait
« mal aux oreilles. — Moi, madame, je
« vous assure que ce sera un nom très-dis-
« tingué; et quand mon fils sera établi
« apothicaire, et qu'il mettra sur sa porte :
« Pharmacie Férouski ! cela lui amènera
« nécessairement des figures très-rele-
« vées. »

Mais une voiture s'arrête devant la maison. C'est le parrain, le jeune commis marchand en grand costume, tenant sous son bras une pile de boîtes de dragées, et donnant l'autre main à la marraine, qui a le gros bouquet de rigueur.

On s'embrasse, on donne les présents.
« Ah ! monsieur Édouard ! vous avez fait
« des folies », dit l'accouchée, en rece-
« vant les boîtes de dragées ; tandis que
« M. Roquet dit au jeune homme, en lui

serrant la main et d'un ton pénétré.
« Mon ami, je n'oublierai point que vous
« êtes mon compère.....et dès ce moment
« tout est commun entre nous. »

On admire l'enfant ; M. Roquet salue toutes les fois que l'on dit que le nouveau-né sera charmant. Enfin, on part pour la Mairie; mais la voiture se trouve pleine avant que M. Roquet ne soit prêt; il la suit de loin à pied, et tout le long du chemin crie en se frottant les mains :
« C'est un baptême, c'est mon fils Roquet
« Férouski Édouard que nous allons
« baptiser. »

Après avoir rempli toutes les cérémonies d'usage, on revient enfin à la maison du papa, chez lequel un grand repas est préparé. On se met à table ; on boit, on rit, on chante même, mais à demi-voix, pour ne point faire de mal à l'accouchée; et à la fin de cette journée, M. Roquet est si content, si glorieux, qu'il s'écrie : Si
« j'étais millionnaire, je voudrais que ma
« femme me fît un enfant tous les mois. »

PENSÉES D'UN GARÇON

SUR LE MARIAGE.

Une épouse ! ah ! pour nous son aspect, sa douceur
Sait de tous les emplois soulager la fatigue.
Dès l'aube, en longs travaux l'artisan se prodigue ;
Sous les fardeaux, le soir, il succombe affaîssé ;
Il revoit sa compagne, et se sent délassé.

LECOUVÉ. *Les Mérite des Femmes.*

Si j'étais marié, je renoncerais à toutes ces extravagances qui marquent chaque jour de la vie d'un garçon ; à ces dépenses folles, qui n'ont souvent que de tristes résultats ; ces parties de restaurateurs, qui fatiguent le corps et appesantissent l'esprit ; et à ces connaissances qui font rire le soir, mais que l'on n'aime point à rencontrer le matin.

Si j'étais marié, je voudrais aimer ma femme, car je crois que ce doit être un supplice continuel de vivre avec une personne que l'on n'aime point. Je sais bien

qu'il y a beaucoup de ménages où les époux se voient à peine une heure par jour ; mais il me semble qu'il doit être plus doux de chercher sa femme que de l'éviter.

Si j'étais marié, je voudrais que ma femme ne fût citée ni pour sa figure , ni pour son esprit , ni pour sa toilette , ni pour ses manières , et cependant je voudrais qu'elle eût tout cela bien.

Si j'étais marié, on ne me rencontrerait pas sans cesse seul au spectacle et dans les promenades. Je ne craindrais pas d'être vu avec ma femme à mon bras ; je craindrais encore moins le ridicule que les fats et les sots veulent jeter sur les bons maris ; les trois quarts de ces gens-là ressemblent au renard de la fable : ils ne peuvent pas atteindre le bonheur , et tâchent de se venger en se moquant des gens heureux.

Si j'étais marié, je voudrais avoir beaucoup d'enfans , car les enfans forment la chaîne qui enlace plus étroitement la femme et le mari.

Si j'étais marié, je pourrais bien avoir une chambre particulière pour y travailler tranquillement ; mais je ne voudrais pas que ce fût pour vingt-quatre heures.

Si j'étais marié, je ne courrais plus après toutes les femmes, parce que je ne voudrais aimer que la mienne ; mais je tâcherais d'être aimable auprès des autres, afin de les rendre jalouses de son bonheur. Je serais galant avec la beauté ; je rechercherais la société d'un sexe que j'aimerais toujours, et ma femme ne s'en fâcherait point, parce que, tout en ne cueillant qu'une fleur, il est permis de respirer le parfum des autres.

Si j'étais marié je ne serais point jaloux, car la jalousie donne de l'humeur, et l'humeur fait fuir les amours ; je ne serais pas non plus trop confiant, car les femmes prennent souvent notre grande confiance pour de l'indifférence, et elles n'ont peut-être pas tout-à-fait tort.

Si j'étais marié je voudrais avoir beaucoup d'amitié pour ma femme, car

l'amitié survit à l'amour. Je voudrais aussi qu'elle eût des talens, qu'elle aimât la lecture et la musique, car une femme qui aime les arts, ne s'ennuie jamais seule, et un mari est bien forcé de s'absenter quelque fois, et quand une femme s'ennuie, on doit toujours craindre qu'elle ne prête l'oreille aux distractions qu'on lui offrira.

Si j'étais marié, je menerais plus souvent ma femme au spectacle qu'en société; au bal, je la laisserais danser sans moi, mais je ne voudrais pas qu'elle walsât avec un autre.

Si j'étais marié, je ne voudrais pas que ma femme eut une amie intime avec laquelle elle serait plus souvent qu'avec son mari, et près de laquelle il faudrait que je fusse aux petits soins, pour n'être point *boudé* par mon épouse.

Si j'étais marié, enfin, je choisirais avec soin les personnes que je recevrais chez moi; je congédierais bien vite ces messieurs qui viennent toujours par hasard, à l'heure où le mari est sorti.

Je ne laisserais jamais aller ma femme avec un autre qu'avec moi ; je n'aurais point de ces amis complaisans qui sont toujours prêts à offrir leur bras, et qui ont les poches pleines de billets de spectacle, car je me rappellerai toujours ce que je faisais étant garçon.





LE JOUR MALHEUREUX.

Habent sua fata libelli.

Il est des jours où tout semble nous sourire ; où , l'esprit sain , la tête légère , nous voyons tout couleur de rose ; et cette heureuse disposition influant sur toutes nos actions de la journée , nous ne faisons que ce qui nous plaît , nous ne voyons que des hommes aimables , nous ne rencontrons que des femmes jolies , nous n'entendons point de sottises , nous n'en lisons aucune , et nous n'en disons pas pendant le cours de la journée ; c'est-à-dire qu'une heureuse disposition d'esprit et une bonne digestion nous ont fait tout voir du bon côté.

Mais il est aussi des jours où un secret guignon semble nous poursuivre. Probablement j'étais hier sous cette maligne influence.

En me réveillant , j'avais la tête lourde ,

j'étais triste sans savoir pourquoi. Je m'en pris d'abord au temps qui était affreux ; mais par des temps plus laids encore j'ai souvent chanté avec mes amis , et soupiré sous les fenêtres d'une belle ; alors je m'inquiétais fort peu de la pluie et du vent.

Je me levai ; impossible de trouver mes pantoufles ; elles étaient trop loin sous mon lit. J'appelle Dumont , mon vieux domestique ; il ne vient pas ; où diable est-il ?... à bavarder avec le portier , sans doute. Je m'approche d'une glace : ah, mon dieu ! comme j'ai le teint jaune et les yeux abattus. Ceci n'annonce rien de bon.

Enfin Dumont arrive ; il me donne mon journal , en me jurant qu'il n'est que huit heures , et que ma montre avance. Voyons les nouvelles pendant qu'on prépare mon déjeuner. Que diable Dumont m'a-t-il monté là ?.. les Petites-Affiches.. ce n'est pas mon journal ; vous savez bien que je lis *la Pandore*. —

Dame , monsieur , c'est le portier qui se sera trompé , il donnait l'autre à la bonne de cette actrice qui demeure sur votre carré. — Allez vite le chercher.

Dumont part et revient bientôt tout effaré : « Vous n'aurez pas votre journal « ce matin , monsieur , il paraît qu'il se « permettait de trouver que votre voisine « n'avait pas été excellente dans la pièce « nouvelle ; car , de colère , cette dame « l'a déchiré et jeté au feu. » — C'est fort agréable pour moi. Vite , mon déjeûner , que je sorte ; j'ai un rendez-vous pour affaires pressées.

Au moment où je me mets à table , on sonne à ma porte ; c'est un monsieur qui arrive de province , et que j'ai fort peu connu , mais qui , se trouvant à Paris , s'est figuré me devoir une visite. Ce monsieur est bien l'homme du monde le plus bavard ! Il me raconte tout ce qu'il fait dans son endroit ; m'apprend qu'il a acheté une maison , une ferme , des lapins , des dindons... Et qu'est-ce que tout cela

me fait à moi ? J'ai beau lui laisser voir que j'ai affaire , que je suis pressé , il me promène dans son jardin , dans son colombier , dans son étable ; il ne me fait pas grâce d'une laitue !... ce n'est qu'à midi qu'il s'aperçoit qu'il avait affaire à dix heures. Il partit enfin , je le consigne à Dumont.

Mon premier rendez-vous est manqué. Je m'habille pour me rendre chez une jolie femme ; je sors ; je n'ai pas fait dix pas , qu'un maudit cabriolet me couvre de boue , de la tête aux pieds ; je retourne chez moi pour changer... Voilà bien une autre affaire ! Dumont est sorti et je n'ai pas la clef ; vite un serrurier , il faut absolument qu'on m'ouvre ma porte. Mon portier part , au bout de trois grands quarts d'heure , que je passe sur le carré , il m'amène un ivrogne qui peut à peine se tenir et qui veut , comme M. de Clainville dans *la Gageure imprévue* , me dire le nom de tous les objets qui composent une serrure.

« Eh ! mon cher ! je suis persuadé que
« vous êtes fort expert , mais ouvrez-moi
« ma porte , pour l'amour de Dieu ; c'est
« la meilleure manière de me prouver
« votre talent. — Oui... oui monsieur...
« tenez , ceci c'est un crochet qui doit
« faire tourner le pêne. — Mais faites-
« le donc tourner le pêne , au lieu de me
« laisser-là. »

Le drôle essaie dix ou douze crochets ;
il passe une heure après ma serrure ; et
finit par me dire qu'il faut qu'il aille
chercher d'autres outils. Pour le coup je
suis perdu ! l'ivrogne ne reviendra pas !
mais Dumont rentre au moment où j'al-
lais faire enfoncer la porte. Je me r'ha-
bille ; je sors , avec une clef cette fois. Je
prends une voiture , je cours chez ma
jolie dame... Je la trouve environnée de
tantes et de cousines. « J'ai été seule toute
« la matinée , me dit-elle à l'oreille , je
« vous attendais. »

Cet aveu achève de me désespérer. Je
la quitte. On m'attend à dîner chez un

riche financier. « Arrivez donc , me
« dit-il, vous faites des vers ; j'ai à
« dîner, un jeune homme de quarante-
« cinq ans, qui vient d'essayer un poème
« sur les douceurs de la vie champêtre; il
« assure que c'est tout autrement traité
« que par Virgile et Delille. Au reste, je
« vais le placer près de vous , et pendant
« le dîner , il vous en dira quelque pas-
« sage. »

Hélas ! il n'est que trop vrai ; je suis près du jeune nourrisson des Muses , qui ne me passe point des cornichons ou des anchois , sans les accompagner d'un passage de son poème. Si du moins de l'autre côté j'avais un dédommagement ; mais non.... C'est une tante du poète , qui , lorsqu'il a fini, me dit à l'oreille : « Quel talent, monsieur ; et quel malheur si
« cet homme-là n'eût point écrit ! »

Enfin le dîner est fini , mais le maudit poète me poursuit comme mon ombre. Je me place à l'écarté pour l'éviter ; mon côté est malheureux ; je perds quinze

louis avec une dame qui fait la grimace , même en gagnant. Je vais partir... Je me sens arrêté par le bras : « Que vous seriez « aimable de mettre ma tante chez elle , « me dit mon financier ; son fils n'a pu « venir la chercher, mais ce n'est pas fort « loin de chez vous. » Allons , il faut se résoudre à emmener la tante. Je l'emballe dans un fiacre , et , pendant tout le chemin , il me faut lui entendre pleurer douze fiches qu'elle a perdues au boston en manquant une indépendance magnifique ! Enfin elle est chez elle , et je suis bientôt chez moi. Je me couche en maudissant ma journée , et les contrariétés que j'ai éprouvées me donnent le cauchemar toute la nuit.

LA JOURNÉE AUX DÉMÉNAGEMENTS.

Pour parler à deux particuliers, on peut aller du haut du faubourg du Roule au bout du faubourg St-Jacques; cet exercice est fatigant pour quelqu'on qui n'aime pas à être coudoyé à chaque pas; à être frotté par un charbonnier ou un marchand de farine; à recevoir dans ses souliers le trop plein d'un porteur d'eau; à être arrêté par des femmes très-prévenantes, par des distributeurs d'adresses, éclaboussé par un fiacre, moulu par un cabriolet, etc.

PIGAULT-LEBRUN. *Mélanges.*

J'avais, il y a deux jours, des affaires à terminer dans différens quartiers de Paris; j'arrange dans ma tête l'ordre et l'emploi de ma journée, qui je l'espère, me suffira pour faire toutes mes courses; et, après avoir déjeûné, je me mets en route dès neuf heures du matin.

A peine ai-je mis le pied sur mon escalier pour commencer ma tournée, que je suis arrêté par un commissionnaire qui descend une mauvaise commode, laquelle

bouche toute la largeur de mon escalier. Il faut donc attendre , pour passer , que mon homme soit en bas , et il ne va pas vite, parce qu'il est fort chargé. Me voici enfin dans mon allée... Ah ! mon dieu ; je suis pris entre deux lits de sangle et des monceaux de chaises ! Comment diable passer à travers tout cela ! Je me risque cependant , et , mettant un pied sur une chaufferette , et l'autre dans un poêle , je parviens à gagner la rue , où je suis encore arrêté par la charrette sur laquelle on charge les meubles , et qui me fait perdre au moins dix minutes.

« Diable , me dis-je , en hâtant le pas ,
« regagnons le temps perdu , si je veux
« faire toutes mes courses. » Je me lance,
me voici dans la rue des Gravilliers ; c'est
là où je compte m'arrêter d'abord ; mais,
en regardant mes pieds . je ne vois pas
deux hommes qui viennent contre moi
avec un brancard chargé de meubles ; je
vais me jeter sur le brancard... Les por-
teurs m'arrêtent et jurent après moi : « J'ai,

« disent-ils , écorné un superbe cadre
« doré ; on leur ferait payer ce dommage ;
« il faut donc que je leur paie.

Je veux envoyer promener les porteurs et leur cadre , mais tous les gens du peuple m'entourent , et on ne me donne pas raison. Après avoir entendu les gros mots, il faut que je paie ! j'aurais dû commencer par là ! je donne une pièce de cent sous, et on me laisse continuer mon chemin ; ce que je fais cette fois en regardant avec soin devant moi.

A quelques pas , je me trouve derrière deux femmes qui portent sur leur dos, des cruches, des balais, des casseroles et autres ustensiles de ménage. Comme la rue est étroite , et qu'elles marchent à côté l'une de l'autre , et donnent chacune la main à une ribambelle d'enfans , je suis forcé, pendant cinq minutes, de marcher au pas derrière ces intéressantes familles ; et toutes les fois que j'entrevois un petit jour , par lequel je crois pouvoir me glisser , les manches à balais et les queues

de poële viennent m'en boucher le passage.

Enfin les deux familles ont pris une rue sur la gauche, et me voilà libre d'avancer... Pas du tout : on se dispute dans la rue ; ce sont deux charrettes à bras qui se sont accrochées, les conducteurs s'accusent réciproquement de maladresse ; des injures ils en viennent aux coups.... La foule reflue en arrière ; je me sens poussé dans une allée par une petite femme qui me crie : « Ah ! monsieur, je
« ne peux pas voir deux hommes se bat-
« tre ; cela me fait trop de mal... Ah ! les
« malheureux ! quels coups ils se don-
« nent !... en voilà un par terre... Ah !
« dieu ! c'est affreux... et on ne les sépare
« point ! Ah ! en voilà un dont le nez
« est tout écorché... Je vais me trouver
« mal...

« — Eh ! morbleu, madame, ne les
« regardez pas, » dis-je à ma curieuse en
la poussant de côté afin de passer devant elle. « — Que les hommes sont brus-

« ques , quand ils n'ont pas d'éducation ,
« s'écrie-t-elle en me lançant des regards
« courroucés. » Mais je la laisse , et ,
me jetant au travers de la foule qui en-
toure les combattans , je parviens enfin
à passer de l'autre côté , et j'atteins la
maison où j'ai affaire.

« Ah ! parbleu , ce n'est pas sans peine , »
me dis-je en courant vers l'escalier ; car
le portier vient de m'assurer que la per-
sonne que je demande est chez elle. Je
veux me hâter... bon... à peine ai-je mis
le pied sur la dixième marche , que je
suis arrêté par deux hommes qui montent
un énorme chiffonier.. Hélas ! si du moins
ils le descendaient ; mais ils vont comme
cela au cinquième , et mon ami demeure
sur ce carré-là ; et ils s'arrêtent à chaque
marche pour reprendre haleine.

Quant à moi , je consulte ma montre ;
il y a deux heures que je suis sorti de chez
moi , et je n'ai pas encore fait une seule
course. Je prends mon parti ; je redescends
l'escalier et je me décide à rentrer. Déci

dément je ferai mes affaires une autre fois ; il faut renoncer à circuler dans Paris les *huit* ou les *quinze* de chaque terme.



**PETIT A PETIT.**

L'eau qui tombe goutte à goutte de cette fente imperceptible, doit finir par miner ce rocher.

Petit à petit l'on vient à bout de tout, suivant un vieil adage ; avec le temps nous voyons en effet arriver bien des événements, mais non pas toujours tels que nous les désirons.

Petit à petit l'enfant grandit, sa raison se forme, les passions arrivent et font place aux jeux du premier âge ; bientôt l'ambition, le désir de parvenir, chassent les illusions de la jeunesse ; puis les soucis, les inquiétudes font place aux plaisirs ; puis les cheveux blancs qui éloignent les amours, mais n'amènent pas toujours la sagesse ; puis les infirmités, la vieillesse qui n'a plus que les souvenirs ; puis enfin la mort, qui est toujours en perspective ; tout cela n'arrive que petit à petit, mais tout cela s'enchaîne cependant.

C'est petit à petit que l'homme probe et laborieux s'enrichit : il ne risque point des spéculations hasardeuses qui pourraient ruiner ses commettans, mais il arrive à une heureuse aisance, et la fortune acquise petit à petit, est toujours plus solide que celle qu'un jeu du hasard a fait naître.

Petit à petit, au contraire, l'homme qui fait des folies voit se dissiper ses richesses ; petit à petit le paresseux tombe dans la misère ; et petit à petit l'homme qui se ruine voit ses amis le quitter, et fuir ceux qu'il a obligés.

Petit à petit les mauvaises liaisons corrompent le plus heureux naturel, comme l'habitude des excès de table détruit la plus robuste santé. Petit à petit la faiblesse conduit au vice quand on fréquente de mauvaises sociétés. Vous prenez les manières de ceux avec qui vous vous trouvez ; après les avoir blâmés, vous les imitez ; si vous voyez un fripon, petit à petit ses sophismes vous séduiront ; son

exemple vous entraînera, vous rirez de ce qui autrefois vous aurait fait rougir, et vous glisserez dans l'abîme pour vous être laissé aller petit à petit.

C'est souvent petit à petit que l'amour s'empare d'un cœur qui a juré de lui résister. Jeunes filles, un amant adroit emploiera tous les moyens pour vaincre votre indifférence. Tendres regards, doux propos, légers serremens de mains, protestations, assurances de fidélité, il mettra tout en usage pour vous vaincre. Si vous résistez, il changera de tactique : il deviendra triste, mélancolique ; il feindra d'étouffer ses soupirs ; vous croirez n'y point faire attention, mais petit à petit on vous intéressera, vous deviendrez à votre tour rêveuse, inquiète ; vous soupirez en secret, et votre amant, alors, sera moins timide. Petit à petit il obtiendra une légère faveur, puis un aveu, puis un baiser, puis votre cœur enfin, qu'il aura tout entier, quoique vous ne l'aviez laissé prendre que petit à petit.

On pare les événemens qui se présentent brusquement dans le cours de la vie ; on ne voit pas venir les révolutions qui se forment petit à petit. Ménageons les plaisirs si nous ne voulons pas que petit à petit ils ruinent notre santé ; n'accordons notre amitié que petit à petit, afin d'être moins souvent trompés ; et, en amour, donnons la préférence au bonheur que nous n'aurons obtenu que petit à petit.

LE VOYAGE A BEAUGENCY.

Tytire, tu patulæ recubans sub tegmine fagi,
Silvestrem tenui musam meditaris avenâ :
Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva!
Nos patriam fugimus !

VIRGILE. *Bucol.*

Je n'avais jamais quitté ma ville natale que pour faire quelques excursions dans les environs ; je n'ai point la manie des voyages , et lorsque je poussais jusqu'à Versailles , ce qui ne m'arrivait que les jours où les eaux jouaient , je me croyais à cent lieues de mes pénates. J'éprouvais un certain malaise , un vide ; une inquiétude qui troublaient mes plaisirs ; le mal du pays me poursuivait sur le tapis vert, et me forçait à prendre bien vite une place dans une petite voiture retournant à Paris. Ce n'était qu'en apercevant la barrière , que je commençais à respirer plus librement , et lorsque les roues de mon modeste équipage roulaient sur le

pavé de la capitale , je sentais renaître toute ma gaieté.

Dans de semblables dispositions , on doit penser si je dus être contrarié, en me voyant forcé , pour terminer une affaire d'intérêt , de me rendre en personne à Beaugenci ; moi , faire trente lieues à peu près ! m'éloigner pour plusieurs jours de Paris ! ... de mon boulevard du Pas-de-la-Mule , de mon café Job et de l'Ambigu-Comique ! ... moi , qui tous les soirs fais ma partie de dames entre cinq et sept heures , et vais ensuite acheter une contre-marque pour voir les deux derniers actes d'un mélodrame dont j'en'ai jamais vu le premier !

Je fus long-temps à me décider ; l'intérêt , ce mobile de toutes les actions des hommes , l'emporta enfin. Il étouffa , pour un moment , dans mon cœur l'amour de la patrie ! ... Je fus retenu à la diligence et ne m'occupai plus que des apprêts de mon voyage , qui me semblait devoir être éternel. Je

fis , en soupirant , ma valise , mes paquets ; je versai quelques larmes sur mon sac de nuit. « Puisses-tu , lui dis-je , revoir bientôt l'oreiller domestique. » Enfin je tâchai de m'étourdir , de reprendre courage ; mais , malgré moi , mille histoires effrayantes , arrivées à des voyageurs , me revenaient à l'esprit. Je voulus dormir un moment pour me calmer ; je rêvai de voleurs , de caverne , de précipices , d'auberges tenues par des brigands ; enfin j'eus un cauchemar affreux.

En me réveillant , je vois qu'il est l'heure de me rendre aux messageries ; je pars ; le cœur gros , j'embrasse ma femme de ménage , mes voisins , et jusqu'à mon portier. Je donne une dernière caresse au chat de mon épicière ; je jette un regard humide sur mes persiennes entr'ouvertes et sur un pot de jonquille , que j'ai mis à ma fenêtre à l'insu du commissaire ; je suis le commissionnaire qui porte mes paquets , et je me dis tout

bas: Qu'il est heureux ! dans une heure, il sera encore à Paris , et moi, où serai-je alors?... Hélas! je n'en sais rien, car je ne connais pas très-bien ma géographie.

Nous voici arrivés; le conducteur me presse, je monte comme quelqu'un qui ne sait plus où il en est, et, dans ma précipitation, je m'assieds sur les genoux d'une dame, qui tenait sur elle un petit carlin. Le chien aboie et me mord; la dame crie, je me confonds en excuses et vais me jeter sur une autre personne : c'était un monsieur d'une cinquantaine d'années dont le ventre dépassait les genoux.

Il crie que je l'étouffe, et me repousse brusquement sur la banquette vis-à-vis, où je me cogne le nez contre une nourrice qui donnait le sein à son poupon. L'enfant pleure, la nourrice me dit des injures... je ne sais plus où donner la tête, et je vais redescendre par l'autre portière, lorsque je me sens retenu par le pan de mon habit. C'était un militaire

qui était assis près de la nourrice et qui me dit, en me poussant rudement par les épaules : « Eh ! mille escadrons, mettez vous donc à votre place et tâchez de vous tenir tranquille ! »

Je ne me fais pas répéter deux fois cette invitation ; ma place était entre le gros monsieur et la dame au carlin. Je m'y blottis et je m'y tiens pendant plusieurs lieues sans oser lever les yeux ; j'étais tellement serré que je pouvais à peine respirer et qu'il m'eût été impossible de fouiller dans ma poche pour prendre mon mouchoir. Au moindre mouvement que je faisais, le gros monsieur m'enfonçait son coude dans l'estomac en s'écriant « Qu'on est mal dans ces voitures publiques. » Je le sentais mieux que personne, car lorsque j'essayais de m'approcher de l'autre côté, le chien de ma voisine grognait et me montrait les dents. Quant à mes jambes, il m'était impossible de les allonger sous peine de rencontrer les pieds

du militaire, et j'ai toujours évité de marcher sur les pieds d'un homme qui se bat.

C'est ainsi que je fis la route, on parlait beaucoup autour de moi, mais je n'osais me mêler à la conversation. Ma voisine causait avec son chien, le gros monsieur avec la nourrice; et le militaire contait ses campagnes à un vieil abbé qui ronflait les trois quarts du temps.

Quant à moi, n'osant ni remuer, ni tousser, ni parler, ni me moucker, je me contentais de lancer de temps à autre un regard timide du côté de la portière, pour tâcher d'apercevoir quelque site pittoresque; mais toutes les fois que je voulais regarder sur la route, mon voisin étalait devant mes yeux un grand mouchoir à tabac, qui me masquait la vue, ou ma voisine bouchait l'autre portière avec son carlin, auquel elle voulait faire admirer la campagne.

Que l'on juge du plaisir que j'ai goûté en diligence : je suis cependant

arrivé à Beaugency sans accident. Mais qui me répondra que je reviendrai de même à Paris ; j'avoue d'ailleurs que je suis un peu dégoûté des voitures publiques. Lorsque je me mettrai en route pour revenir , j'aurai l'honneur de vous donner quelques détails sur mon retour.



LE RETOUR DE BEAUGENCY.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!
Qu'avec ravissement je revois ce séjour !...

VOLTAIRE, *Tancrède*.

Vous m'avez laissé à Beaugency , cher lecteur , après un voyage en diligence , qui n'avait eu rien d'agréable pour moi ; aussi éprouvai-je un sentiment de plaisir en sortant de cette maudite voiture , où je n'avais pu remuer ni bras ni jambes. Pour me dédommager , aussitôt que je fus à terre , je me mouchai par trois fois de suite ; je pris du tabac , et je tapai des pieds , comme un cheval impatient de prendre le galop .

Cependant , comme il faut toujours être poli , surtout lorsqu'on veut éviter en voyage toute affaire désagréable , je saluai jusqu'à terre le militaire , qui m'avait si rudement mis à ma place ; je fis un gracieux sourire à la nourrice , je serrai

la main au marchand de bœufs, qui avait failli m'étouffer, et je dis un adieu bien tendre à la vieille dame dont le chien m'avait si souvent mordu les jambes; puis je m'éloignai, envoyant *in petto* au diable tous mes compagnons de route. Ce que c'est que les voyages! comme on apprend à dissimuler.

Mes affaires me retinrent six jours à Beaugency. Combien le temps me parut long! quelle ville que Beaugency, pour un homme qui a toujours habité la capitale! Je trouvais tout triste, mesquin, laid, jusqu'aux habitans, qui cependant sont, à ce qu'on m'a dit, faits tous comme les Parisiens. Les figures me semblaient bizarres, les tournures ridicules; je me disais en parcourant la ville: « Ah! ce ne sont point là les visages et les manières
« de mon boulevard du Temple! on ne
« porte point de semblables chapeaux à
« l'Ambigu et à la Gaieté. » Mais je me
« disais tout cela en moi-même, et je faisais
force saluts et complimens à tout le monde;

fidèle au système de dissimulation, que j'ai puisé à l'école des Cuvelier, des Victor, et des Léopold.

Je ne savais comment passer mes soirées : à Beaugency on se couche et on se lève de bonne heure ; tandis que moi , comme tous les habitans de Paris , je me lève et me couche fort tard. Point de café Job , point de contremarques à acheter , point de mélodrame à voir. Je périssais d'ennui, et, s'il eût fallu rester quelques jours de plus, le mal du pays m'aurait tué. Enfin je pus regagner mes pénates ! avec quelle joie je fis mes paquets ; je payai sans compter le mémoire de mon aubergiste. Mais il s'agissait de me décider sur la manière dont je ferais la route pour revenir. J'avais juré de ne plus remonter en diligence ; mais faire trente lieues à pied, c'eût été une folie, une imprudence ; c'eût été tomber de Charybde en Scylla.

Je me décidai à me rendre à pied jusqu'à Orléans , la distance n'étant que de trois petites lieues, et à Orléans je comp-

tais prendre le courrier de la malle , afin d'être plus vite arrivé , et pour n'avoir point de compagnons de voyage.

Ne voulant pas m'aventurer seul dans un pays qui m'était inconnu, je demandai un guide pour m'accompagner jusqu'à Orléans. Il se présenta un jeune villageois, fort, robuste et très-grand. Je le jugeai capable de me défendre si l'on nous attaquait, je lui donnai à porter mon sac de nuit, ma valise, et nous nous mîmes en route.

Le temps était froid, mais assez beau. Mon guide marchait devant en chantant, et en remuant un énorme bâton qu'il tenait à la main. Je le suivais en admirant, non pas la verdure, il n'y en avait point, mais les sites pittoresques qui s'offraient à mes regards. Tout à coup à l'entrée d'un petit bois, mon guide s'arrêta et regarda autour de lui. Ne voilà-t-il pas qu'il me vint dans l'idée que cet homme avait de mauvaises intentions, et que je n'étais pas en sûreté avec lui. Probablement que me

physionomie n'annonçait pas la tranquillité, car ayant jeté les yeux sur moi, le drôle se mit à rire, et me dit d'un ton goguenard : « Qu'avez-vous donc, monsieur, votre figure est toute retournée ? »

A ces mots, je tâchai de sourire aussi, puis, parlant un peu de la gorge, pour me donner un air d'assurance, je lui dis : « Mon ami, pourquoi nous arrêtons-nous dans ce petit bois ? — C'est que je suis fatigué, monsieur ; d'ailleurs nous sommes à moitié chemin, il faut bien faire une halte. — Mais cet endroit est-il bien sûr ? »

Le coquin me regarda encore en ricanant, puis reprit : « C'est toujours ici que je m'arrête, j'y rencontre ordinairement des amis. »

Je ne me souciais pas du tout de voir arriver ses amis. Je tâchais de me rassurer, pendant qu'il tirait un morceau de pain de sa poche ; mais que devins-je en lui voyant sortir de son gousset un grand couteau à lame brillante ! je m'adossai à

un arbre pour ne point me trouver mal ; ce fut bien pis lorsque le drôle se mit à siffler et que j'aperçus trois autres gaillards arriver par le chemin de Beaugency. La peur me rendit mes forces ; abandonnant mon sac et ma valise , je pris ma course à travers champs , pendant que mon guide avait le dos tourné. Je marchais dans les terres labourées , tantôt sur des échaldas , tantôt sur de l'oseille : il me semblait toujours être poursuivi. Enfin j'arrivai à Orléans tout en nage ; le courrier allait partir , je me plaçai près de lui , et ne fus rassuré que lorsqu'il eût pris le galop.

Mais bientôt j'endurai des souffrances d'un autre genre : ma nouvelle voiture me cahotait horriblement ; peu habitué à être secoué ainsi , je fis toute la route en me cognant alternativement la tête et la partie qui retombait sur la banquette. Il était temps que j'arrivasse ; j'étais tellement étourdi , que je ne pouvais plus ni parler , ni crier , ni me tenir à rien , et qu'en arrivant à Paris , je roulai sur le

pavé comme un homme pris de vin. Mais j'étais dans la capitale, tous mes maux furent oubliés, et je me relevai en m'écriant :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Qu'avec ravissement je revis mes boulevards, mon café, mes théâtres. Je pouvais à peine marcher, tant la voiture m'avait moulu ; néanmoins je m'arrêtai devant l'Ambigu, mon cœur avait besoin de lire l'affiche, et je pleurai de joie quand on vint m'offrir une contremarque.

Enfin je suis chez moi ; j'ai revu mes voisins, j'ai repris mes habitudes. J'ai été fort étonné en recevant hier par la diligence mon sac de nuit et ma valise ; il paraîtrait que mon guide n'était point un voleur, ou qu'il a craint de se compromettre. N'importe, je ne veux plus faire de voyages, celui-ci m'a causé trop de tourmens. Que d'autres aillent courir le monde et chercher les aventures ! Je suis allé à Beaugency, cela me suffit, je m'en souviendrai toute ma vie.

.....
LE MARI MAÎTRE CHEZ LUI.

Tu l'as voulu, George Dandin !

MOLIÈRE.

Mon ami Dupont, qui est bien le meilleur des hommes, ne cesse de répéter (quand il n'est pas devant sa femme) « Je suis le maître chez moi, rien ne s'y fait que par mon ordre ; quand j'ai décidé quelque chose, il faut que cela soit. J'ai de la tête, de la fermeté, madame Dupont ne me mène point, elle fait toutes mes volontés et ne me contrarie en rien. »

En général, j'ai remarqué qu'il faut se méfier de la fermeté de ces gens qui crient bien haut qu'ils ont du caractère ; ils ressemblent à ces faux braves qui font blanc de leur épée, à ces poltrons qui chantent quand ils ont peur, à ces fats qui se vantent de mille bonnes fortunes et qu'on ne rencontre qu'avec des minois refro-

gnés ; l'homme vraiment maître chez lui le prouve par sa conduite , et non par ses discours.

Mon pauvre Dupont , toute votre fermeté ne tient point contre un regard de madame votre épouse ; devant elle , vous êtes comme l'écolier devant son précepteur , comme le solliciteur devant l'homme en place ; mais on vous pardonnerait votre pusillanimité , si une fois hors de sa vue , vous ne recommenciez à crier en levant le nez au vent : « Je suis
« le maître chez moi. »

Dupont reçoit un jour une invitation pour aller à la noce d'un de ses amis ; mais on n'avait pas invité madame , et elle dit fort sèchement à son époux :
« Vous n'irez pas à la noce. — J'irai, ma-
« dame , répond Dupont , c'est un de
« mes amis d'enfance ; il ne vous connaît
« pas , il a bien pu ne point vous inviter,
« mais cela lui ferait beaucoup de peine
« si je lui manquais. »

Dupont m'engage à venir le prendre à

cinq heures précises , pour nous rendre ensuite chez le restaurateur où se fait la noce. Je me doutais que ma course serait inutile ; cependant j'arrive chez lui à l'heure indiquée , et Dupont , qui devait être prêt , me reçoit en pantoufles et en robe de chambre.

« Comment , lui dis-je , tu n'es pas
« habillé ? — Mon ami , me répondit-il
« en furetant dans tous les coins , ma
« femme est sortie, et, par mégarde, elle
« aura emporté la clef de ma chambre ,
« en sorte que je ne puis pas m'habiller
« qu'elle ne soit rentrée.... Attends un
« peu , je suis certain qu'elle va revenir
« sur-le-champ, elle sait que je ne suis pas
« habillé. »

Je m'éloignai , malgré les instances de Dupont , dont l'épouse ne rentra qu'à onze heures du soir , laissant son mari passer sa soirée à se promener en pantoufles et en robe de chambre , pendant qu'on l'attendait à la noce.

Dupont avait le désir d'acheter une

maison de campagne ; il vient me chercher et me mène voir une jolie propriété qu'il brûle d'envie d'acquérir. Nous admirons la maison , qui est fort agréable.

« Ta femme la connaît-elle ? dis-je à

« Dupont. »

« — Non , mais c'est égal ! elle lui
« plaira puisqu'elle est de mon goût....

« D'ailleurs ne suis-je pas le maître ? »

Et le cher homme continue d'examiner la maison en disant : « J'abattrai ceci...

« Je ferai bâtir là... ce sera charmant ,
« délicieux ! »

Je ris des projets de Dupont , qui m'engage à aller le lendemain dîner chez lui.

« Tu vanteras cette maison devant ma
« femme , me dit-il , cela lui donnera en-
« vie de l'avoir ; non que j'aie besoin de
« sa permission , mais cela n'en ira que
« mieux. »

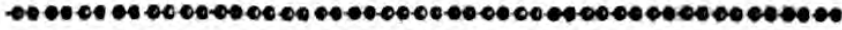
Mais madame Dupont est trop fine pour ne point deviner les projets de son époux. M'inviter à dîner sans avoir consulté sa femme , c'est une petite liberté

qu'on ne permettra point à Dupont.

En effet, le lendemain matin je reçois une lettre de madame , qui m'apprend que , sa cuisinière étant malade , elle ne peut avoir le plaisir de me donner à dîner.

Depuis ce temps , Dupont n'a jamais reparlé de la jolie maison de campagne , mais il dit toujours : « je suis le maître
« chez moi. »





LES JOUEURS DE DOMINO.

Mille doux passe-temps abrègent la soirée,
 J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main,
 L'adroit joueur calcule un hasard incertain.
 Chacun sur le damier fixe, d'un œil avide,
 Les cases, les couleurs, et le plein, et le vide
 Le nombre a prononcé.
 Plus loin dans ses calculs gravement enfoncé,
 Un couple sérieux, qu'avec fureur possède
 L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
 Sur des carrés égaux différens de couleur,
 Combattant sans danger mais non pas sans chaleur
 Par cent détours savans conduit à la victoire
 Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.

DELILLE.

Il est sept heures et demie du soir. Les spectacles sont pleins, le temps est pluvieux, les promenades sont désertes, je ne sais trop que faire de moi. Je pourrais bien rentrer travailler; mais ma femme n'est point sortie, mes enfans crient, ma bonne chante, mon frère apprend à jouer du violon, et ma belle-mère serine son

oiseau ; tout cela forme un petit concert qui ne me permettrait point de me livrer au travail. Je ne suis pas habillé pour aller en soirée , le spectacle était ma seule ressource , je m'y suis pris un peu trop tard ; ils sont d'ailleurs commencés maintenant , et je suis comme les enfans , j'aime à tout voir , et , pour mon argent , je ne veux pas manquer une scène.

Il faut cependant faire quelque chose. Mais les cafés ne manquent pas à Paris , et il est difficile de faire cent pas sans en rencontrer un. Cependant je m'arrête rarement dans un café , et , malgré tout l'éclat dont ils brillent maintenant , lorsque j'ai pris ma demi-tasse , les Mille Colonnes ou le café Turc n'ont plus de charmes pour moi.

Poussé par le désœuvrement , je me décide à entrer dans un café , et je veux tâcher d'y passer une partie de ma soirée. Je m'empare d'abord de quelques journaux ; puis je fais la revue des personnes qui m'entourent.

A une table près de moi , un vieux monsieur , qui ne prend rien , a entassé plusieurs journaux sur lesquels une de ses mains est appuyée , tandis que , de l'autre , il tient celui qu'il lit , ce qui ne l'empêche point de jeter fréquemment les yeux sur moi , et de s'emparer vivement du journal que je viens de quitter , et qu'il met avec ceux qu'il tient déjà en réserve , en me disant avec un gracieux sourire : « Après vous les autres , s'il vous « plaît. »

Je conçois que ce monsieur s'est trouvé de l'occupation pour jusqu'à onze heures au moins. Un peu plus loin , un jeune couple est assis dans l'embrâsure d'une fenêtre. Je gage que ce sont des amans qui ne peuvent se voir que rarement. Ils ont choisi la place la plus écartée ; ils se parlent tout bas , et de bien près ; ils ne voient point les personnes qui les entourent. Un demi-bol brûle devant eux , mais ils n'y ont point encore touché. Il paraît qu'ils causent d'affaires bien im-

portantes ; il paraît aussi qu'ils ne peuvent point en causer ailleurs !... Pauvres amans !

Que font là-bas ces deux messieurs penchés sur une table garnie de plusieurs bouteilles ? ils jouent aux dames. L'un est fort jeune encore ; il se frotte le front, et paraît bien embarrassé pour jouer son coup ; tandis que son adversaire , vieilli dans les cafés , se contente de laisser échapper un sourire malin , puis promène d'un air indifférent ses regards autour de lui. Il est facile de deviner lequel de ces messieurs gagnera.

Mais c'est à l'autre bout de la salle que tout le monde se porte , pour entourer une table devant laquelle sont assis quatre messieurs qui jouent aux dominos.

J'avoue mon ignorance , j'avais cru jusqu'ici que le domino était un jeu fort simple et qui exigeait peu d'attention , je me suis trompé, et j'en demande humblement pardon aux professeurs de domino. En entendant les cris , les exclamations

mations , les discussions que s'élèvent à chaque instant , je ne puis plus douter que ce jeu n'ait comme le wisk , des *entrées* , des *demandes* , des *réponses* , et mille autres finesses.

Je veux tâcher de faire un petit cours pour mon instruction ; je me place à côté d'un vieux monsieur , qui , le menton appuyé sur la pomme de sa canne , suit tous les coups , comme s'il s'agissait du paiement de son trimestre , tandis qu'en face , un grand jeune homme , à l'air hébété , répète à chaque minute : « Je n'aurais pas joué comme cela ! »

J'aperçois enfin les joueurs. Un gros papa remuait les dez avec une dextérité toute particulière , en disant à son partenaire : « Hein?... as-tu senti le coup?...
« Comme je t'ai joué cela..... comme j'ai
« filé tous mes six ! — Oui , répond un
« petit vieillard maigre , à l'œil vif , à la
« voix haute ; c'est extrêmement malin ,
« vous avez passé vos six , parce que mon-
« sieur vous les a ouverts. — Est-ce ma

« faute ? s'écrie le joueur désigné ; je n'a-
« vais pas autre chose à jouer ; et d'ailleurs
« il fallait répondre à mon invite et en-
« trer dans mes as. — J'y suis entré....
« — Vous n'y êtes pas entré. — Je m'en
« rapporte à la galerie.

« — Je crois , dit mon vieux voisin
« après s'être mouché et avoir pris du ta-
« bac ; je crois que vous y êtes entré trop
« tard ; ils étaient déjà fermés.

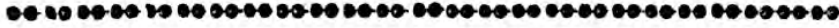
« — Allons messieurs , nous avons la
« première manche , dit le gros papa , il
« s'agit d'enlever celle-ci. Attention , toi,
« là-bas ; ne t'amuse pas à regarder dans
« ton verre quand je te demanderai un
« dez. »

La partie s'engage de nouveau. Les dez se posent avec une vivacité qui me surprend et me prouve que les grands joueurs ont le coup d'œil prompt. La victoire est remportée par ceux qui avaient déjà l'avantage. Le gros papa pousse un cri de triomphe , les vaincus se lèvent de mauvaise humeur , et s'éloignent en se dispu-

tant et se rejetant de l'un à l'autre les fautes qui ont amené la perte de leur partie.

Toute la galerie se disperse en donnant son avis sur la force des joueurs ; et moi, je sors du café , où le domino ne m'a pas extrêmement amusé. Mais enfin, comme dit Perrin-Dandin : Cela fait toujours passer une heure ou deux.





UN SALON DE RESTAURATEUR.

L'un juge les hommes d'après les traits de leur visage; un autre à leur voix, ou d'après leur manière d'écrire; celui-là étudie leur sourire, celui-ci leur démarche. Moi, je les juge à table, et je me trompe rarement.

Il est peu d'endroits qui présentent un champ plus vaste à l'observateur que le salon d'un fameux restaurateur de Paris. Là, se réunissent des gens de divers pays, de différentes professions, que Comus attire de quatre à six heures dans un de ses temples. Pourvu que votre bourse soit bien garnie, vous pouvez, simple campagnard, modeste commerçant, partager la cuisine d'un gros capitaliste, d'un brillant agioteur, ou d'un auteur à la mode. Le cri de l'estomac rapproche les hommes, et fait disparaître les distances; il faut dîner, c'est une nécessité pour les grands comme pour les petits. Dame na-

ture , dans sa sagesse, a donné les mêmes besoins aux pauvres et aux riches , aux nobles et aux roturiers ; ce sont les hommes qui ont ensuite créé les rangs, les prérogatives , les distances ; mais jusqu'à présent ils n'ont pu rien changer aux fonctions de l'estomac , ni faire digérer un chef de division autrement qu'un modeste expéditionnaire.

Quand je vais seul chez un traiteur , je m'établis dans un salon ; et là , tout en compulsant la carte , je m'amuse à examiner les personnes qui m'entourent. Je forme mes conjectures d'après leur manière de se conduire à table , souvent même d'après leurs goûts ; je rassemble mes observations , et il est rare que l'un de mes voisins ait fini de dîner avant que je puisse dire quelle est sa fortune et sa profession. Certes , comme dit le bailli du *Rossignol* :

C'est un plaisir bien innocent.

Hier j'ai pu me procurer ce plaisir-là.

A cinq heures je me rendis dans le salon d'un de nos premiers restaurateurs : il y avait foule ; je parvins cependant à trouver une table libre , grâce à un garçon qui me protége : il fait bon d'avoir des amis partout.

Après m'être occupé de ma carte , je jetai les yeux autour de moi : à ma droite étaient assis deux jeunes gens ; à ma gauche , un monsieur et une dame ; en face , un homme d'un certain âge avec un grand jeune homme , ayant tous deux une mise et des manières de province ; un peu plus loin , un gros monsieur à face rubiconde , et à ses côtés un grave personnage décoré. Je bornai à ce petit cercle le cours de mes observations.

Mes jeunes voisins de droite faisaient beaucoup de bruit , parlaient très-haut , gesticulaient , tourmentaient le garçon et paraissaient de fort joyeuse humeur ; ils prirent d'abord des huîtres , puis du madère ; ils ne consultaient la carte que pour chercher les meilleurs mets , sans jamais

regarder la colonne des prix. Je présumai d'abord que c'étaient deux auteurs qui avaient réussi la veille, ou comptaient réussir le soir ; mais bientôt quelques phrases que je saisis, me firent changer d'opinion.

« J'étais certain de revendre à béné-
« fice... Du turbot, garçon ! — Tu es en
« veine depuis quelques jours... à l'huile,
« garçon ! — J'avais parié pour la hausse,
« je ne me trompe jamais... Changeons
« de vin. — Et cet autre avec qui j'ai
« gagné sur le champ sept cent vingt
« francs, pour la différence, ce n'est pas
« maladroit... Il faut se permettre le
« chambertin. — Ce jeune héritier veut
« mille écus fin courant... Charlotte de
« pommes aux confitures ! — J'ai une
« opération superbe en vue... Des pots de
« crème... il me faut de l'audace.... Au
« chocolat, garçon ! »

J'en sais assez ; ces messieurs font des affaires à la bourse ; ils ont bien raison de ne rien se refuser aujourd'hui ; qui sait si

demain ils auront encore de quoi dîner !
Examinons à ma gauche.

Le monsieur est aux petits soins ; la dame fait la précieuse joue les grands airs ; elle lui répond à peine, elle ne daigne pas dire son goût ; il la consulte sur chaque mets ; elle répond dédaigneusement :
« Que m'importe... je n'ai pas faim !

Elle trouve tout détestable, mal servi, mal accommodé ; cependant elle mange comme quatre.

Pauvre jeune homme ! je ne vous ferai pas compliment de votre conquête ; quoique votre dame joue la princesse ; malgré son air sévère, et ce ton de pruderie, qui contraste avec les œillades qu'elle jette sur ses voisins , je crains bien que vous ne soyez tombé dans les filets d'une aventure, qui, s'apercevant qu'elle a affaire à un novice , veut lui faire payer cher ses moindres faveurs. On n'a pas voulu accepter un dîner dans un cabinet particulier ; on joue la vertu, mais cela n'abuserait point un homme qui connaît le

monde. Chaque mot de cette dame trahit son origine et ses sociétés habituelles. Ses manières laissent percer la contrainte qu'elle s'impose pour se donner la tenue d'une femme comme il faut. Écoutons un moment leur conversation.

« Voulez-vous commander quelque
« chose, ma chère amie? — Mon dieu
« non!... que m'importe!... je n'ai aucun
« appétit... — Trouvez-vous ceci bon?
« — Ah! fi donc!.. c'est détestable!...
« c'est une horreur!... comment ose-t-
« on servir des choses pareilles... cela
« n'est pas frais. — Garçon!... madame
« dit que votre poisson n'est pas frais. —
« Cependant, monsieur, personne ne s'en
« plaint. — *La dame.* Ah! ils ont un
« *fameux* goût, ceux qui le trouvent
« bon!.... Demandez une petite caille en
« caisse... je crois que j'en mangerai. —
« Garçon! des cailles en caisse. — Ah!
« demandez aussi un petit perdreau....
« j'en goûterai... — Garçon! un perdreau.
« — Il me semble que je boirai bien un

« doigt de champagne... Mon dieu ! qu'on
« dîne mal chez ces restaurateurs !... »

Pauvre jeune homme ! pour peu que tu aies de la fortune, voilà une femme qui te menera grand train.

« A moi, garçon !... servez tout de
« suite ; je demandé depuis une heure
« rostbeaf, beafteak, plumbpudding,
« Bordeaux... — Dans l'instant, mon-
« sieur. — *God dem !* j'étais pressé pour
« dîner tout de suite.... pommes de terre
« à l'eau... Madère sec. »

Pendant que ce gros monsieur, qu'à son langage et à ses goûts j'ai reconnu pour un de nos voisins d'outre-mer, se jette sur le bœuf saignant, j'examine le monsieur au maintien grave, assis non loin de lui. Celui-ci agit méthodiquement ; il paraît réfléchir sur la qualité et la vertu de chaque mets ; il pèse long-temps toutes les raisons pour ou contre, avant de se décider à commander. Je serais bien étonné si cet homme-là n'avait point été dans la diplomatie. Je suis certain qu'il

voit de grandes conséquences à tirer d'un plat servi avant un autre ; qu'il met de la politique dans une coquille de volaille et de la dissimulation dans un soufflé au riz. Comme il calcule l'ordre et la marche de son dîner... quelle tenue noble, quelle mine fière en découpant ou en se versant à boire je ne sais pas s'il s'amuse ni s'il a de l'appétit, mais il met des formes à tout, et il est impossible de tenir sa fourchette et son couteau d'une manière plus distinguée.

Tournons maintenant nos regards vers ces deux personnages assis à la table à côté : je gage que c'est le père et le fils ou l'oncle et le neveu, il y a entre eux un air de famille ; à coup sûr ces gens-là ne sont pas de Paris ; quand leur mise ne me l'indiquerait pas, leur conduite dans ce salon suffirait pour m'en convaincre. Ces bonnes gens sont assis à une lieue de la table, ils n'osent ni se retourner, ni lever la tête, ni se moucher, ni se remuer ; c'est tout au plus s'ils oseront manger. Voilà une

heure qu'ils tiennent la carte et se la repassent l'un à l'autre sans rien demander.

Enfin ils se sont arrêtés à quelque chose ; mais ils ne savent comment se faire servir. Le plus âgé appelle à demi-voix : « Monsieur, dites donc, monsieur le maître... Monsieur le bourgeois... »

Le garçon ne répond pas à tout cela. Le plus jeune parvient à le saisir par sa serviette, au moment où il passe. « Du potage au vermicelle, s'il vous plaît, monsieur. — Pour deux ? — Sans doute est-ce que nous ne sommes pas deux ?... Tiens, est-ce qu'il croit qu'il y en a un qui va regarder l'autre manger!... »

Après le potage ils mettent autant de temps à se consulter pour savoir ce qu'ils prendront, et c'est ensuite la même cérémonie pour avoir le garçon. J'ai vraiment pitié de ces deux campagnards, qui, si cela continue, n'auront pas terminé leur dîner avant dix heures du soir. Mais on m'apporte mon ome-

lette soufflée , et ce mets a frappée d'admiration les deux provinciaux , ils suivent de l'œil le garçon , et cette fois ne le laissent point échapper.

« Donnez-nous de ça , dit le plus jeune ,
« en désignant ce qui est devant moi ,
« — De l'omelette soufflée ? — Oui , de
« ça qui est là-bas... avec du sucre des-
« sus. — Pour combien ? — Deux parts
« à chacun. »

Les malheureux , qu'en feront-ils ? J'ai envie de les avertir que c'est beaucoup trop. Mais le garçon est déjà loin. Ma foi ! qu'ils s'en tirent comme ils pourront. Mes jeunes voisins de droite sont allés aux bouffes ; le monsieur et la dame partent pour l'Opéra , l'homme réfléchi va prendre son café ; l'Anglais va prendre du punch ; moi , je vais prendre l'air , et je quitte le salon au moment où l'on place devant les deux campagnards un plat d'omelette soufflée qui suffirait pour douze personnes.

.....
LES DEUX CONVOIS.

De ce riche qu'on trouve heureux
Quel est donc l'avantage ?
Il fait par des valets nombreux
Suivre son équipage.
Ce luxe ne m'est pas permis ;
Ma richesse est plus sûre :
Un jour on verra mes amis
Derrière ma voiture.

ARMAND-GOUFFÉ.

On a ses jours de bonheur ; je range dans ce nombre ceux où je rencontre en mon chemin de jolies femmes, de gracieuses tournures, des pieds mignons et des jambes bien faites ; de pareils objets me mettent sur-le-champ en belle humeur. Rien ne monte l'imagination comme deux beaux yeux. La vue d'une femme séduisante ne s'efface pas si vite de mon souvenir que je n'en conserve pour toute la journée des idées couleur de rose.

Mais il y a des jours où l'on parcourrait tous les quartiers de Paris sans rencontrer un joli minois ; certes, il y a des

physionomies laides, qui appartiennent à des personnes fort aimables ; mais nous sommes de grands enfans , et l'on nous prend d'abord par les yeux. Il y a quelques jours , je n'ai pas vu tout en rose , j'ai été arrêté dans ma route par deux convois.

Le premier était fort beau : riche tenture, larmes en argent, chevaux panachés, cochers à manchettes , à jabots , à pleureuses, beaucoup de voitures noires, puis des voitures bourgeoises ; la file était fort longue, et il n'y avait à pied que les gens de la maison du mort , et des pauvres portant des torches.

Ce mort-là , me dis-je , a été considéré pendant sa vie. Il avait une voiture , un nombreux domestique , sans doute un hôtel, peut-être une belle maison de campagne ; il était répandu dans la grande société , dont il a dû faire les charmes , surtout s'il donnait à dîner , et s'il avait un bon cuisinier. Tout le monde s'honorait d'être de sa connaissance, il avait une foule d'amis !...

La richesse est une belle chose !... on a beau faire le philosophe !... avec la fortune, même après sa mort, on fait encore une figure, et le dernier voyage est environné des honneurs qui ont embelli notre existence.

Après m'être informé du nom du défunt, je poursuivis mon chemin. Un peu plus loin je fus encore arrêté par un convoi ; celui-là était plus modeste : un corbillard fort simple, point de pleureuses au cocher, pas une seule voiture de deuil, mais en revanche plus de deux cents personnes à pied qui suivaient le convoi. Je ne vis pas, parmi tout ce monde, des toilettes recherchées, des tournures à la mode ; mais je vis des figures qui annonçaient la probité, la bonté, et surtout la douleur.

« Que faisait le défunt ? » demandai-je à une vieille femme qui avait salué quelqu'un du cortège. — « Il était maître maçon, me répondit-elle, brave homme, chéri de ses enfans, de ses ouvriers ;

« on n'a su qu'après sa mort tout le bien
« qu'il a fait durant sa vie. »

Fort bien, me dis-je en m'éloignant ,
mais cela n'a point la pompe, la magni-
ficence du premier convoi !... D'ailleurs
le riche pouvait aussi être chéri de tous
ceux qui le connaissaient... et ces tor-
ches... ces voitures... ces larmes d'ar-
gent... Ah ! tout cela était bien beau.

Quelques jours après, il me prit fan-
tasiaie d'aller au cimetière du Père La-
chaise. En me promenant au milieu des
tombeaux , j'aperçus un superbe mau-
solée, sur lequel je lus le nom du mort.
C'était le riche que j'avais rencontré ;
la magnificence avait encore présidé à
la construction de son dernier asile, et au
dessous de son nom, je lus un long éloge
de ses vertus, de ses qualités, en vers
Alexandrins, suivi des regrets de ses
enfans et de toute sa famille, en vers de
huit pieds.

Après avoir admiré ce monument, je
parcourus d'autres sentiers, et j'allais

m'éloigner, lorsque j'aperçus plusieurs jeunes gens rassemblés devant un tombeau. Je m'avançais doucement, afin de ne point les troubler; le mausolée était fort simple, et je lus sur la tombe le nom du maître maçon, dont j'avais aussi rencontré le convoi. Il n'y avait que son nom de gravé sur le marbre; mais devant la pierre tumulaire, je vis trois jeunes gens à genoux, ses fils sans doute, qui, les yeux pleins de larmes, jetaient des fleurs sur le simple tombeau.

Mon cœur se serra; je sentis que cet hommage était préférable à toutes les pompes qui accompagnent la grandeur. Je m'éloignai lentement, et, en repassant près du beau mausolée, je ne jetai qu'un froid regard sur ce magnifique monument, devant lequel les curieux seuls s'arrêtent.

L'HEUREUSE CRÉDULITÉ.

Beati pauperes spiritu.

Est-ce un bonheur de croire à la sincérité de ses amis, à la constance de sa maîtresse, à la bonne foi des marchands, à la fidélité de ses serviteurs? est-on plus heureux en se défiant de tout le monde, en suspectant ceux dont on est entouré, en redoutant sans cesse la trahison et la perfidie? quel est celui qui ne pense pas, comme moi, qu'il vaut mieux être confiant que méfiant, au risque d'être trompé quelquefois, souvent même; car, plus on cherche à connaître la vérité, à lire dans le cœur des hommes, plus on perd d'illusions, de chimères; les illusions rendent heureux, l'expérience rendent soupçonneux; soyons donc crédules, nous avons tout à gagner.

Quant à moi, je suis, je l'avoue, l'homme

le plus crédule de Paris ; que ce soit par système ou par goût , je crois à tout , et je m'en trouve très-bien.

Pour moi l'avenir est toujours couleur de rose. Je suis parvenu ainsi à ma cinquantième année , et je crois fermement que je vivrai encore autant.

Ma crédulité m'a cependant joué quelques mauvais tours : fils de parens riches, je fus orphelin à dix-huit ans. On me donna un tuteur , c'était un ancien procureur bas-normand. Il me disait sans cesse qu'il ne voulait que mon bien , qu'il ne s'occupait que de mes intérêts , et moi, je ne doutais pas de sa bonne foi. Il m'avait engagé dans une douzaine de procès , suscités par je ne sais qui. Je les gagnai tous ; mais chaque fois que cela m'arrivait, je me trouvais moins riche de quinze à vingt mille francs ; si bien, qu'après en avoir gagné une douzaine, je me vis réduit à cent louis de rente , sur six fois autant que mes parens m'avaient laissé ; mais mon tuteur m'assura que

j'avais ruiné mes adversaires ; je le crus et me trouvai encore très-heureux d'avoir conservé quelque chose.

Je me lançai dans le monde ; j'y fis des connaissances , des amis... l'amitié se donne si vite entre jeunes gens , et tous ceux qui m'entouraient m'en témoignaient une si tendre !... ils m'empruntaient de l'argent , puisaient dans ma bourse comme dans celle d'un frère !... Que je me sentais heureux d'être entouré d'amis aussi dévoués ; car ils me répétaient sans cesse : « Tu nous obliges aujourd'hui, « nous t'obligerons demain. » A la vérité, je vis bientôt la fin de mes cent louis de rente , et quand je voulus puiser dans leurs bourses, je n'y trouvai rien ; mais ils me montrèrent tant de regrets de ne pouvoir m'obliger , que j'en fus touché jusqu'aux larmes.

Ayant obtenu une place par l'entremise d'une femme aimable , qui me jura que je ne la devais qu'à mes talens, je ne tardai pas à me marier. Quelle femme j'eus

en partage ! elle avait toutes les qualités, à ce que me dit sa mère en me la donnant ; et certes je n'eus garde d'en douter.

Ma femme voulut d'abord avoir la bourse, mais c'était par esprit d'ordre. Elle ne me permettait point de dépenser un sou sans sa permission, mais c'était par économie ; elle dépensait beaucoup pour sa toilette, mais c'était pour me plaire ; elle allait au bal sans moi, mais c'était pour ménager ma santé ; elle se faisait toujours accompagner par un de ses cousins, mais c'était pour que je fusse sûr qu'elle n'était point avec d'autres ; enfin au bout de six mois et demi de mariage, elle me donna un joli petit garçon, mais c'était l'usage dans sa famille, et cela n'arrivait jamais qu'au premier enfant.

Que je fus heureux avec cette tendre épouse !... elle mourut en me laissant sept enfans charmans ! Mes filles ne veulent rien faire, mes garçons n'agissent qu'à leur tête ; mais je suis bien persuadé qu'ils feront tous leur chemin.

Heureuse crédulité ! sois mon partage jusqu'au tombeau ; étant enfant , je croyais'aux contes de ma nourrice, aux histoires de ma bonne ; plus tard, je crus aux sermens de mes amis , de ma femme ; maintenant , je crois aux protestations de mes fils, à l'air réservé de mes filles , aux rêves de ma gouvernante, et jusqu'aux prodiges que je lis dans quelques journaux... Est-il un homme plus heureux que moi ?



.....
LES HABITUÉS DE L'ORCHESTRE.

On croirait, à vous voir, dans vos moindres caprices,
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs;
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.

BOILEAU. *Satires.*

J'aime le spectacle, et j'aime surtout à y être bien placé. Avant d'aller à un théâtre, je commence par m'informer où l'on est le mieux pour entendre et pour voir, j'insiste surtout sur ce dernier point; car j'aime à jouir du jeu de physionomie d'un acteur, et du gracieux sourire d'une danseuse.

J'ai été à tous les théâtres de Paris, et j'avoue qu'il en est fort peu où j'aie trouvé une place véritablement bonne. Pour voir et entendre, me disait-on, il n'y a pas de meilleures places que le parterre; mais j'ai été bien vite forcé de

l'abandonner. Aux petits théâtres , la société du parterre n'est pas toujours choisie, elle est d'ailleurs trop bruyante; et comme j'aime à entendre ce que l'on joue , je m'impatientais des conversations qui se tenaient autour de moi. On a toujours quelque voisine officieuse, qui se charge de raconter d'avance , à toutes les personnes placées auprès d'elle, ce qui va se passer dans chaque scène; souvent même elle souffle les acteurs , ou dit leurs tirades avec eux , sans compter les commentaires, les réflexions qui suivent la moindre péripétie.

Aux grands théâtres , le parterre est généralement mieux composé, mais on n'y est pas encore tranquille ; souvent il s'élève des querelles entre les personnes qui veulent siffler et celles qui veulent applaudir ; alors malgré sa neutralité , on attrape toujours quelque chose dans la bataille.

Allant plutôt aux grands théâtres

qu'aux petits, c'est au balcon que je donnai d'abord la préférence. La société y est choisie ; mais , le croirait-on ? elle est presque aussi causeuse que celle du parterre des petits théâtres. Certes, les conversations que l'on entend ne déchirent point les oreilles ; ce sont presque tous gens de bon ton , qui s'expriment avec goût , avec élégance, quelquefois même avec esprit. Malgré cela, comme je tiens à entendre la pièce et la musique, je m'impatientais souvent au récit des bonnes fortunes de l'un , des conquêtes de l'autre , des mouvemens de la bourse, de la perte de M*** à l'écarté , du dernier bal de Mad. D..., et de mille autres jolies choses qui, m'arrivant de droite et de gauche, ne donnaient point à mes pauvres oreilles un petit moment de répit pour entendre le spectacle.

Dernièrement , à la première représentation d'une pièce nouvelle je voulus essayer de l'orchestre , dans l'espérance

que j'y goûterais mieux le spectacle.... hélas ! je tombai de Charybde en Scylla !

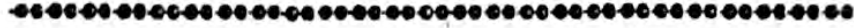
C'est à l'orchestre que se mettent ce que l'on appelle les habitués, gens qui ont leurs entrées, et qui viennent tous les soirs au théâtre, aussi exactement qu'un surnuméraire va tous les matins à son bureau. Je me trouvai entre plusieurs habitués, car la plupart de ces messieurs se connaissent. On mit la pièce nouvelle sur le tapis ; avant le lever du rideau je sus qu'elle était détestable ; poème et musique, tout était archi-mauvais.

« Ah ! mon dieu, me dis-je, j'ai eu « bien tort de venir ici ce soir ! » Ces messieurs passèrent ensuite en revue les acteurs et les actrices. Je sus toutes les anecdotes de coulisse, en un quart d'heure, j'appris quinze aventures galantes, que peut-être ignoraient les personnes auxquelles on les attribuait ; on fit et on défit plusieurs réputations. Enfin la pièce commença ; mais chaque mot dit par les acteurs était répété par mes

voisins , qui y ajoutaient : « Commun ,
« plat , détestable , pitoyable !...

J'avoue que la pièce aurait pu être meilleure ; à coup sûr , si ces messieurs de l'orchestre voulaient se donner la peine d'en faire une , elle serait parfaite en tous points ; car ils savent trop bien critiquer pour tomber dans les défauts qu'ils relèvent ; mais j'eus pendant toute la représentation le cœur serré , en songeant à ce pauvre auteur , épilogué par des juges aussi sévères , et je me promis bien de ne plus me placer , à l'avenir , au milieu des habitués de l'orchestre.





COLOMBINE MALGRÉ ELLE.

OU UNE AVENTURE DE CARNAVAL.

Amis, voici la riante semaine
 Que tous les ans je fêtais avec vous ;
 Marotte en main, dans le char qu'il promène
 Momus au bal conduit sages et fous.

DE BÉRANGER.

Je me lance dans la foule. La bigarrure et l'extravagance des costumes, des masques bizarres ou hideux, me dispensent de rien voir; les niaiseries qu'on m'adresse me dispensent d'écouter. Quand tout le monde parle à la fois, c'est comme si personne ne parlait.

FIGAULT-LE-BRUN. *Mélanges littéraires.*

Quelle foule se presse sous ces portiques, quel bruit, quels cris font retentir les échos de ce péristyle ! c'est vers un des temples élevés à la folie, que tout ce monde se porte, se précipite. Pauvres humains ! hâtez-vous de jouir, le temps du plaisir passe si vite.

Nous sommes devant le bal de l'opéra.

Un Arabe pousse le Grand Turc , qui prie humblement un Savoyard de lui faire place ; madame Angot a le pas sur une princesse d'Allemagne ; une bergère dit des injures à un marquis , tandis qu'une poissarde fait les yeux doux à un troubadour. Un chef de brigands se tient à l'écart , de peur d'être foulé , et une ingénue se précipite bravement au milieu de la cohue , en entraînant deux Circassiennes , auxquelles elle crie d'une voix enrouée : « Faites comme moi , laissez-vous aller. »

Je me décide à faire comme l'ingénue , je me laisse aller ; la foule me porte , et je me trouve dans l'enceinte consacrée à la folie. La musique ajoute au délire qui semble animer quelques masques ; les airs de danse s'unissent au murmure continuel des voix qui bourdonnent autour de moi. On ne se promène pas , on se pousse , on se coudoie ; mais on se parle , on se tutoie , et cette licence provoque la gaieté. Ici , on peut impunément dire ce qu'on

pense à un grand seigneur ; l'esclave rit de son maître ; le nègre marche l'égal du blanc ; la grande dame va en petite loge avec un jockey, et plus d'un jocrisse fait prendre des glaces à une sultane.

Mais quelle est cette Colombine qui se promène seule , et revient souvent à la même place , où elle semble attendre quelqu'un ?.. cette jeune femme , fille ou veuve (l'histoire ne s'explique pas à cet égard), après avoir brillé dans un élégant tilbury, après avoir eu sa loge aux Bouffes , sa baignoire à Feydeau , et plusieurs laquais à ses ordres , sans compter ses adorateurs , dont le nombre était, dit-on , infini , avait vu tourner pour elle la roue de la fortune ; ses adorateurs étaient allés encenser d'autres belles ; par suite le train brillant diminua , plus de loges , de voitures , de bijoux , de valets, et cependant la dame était encore jolie ; mais la fortune est capricieuse, et l'amour lui ressemble.

A l'époque du carnaval de cette année,

il ne restait à la jeune dame , pour se parer , qu'une seule robe assez fraîche ; c'était son ancre de miséricorde. Avec cette robe elle fait , à un petit théâtre , connaissance d'un Anglais , qui devient épris de ses charmes , et se déclare aussi élégamment que peut le faire un homme qui écorche le français. L'Anglais paraît opulent et généreux , on l'écoute favorablement , et on lui accorde le rendez-vous qu'il demande , et où l'on espère achever de lui tourner la tête.

C'est au bal de l'opéra qu'on doit se revoir. « Comment vous y serez mise ? demande milord. — En Colombine , répond la dame , qui sait que ce déguisement lui va bien. — Colombine , *it is very well* , je comprends ; Colombine , c'est très-fashionable , je pas oublier ; et où je trouverai vous ? — Près de l'orchestre , je mettrai un ruban rose à mon bras ; d'ailleurs je vous reconnâitrai , vous ne vous masquerez point ? — Non , jamais masquer mon figure , cela

« troublait le digestion , *you very pretty* ,
« je rêver toute le nuit à Colombine. »

On se quitte. Notre belle est enchantée ; déjà elle se revoit dans un brillant hôtel, elle a de nouveau des voitures, des bijoux, des laquais, car milord lui a fait les offres les plus séduisantes ; elle compte même le suivre en Angleterre. Elle passe la nuit à étudier le change des monnaies avec Londres, et s'endort en répétant fort distinctement : *I love you for ever*.

Le lendemain , il faut s'occuper des moyens de se procurer un déguisement et de se rendre au bal. On ne possède plus rien qu'un schall et une robe, mais une officieuse amie va porter ces deux objets dans une de ces maisons utiles aux malheureux. Pendant ce temps, notre jeune femme, n'ayant qu'un jupon court et un blanc corset, bâtit encore des châteaux en Espagne.

L'amie revient ; elle a loué un fort joli costume de Colombine ; il reste encore de quoi prendre une voiture et un billet de

bal ; c'est tout ce qu'il faut ; l'avenir est couleur de rose.

L'heure de serendre au bal est enfin venue. Colombine est prête; elle se regarde avec complaisance, se trouve charmante, séduisante, ravissante. Elle doit tourner la tête aux trois royaumes! Elle monte en voiture et arrive à l'Opéra. La foule est immense, mais elle parvient enfin à l'endroit désigné. Elle cherche... Point de milord. Il se promène sans doute. Elle attend... Point de milord. La nuit se passe ; le bal est fini et milord n'est point venu... Pauvre Colombine !

Tout enivré de son bonheur , tout occupé de sa conquête, l'Anglais s'était réuni à quelques-uns de ses compatriotes , auxquels il avait fait part de sa bonne fortune, et ces messieurs s'étaient rendus chez Beauvilliers, d'où ils comptaient aller à l'Opéra admirer la beauté qui avait séduit milord. Mais, à force de boire à la santé de cette belle et à celle de beaucoup d'autres, en voulant se donner une pointe de gaieté ,

pour être plus aimables auprès des dames, ces messieurs avaient fini par s'endormir sur la table entre le punch et le champagne, et milord ne se réveilla que le mercredi des cendres.

Quant à Colombine, forcée de regagner à pied son modeste hôtel garni, la pauvre petite n'a pu ravoïr le lendemain ni son schall, ni sa robe ; il lui a fallu rester en Colombine, quoique ce costume eût perdu tout son charme à ses yeux.





LES SONGES.

Somnia, terrores magicos, miracula sagas,
Nocturnos lemures, portentaque.

HORACE.

Songes , devins, sorciers, fantômes imposteurs ,
Prodiges, noirs esprits, et magiques terreurs.

Nos bons aïeux croyaient aux songes , aux visions , aux cartes , aux revenans , à la magie noire , à la magie blanche , et à mille sortilèges tous plus effrayans les uns que les autres. Il est vrai que du temps de nos bons aïeux , les sorciers étaient fort communs ; on en brûlait souvent , on en rencontrait toujours. Depuis qu'on ne les brûle plus , on n'en entend plus parler : il paraît que ces gens-là aimaient à être grillés.

Nous sommes moins crédules que nos pères ; cependant le merveilleux a toujours des charmes pour nous , et si nous sommes

un peu revenus sur le compte des esprits , nous ne sommes pas encore totalement indifférens sur les songes. Un mauvais rêve laisse quelquefois dans notre ame de tristes impressions ; il est beaucoup de personnes qui s'en affectent, et qui regardent un songe comme un avertissement qu'il est urgent de se faire expliquer , afin de n'être point surpris par les événemens.

Les dames ont surtout beaucoup de foi aux songes ; tout ce qui a quelque chose de merveilleux plaît à leur imagination , ennuyées de ne voir en réalité que des choses fort ordinaires.

De tout temps on a expliqué les songes ; c'est à ce métier que le pudique Joseph a dû sa brillante fortune ; les nécromanciens ne font plus si vite leur chemin , mais on les consulte encore , et à leur défaut , on trouve une foule de livres qui vous donnent, pas à pas, la clef de ce que vous avez rêvé.

J'ai une vieille voisine qui s'est ruinée en mettant à la loterie les numéros que

ses rêves lui donnaient ; ce qui ne l'empêche pas d'avoir toujours autant de confiance dans ses songes. Dernièrement , ayant eu le malheur de lui dire que j'avais fait un rêve singulier, elle voulut à toute force que je le lui racontasse , afin de m'en donner l'explication. « Eh bien !
« lui dis-je , j'étais sur mer , et pourtant
« j'étais à cheval ; je volais , cependant
« je n'avais ni ailes , ni ballon.

« — Ah ! mon dieu ! monsieur , me
« dit-elle en tirant un petit livre de sa
« poche : que de choses là-dedans ! Je vais
« vous apprendre exactement ce que tout
« cela signifie. La mer , monsieur , c'est
« joie et facile moyen pour réussir dans
« ses projets ; le cheval , c'est prospérité ,
« expédition brillante ; voler , monsieur ,
« ah ! je la sais par cœur , celle-là : voler
« signifie qu'on s'élèvera au-dessus de ses
« rivaux , qu'on montera en dignité.
« Votre rêve est magnifique ; il doit vous
« arriver quelque chose d'heureux au-
« jourd'hui. »

Je remerciai ma voisine et la priai de me prêter un moment ce livre précieux qui apprenait à expliquer les songes. Ces ouvrages-là brillent rarement par le style et les pensées, mais ils n'ont pas besoin de cela près de leurs lecteurs, qui n'y comprendraient rien s'ils étaient écrits en style romantique. Je lus dans celui-ci que lorsqu'on rêve d'un ours, c'est qu'on rencontrera quelque bête en son chemin ; et comme il est rare qu'on passe une journée sans rencontrer une bête, je ne doutai point que l'explication ne se trouvât toujours juste. Je vis que rêver que l'on saute un fossé, dénote que l'on fera une chute, et que songer que l'on voit des perdrix, est signe que l'on formera avec une dame une liaison agréable ; je fus tout surpris, je l'avoue, de voir qu'il y avait des rapports entre les femmes et les perdrix. Bref, je lus des choses merveilleuses, et je rendis le livre à ma voisine, tout fier d'avoir la clef de beaucoup de songes. Mais voyez le malheur ! ce jour même

où j'avais fait un si beau rêve, je glissai sur mon escalier, et me fis en tombant une énorme bosse au front. « — Eh bien, « dis-je à ma voisine en lui montrant ma « pauvre tête ! comment m'expliquerez- « vous cet accident ? Vous m'aviez assuré « qu'il m'arriverait quelque chose d'heu- « reux. — Eh ! mais monsieur, il me « semble que vous devez être content : « vous pouviez vous tuer, et vous en « êtes quitte pour une bosse au front..... « N'êtes-vous pas heureux ? — Je vois que « vous avez raison, lui répondis-je, mais « je vous avoue que je ne voudrais pas « avoir souvent de ces bonheurs-là. »



LES PLAISIRS DE LA PÊCHE.

Ce n'est pas mal assurément ,
C'est un plaisir bien innocent.

ÉTIENNE. *Le rossignol.*

M. Bertrand est grand amateur de la pêche , où il se prétend de la première force pour attirer le poisson. Il a , dit-il, fait les plus beaux coups de filet que l'on ait vus depuis la révolution. Mais on assure que les pêcheurs sont un peu menteurs. Cependant M. Bertrand doit savoir pêcher , car à dix ans il allait s'asseoir devant les fossés de l'Arsenal, où il y avait alors de l'eau , et il passait là le temps de sa récréation , soit à guetter le poisson, soit à chercher dans la terre de l'asticot. Étant entré petit-clerc chez un procureur, Bertrand , au lieu d'aller porter chez l'huissier les billets protestés , les citations , les requêtes , allait s'établir sous

le Pont - Neuf avec un grand roseau au bout duquel il avait disposé ses fils et ses hameçons , et le maître-clerc était obligé de venir le tirer par les oreilles , parce que M. Bertrand oubliait les soins de l'étude pour une tanche ou un barbillon.

En vieillissant, M. Bertrand n'a point perdu son goût pour la pêche , chez lui c'est toujours une fureur. Simple employé dans une administration , il n'a que le dimanche pour se livrer tout à son aise à ce plaisir, mais il n'en passe pas un sans aller s'établir sur les bords de la Seine , à moins qu'un temps trop pluvieux ne trouble la tranquillité des habitans de l'onde. Surêne, Nogent, St.-Cloud, Sèvres, Passy, Auteuil, St.-Ouen, S.-Denis, enfin tous les environs de Paris où l'on peut pêcher, ont été visités par M. Bertrand, qui va dès le lever de l'aurore s'établir avec sa ligne et son panier sur les bords de la Seine, et y reste ordinairement jusqu'au coucher du soleil.

A quarante ans, M. Bertrand, qui s'ennuyait peut-être de pêcher seul, songea à prendre une compagne; une demoiselle de vingt-huit ans accepta l'hommage de son cœur; il eut soin, cependant, de la prévenir qu'il était grand pêcheur, mais cela ne rebuta point la demoiselle, qui peut-être interprétait ce mot d'une autre façon. La pauvre femme sut bientôt à quoi s'en tenir: tous les dimanches il lui fallut suivre son mari à la pêche, et là il n'y a pas moyen de faire la conversation, le moindre bruit effraierait le poisson. M. Bertrand se met de fort mauvaise humeur lorsqu'il ne prend rien, et dit que c'est la faute de sa femme. Celle-ci lui a donné un fils qu'il élève à chercher de l'asticot et à découvrir les écrevisses.

Par la chaleur la plus accablante, il faut dès que M. Bertrand a le temps, se mettre en route et faire au moins deux lieues à pied, car le poisson ne s'arrête pas près de Paris, à ce que disent les

pêcheurs. Monsieur tient sa ligne , ses filets, ses hameçons; madame porte sous le bras un panier pour mettre le poisson, et Fanfan ferme la marche avec une serviette dans laquelle sont quelques provisions pour le déjeuner.

M. Bertrand choisit sa place , puis il recommande le plus profond silence. Il ne faut pas que sa femme lise, parce qu'on fait du bruit en tournant le feuillet. Il ne faut pas que Fanfan remue, sous peine de ne point manger de la pêche de son papa. Bientôt le soleil gagne la place où est assise la famille Bertrand. L'épouse et le petit étouffent et demandent à aller plus loin , mais M. Bertrand est intrépide ; il prétend que la place va devenir bonne. Cependant il est une heure et demie , et depuis six heures du matin qu'ils sont là , le pêcheur n'a encore pris qu'un goujon.

« J'ai faim , dit Fanfan. — Chut ! silence... taisez-vous , dit M. Bertrand
« en jetant sa ligne un peu plus loin. —

« Mais , mon papa ! — Fanfan , si tu par-
« les , tu auras le fouet en rentrant....
« Ah ! jecrois que je sens quelque chose...
« — Mais , mon ami , cet enfant a faim.
« — Il dînera mieux... silence , madame
« Bertrand ; vous me faites perdre une
« superbe pièce !... — Nous grillons ici,
« ce soleil est brûlant ! — Eh ! madame ,
« je suis au soleil comme vous , et cepen-
« dant je ne dis rien... chut... l'eau a
« fretillé... ah ! cette fois je tiens quel-
« que chose. »

M. Bertrand tire sa ligne , et pour la troisième fois , il pêche un paquet de roseaux. Enfin sur les cinq heures du soir il a pris un barbillon et trois petits poissons blancs. « Est-ce assez pour faire une matelotte ? demande-t-il à sa femme. — « Oui , certes , » répond celle-ci , qui n'aspire qu'à s'en aller. On se rend dans le village , on entre chez un traiteur qui sourit d'un air goguenard en voyant la pêche qu'on lui apporte , et pour l'accommoder se fait payer deux fois plus cher

que s'il avait fourni le poisson. Mais, tout en dînant, M. Bertrand ne cesse de répéter : « C'est délicieux de manger de sa
« pêche : comme cela est frais ; » et madame Bertrand dit tout bas en revenant à Paris : « Si j'ai une fille , la pauvre enfant n'épousera pas un pêcheur. »



.....

LECTURE D'UNE GOUVERNANTE

A SON MAITRE.

Surtout ne me lis point de ces romans terribles,
 Où l'auteur, à la Grève ayant pris ses héros,
 Veut nous initier aux secrets des bourreaux ;
 Ces tableaux repoussans, ces images horribles,
 Dans des romans français devraient-ils se trouver ?
 Avec un jeune cœur j'aime bien mieux rêver.
 D'un sentiment naïf offre-moi la peinture ;
 Que toujours tes portraits soient faits d'après nature,
 Si d'un mot un peu gai, ton front est alarmé,
 Dis moi : J'ai ri, me voilà désarmé.

P. de K.

« Marguerite, approche la table, avan-
 « ce-moi mon grand fauteuil, mets du
 « bois au feu. Je ne sortirai pas ce soir,
 « il fait trop mauvais temps pour que
 « j'aie regardé jouer à la poule au café
 « Turc. Je suis sûr cependant qu'on aura
 « besoin de moi pour juger les coups. — Eh
 « bien, monsieur, on ne les jugera pas !..
 « Allez donc vous enrhumé pour faire

« plaisir aux autres ; avec cela que vous
« êtes d'une coquetterie... ne point vou-
« loir porter un bonnet de soie noire
« sous votre chapeau !.... — Fi donc ,
« Marguerite , on a l'air d'un malade ,
« d'un invalide , et grâce au ciel ; j'ai en-
« core bon pied , bon œil ; et une poi-
« trine !... hum !... hum !... hum !....
« maudite quinte ! Donne-moi un peu de
« pâte de jujube.

« — Jouerons-nous au piquet ou au
« mariage , monsieur ? demande Mar-
« guerite après avoir donné à son maître
« la petite boîte de pâte pectorale. —
« Non , je ne me sens pas en train de
« jouer ; tu me feras la lecture , Margue-
« rite. — Volontiers , monsieur ; mais
« j'espère que vous ne vous endormirez
« pas , comme cela vous arrive souvent
« avant que j'aie seulement lu trois pa-
« ges. — Je ne dormirai pas , mais aussi
« tâche de ne point toujours lire sur le
« même ton ; c'est d'une monotonie...

« — Comment , monsieur , de quel ton

« voulez-vous parler? je lis sur la table
« pour être plus commodément , voilà
« tout. — Je veux dire que tu ne changes
« pas assez les inflexions de ta voix.—Les
« *influxions* , qu'est-ce que c'est que ça?
« Mon dieu! comme vous devenez difficile;
« vous ne me demandiez pas tout cela il
« y a quinze ans ! — Il y a quinze ans tu
« avais la voix bien plus douce.—C'est vous
« qui aviez l'oreille moins dure ; ça me
« force à crier. Au reste , si je ne con-
« viens plus à monsieur, il n'a qu'à par-
« ler. — Allons ! voilà que tu te fâches à
« présent ; on ne peut rien te dire ; cal-
« me-toi , prends tes lunettes , et lis. »

Marguerite , après avoir encore murmuré pendant quelques minutes , se calme enfin , et ayant mis ses lunettes , place sur la table plusieurs volumes qu'elle vient d'aller chercher.

« Oh! nous avons le choix aujourd'hui,
« monsieur ; je suis allée faire ma provi-
« sion chez le libraire ; que voulez-vous
« que je vous lise , monsieur? — Ce que

« tu voudras. — *Gilblas de Santillane* ?
« — Je le sais par cœur. — *L'Histoire de*
« *France* ? — C'est trop sérieux pour toi.
« — *Le Cuisinier royal* ? — On ne lit
« pas cela quand on sort de table. — *Le*
« *Savant de société*, joli ouvrage dans
« lequel on apprend des jeux innocens et
« des tours de passe-passe. — Que veux-
« tu que je fasse de tout cela ? A mon
« âge on est brouillé avec les jeux inno-
« cens, et l'on manquerait tous les tours
« de passe-passe !...

« — Diable ! Monsieur, vous devenez
« difficile. Mais voici un grand roman...
« in... in... oc... — In-octavo, veux-tu
« dire. — Oui, monsieur : il doit être meil-
« leur que tous les autres, celui-là, il est
« plus grand : la couverture est enjolivée
« de petits agrémens et il y a une belle
« gravure. — Oh ! je sais ce que c'est Mar-
« guerite, ne touche pas à ce roman-là ;
« tu n'y comprendrais rien... ni moi non
« plus. — Et pourquoi donc fait-on des
« livres auxquels on ne comprend rien,

« monsieur? — Parce que c'est la mode,
« et qu'il y a des gens qui prétendent que
« le génie ne doit pas être à la portée de
« tout le monde. — Ha çà, et ce vieil
« auteur que je vous lis souvent, M. Boi-
« leau, qui appelle un chat un chat, çà
« n'était donc pas un génie celui-là? —
« Au contraire, Marguerite !.... c'était
« un grand homme !... — Et cet autre,
« qui est si jovial, ce M. Molière, qui
« dit : Je veux battre ma femme si çà me
« plaît, et ne la point battre si çà ne me
« plaît point.... Ah dieu ! m'a-t-il fait
« rire avec ses comédies !.... Dame, il
« nomme aussi les choses par leur nom ;
« est-ce que celui-là n'avait pas d'esprit?
« — Ah ! c'était un grand génie !... un
« homme inimitable !.... — Comment
« donc se fait-il que je comprends si bien
« tous ces génies-là, et que je m'em-
« brouille avec les nouveaux? — Il y a
« encore des auteurs qui écrivent pour
« être compris, Marguerite, et ceux-là
« plairont plus long-temps. — En ce cas,

« monsieur, nous allons passer à autre
« chose.

« Ah ! v'là *La Caverne de la mort* ; le
« joli titre ! cela donne la chair de poule
« rien qu'en le prononçant ; et l'estampe !
« ah ! monsieur, qu'elle estampe ! Voyez
« donc : un squelette dans un souterrain
« avec des chaînes aux pieds sur un ro-
« cher, et une ceinture de clous ; et ce
« beau chevalier qui le regarde un flam-
« beau d'une main et une épée de l'autre ;
« faut-il qu'il soit brave !... — C'est peut-
« être un homme fossile qu'il vient de
« découvrir ? — Oh ! non , monsieur, il
« n'y a rien de fossile là-dedans. Atten-
« dez , il y a de l'écriture là-dessous : *Je*
« *jure de ne prendre aucun repos jus-*
« *qu'à ce la vengeance soit complète.*
« Ah ! mon dieu, est-ce la mort qui jure
« ça ? — Eh non ; tu vois bien que c'est
« le chevalier, qui veut découvrir les au-
« teurs de ce crime. — Ah ! c'est le che-
« valier. Pauvre jeune homme !... il ne
« veut prendre aucun repos ! il ne veut

« donc plus se coucher jusqu'à ce qu'il
« ait pris celui qui a fait le coup? —
« C'est une manière de parler. — Mon-
« sieur, je vais vous lire *La Caverne de*
« *la mort*, n'est-il pas vrai? — Je n'aime
« pas beaucoup ces livres remplis d'hor-
« reurs, cela est d'un triste!... — Oh!
« pardonnez-moi, monsieur, c'est bien
« amusant! des fantômes, des souter-
« rains, des poignards, des enfans
« changés, des pères égarés, des bri-
« gands, des tours du midi, des fem-
« mes vertueuses et innocentes, qui
« ont cinq ou six amoureux qui se tuent
« pour elles; ah! c'est bien joli, ça,
« monsieur; on a peur, on frémit,
« on pleure; on ne sait pas pourquoi,
« mais c'est égal; et le lendemain, en
« plumant une perdrix, j'ai toujours
« devant les yeux c'te pauvre héroïne.
« Ah! monsieur, que c'est beau ces li-
« vres-là.

« — Allons, puisque cela te plaît tant,
« va pour *La Caverne de la mort*. Y êtes-

« vous, monsieur? — Oui, je t'écoute.

« — Voilà que je commence :

« *Que l'approche de la nuit est imposante sous ce triste ombrage ! s'écria le brave Albert en traversant...*

« — Marguerite, passe-moi ma tabatière. — La voilà, monsieur... *Le brave Albert en traversant la partie la plus sauvage de la forêt noire. Le soleil.* — Il est diablement sec.... — *Le soleil...* — Marguerite, en as-tu dans la tienne? — Oui, monsieur. — Donne-moi une prise... — *Le soleil avait à peine franchi la moitié de sa carrière, lorsque le chevalier était entré dans cette affreuse solitude, et depuis ce moment...*

« — Marguerite, tâche donc de ne point tant parler du nez, il me semble que j'entends un basson. — Voilà autre chose à présent !... *ce moment, c'étaient les premières paroles qui lui échappaient ; le morne silence de ces sombres retraites n'était interrom-*

« *pu..... — As-tu bassiné mon lit, Mar-*
« *guerite? — Oui monsieur... interrompu*
« *de temps en temps que par les cris du*
« *hibou, ou par le battement des ailes*
« *de la chouette, bruit lugubre et sinis-*
« *tre qui semblait ajouter encore à*
« *l'horreur de cet effrayant désert, et*
« *imprimer dans l'ame une supersti-*
« *tieuse terreur. Tout à coup on en-*
« *tendit..... on entendit..... tout à*
« *coup...*

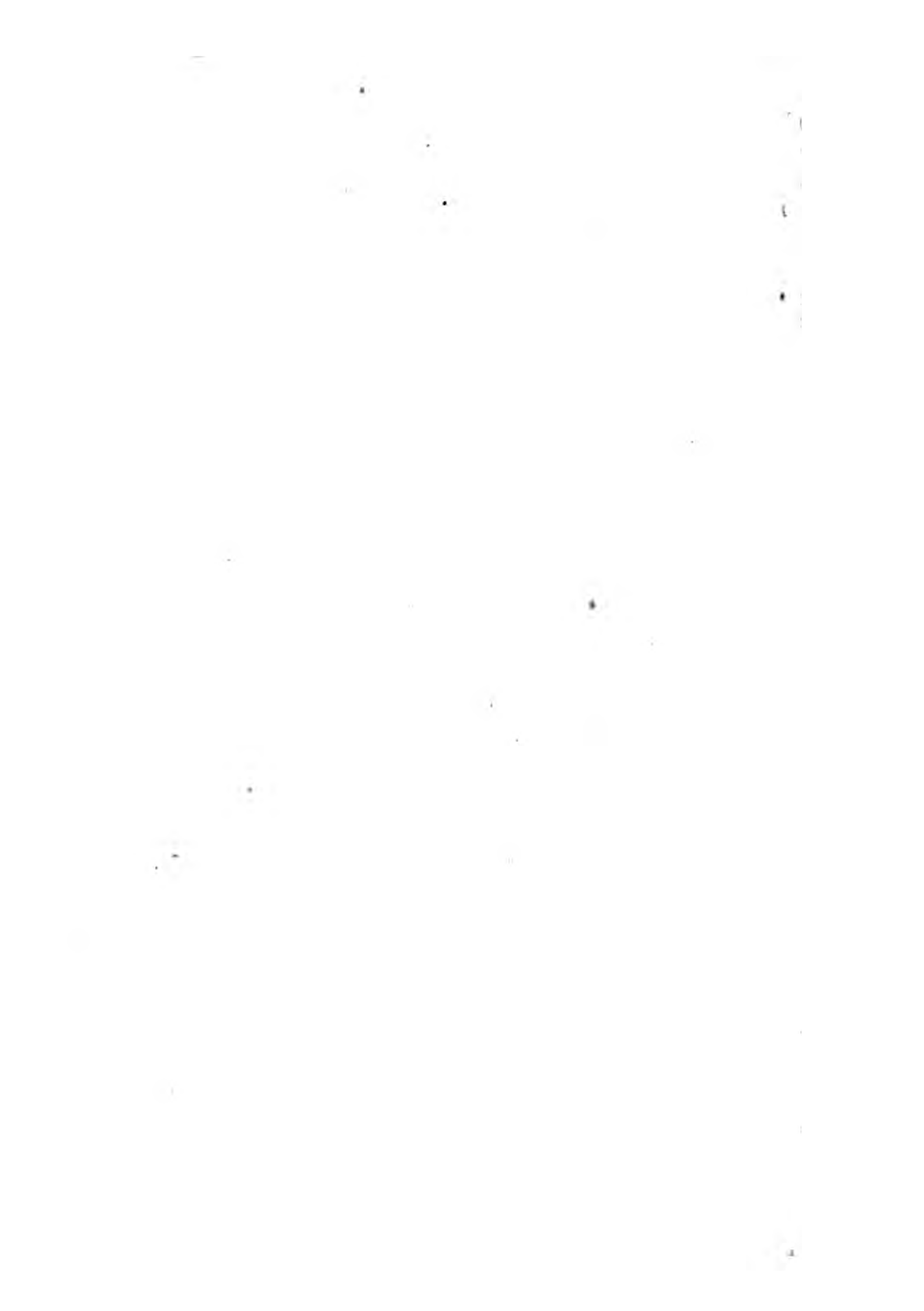
« Monsieur ! Monsieur ! dit Margue-
« rite, en s'interrompant, il me semble
« que j'entends marcher tout douce-
« ment dans la cuisine ; entendez-vous
« quelque chose, monsieur?... »

Mais son maître est déjà endormi ;
elle s'approche, lui pousse le bras, et il
se réveille en s'écriant : « Je proteste
« que la bille n'était pas collée ! — Com-
« ment, collée ! monsieur ; mais nous
« étions dans la forêt noire. — Ma foi,
« j'étais au café Turc , mon enfant.
« Tiens, ta caverne me donne envie de

« dormir, je vais me coucher, tu me
« liras la suite une autre fois. — Oui,
« monsieur, et vous verrez comme c'est
« gentil. »

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.





TABLE

DES TABLEAUX CONTENUS DANS CE VOLUME.

Le vilain.	Page 1
Les jeux innocens. Le pied-de-bœuf.	6
Revue de billets doux.	11
Le rosier.	18
Elle était si jolie !	23
Le feu.	27
Le ménage de M. Bertrand.	31
Tablettes d'un adolescent.	37
Les amans fidèles , chronique du bon vieux temps.	42
Le dessous de la table.	50
Une maison de Paris.	55
L'atelier de fleuristes.	62
Le baptême.	68
Pensées d'un garçon sur le mariage.	73
Le jour malheureux	78
La journée aux déménagemens.	85
Petit à petit.	91
Le voyage à Beaugency.	95
Le retour de Beaugency.	102
Le mari , maître chez lui.	109
Les joueurs de domino.	114

Un salon de restaurateur.	121
Les deux convois.	131
L'heureuse crédulité.	136
Les habitués de l'orchestre.	141
Colombine malgré elle , ou une aventure de carnaval.	146
Les songes.	153
Les plaisirs de la pêche.	158
Lecture d'une gouvernante à son maître.	164

FIN DE LA TABLE.

66 695185

